

UNIVERSITE DE NEUCHÂTEL – FACULTE DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES –
MASTER EN SCIENCES SOCIALES –

MEMOIRE ORIENTATION PSYCHOLOGIE ET EDUCATION

Parcours migratoire

Des ruptures aux ressources : quelle place pour l'imagination durant l'expérience migratoire ?

Un regard socio-culturel

L'exemple de réfugiés politiques kosovars en Suisse

Soutenu le 22 janvier 2015

Directrice de mémoire : Mme Tania Zittoun

Experte : Mme Kerstin Duemmler

Laura Jounot

Avenue de France 3

1004 Lausanne

laura.jounot@unine.ch

Remerciements

J'adresse tous mes remerciements à...

Mme Tania Zittoun,
*directrice de ce mémoire,
pour son suivi et ses conseils.*

Mme Kerstin Duemmler,
pour avoir accepté l'expertise de ce mémoire.

Aux personnes lumineuses et généreuses,
*qui ont accepté de participer à cette
recherche racontant avec douceur la violence
de leur histoire.*

Mes parents et mon compagnon,
*pour leur humour décalé et leur façon de
relativiser dans les moments de doute intense
qui ont accompagné la réalisation de ce
travail.*

Arjeta,
*pour sa patience, ses encouragements
inconditionnels et ses mots toujours plus
réconfortants.*

Fabienne et Donjeta,
*pour leur amitié, leur précieuse relecture et
les discussions qui en ont découlé.*

Joanna, Lolita, Teuta,
*pour les jolis et heureux moments passés
ensemble tout au long de ce parcours
universitaire.*

Citation

*« Tout ça, ce que je raconte ça me fait penser à une phrase que j'ai entendue je sais plus quand mais c'était comme :
« Si on savait ce qui nous attend dans la vie, ben... on se lèverait jamais le matin... » C'est ça la vie ! »*

Mirjeta

Table des matières

1. INTRODUCTION	7
1.1 MOTIVATION ET CHOIX D'UNE THEMATIQUE	7
1.2 PREMIERS QUESTIONNEMENTS	8
1.3 PREMIERS PAS VERS LA CONSTRUCTION DE L'OBJET D'ETUDE : UNE ORIENTATION THEORIQUE EN PSYCHOLOGIE SOCIO-CULTURELLE	9
1.4 OBJECTIFS ET BUTS POURSUIVIS	9
1.5 L'ETAT DE LA RECHERCHE	10
1.5.1 UNE NOUVELLE PISTE ?	10
1.6 UN GROUPE DE MIGRANTS CIBLE	11
1.6.1 LES REFUGIES POLITIQUES KOSOVARS EN SUISSE : BREVE CONTEXTUALISATION HISTORIQUE	11
1.6.2 POURQUOI LES REFUGIES POLITIQUES KOSOVARS ?	13
1.7 PLAN DE LA RECHERCHE	15
2. CADRE THEORIQUE	16
2.1 LA PSYCHOLOGIE DU DEVELOPPEMENT	16
2.1.1 LA TRAJECTOIRE DE VIE	17
2.1.2 LE SENS CONFERE A L'EXPERIENCE : PRIVILEGIER LE POINT DE VUE INDIVIDUEL	18
2.2 LA PSYCHOLOGIE SOCIO-CULTURELLE DU DEVELOPPEMENT	19
2.2.1 LE CONCEPT DE « RUPTURE ET TRANSITION » DANS LA TRAJECTOIRE DE VIE	19
2.2.2 LES RESSOURCES A DISPOSITION	21
2.2.3 L'IMAGINATION: UN REGARD SOCIO-CULTUREL	22
2.3 LA MIGRATION	26
2.3.1 LA MIGRATION FORCEE	27
2.3.2 LA MIGRATION COMME ELEMENT DE RUPTURES ?	28
A) LA QUESTION LINGUISTIQUE	28
B) LA QUESTION CULTURELLE ET SOCIALE	29
C) LA QUESTION IDENTITAIRE	31
2.3.3 LA PERSPECTIVE TRANSNATIONALE	33
A) LA QUESTION DU RESEAU SOCIAL	34
2.3.4 LES DIFFERENTS CONTEXTES DE LA MIGRATION : PERIODES PRE ET POST-MIGRATOIRES	37
A) LE CONTEXTE PRE-MIGRATOIRE	37
B) LE CONTEXTE POST-MIGRATOIRE	38
3. PROBLEMATIQUE ET AXES DE RECHERCHE	40
3.1 DEFINIR UNE PROBLEMATIQUE	40
3.2 AXES DE RECHERCHE	41
4. METHODOLOGIE	42
4.1 LA DEMARCHE DE RECHERCHE GLOBALE	42
4.2 PRIVILEGIER UNE METHODE QUALITATIVE	43
4.3 LE CHOIX D'OUTILS ADAPTES	43
4.3.1 L'APPROCHE RECONSTRUCTIVE	43
4.3.2 LES ENTRETIENS SEMI-DIRECTIFS	45
4.3.3 CROISER DEUX TECHNIQUES D'ENTRETIEN	45
A) DE « L'ENTRETIEN BIOGRAPHIQUE » A « L'ENTRETIEN CENTRE SUR UN PROBLEME »	45

4.4 LE DEROULEMENT DES ENTRETIENS	48
4.4.1 LES PERSONNES ENQUETEES	48
4.4.2 LES ENQUETES : DONNEES SOCIO-DEMOGRAPHIQUES ET PROFIL PARTICULIER	48
4.5 LA PRISE DE CONTACT	52
4.6 LA SITUATION D'ENTRETIEN	53
4.6.1 LA GRILLE D'ENTRETIEN	55
4.6.2 LES PRINCIPALES DIFFICULTES RENCONTREES	59
4.7 METHODE D'ANALYSE	61
4.7.1 TRAITEMENT DES DONNEES EN PLUSIEURS ETAPES	61
4.7.2 L'ANALYSE TRANSVERSALE	62
5. PRESENTATION DES RESULTATS DE L'ANALYSE TRANSVERSALE	67
<hr/>	
5.1 AXE 1 : LES RAISONS DE LA MIGRATION	67
5.1.1 HOMMES ET FEMMES : DES POSITIONS DIFFERENCIEES FACE A L'EXPERIENCE MIGRATOIRE	68
5.1.2 LA FIGURE DE L'HOMME : QUAND PARTIR DEVIENT UNE NECESSITE	72
5.1.3 LA FIGURE DE L'HOMME : PORTER LE POIDS D'UNE DOUBLE CULPABILITE	76
5.1.4 LA FIGURE DE LA FEMME : QUAND MIGRER PERMET DE RETROUVER UNE VIE DE FAMILLE	78
A) LA MIGRATION DANS LE CADRE DU REGROUPEMENT FAMILIAL	79
5.1.5 « <i>MIGRATION POLITIQUE, ATTENTION, MOI C'EST POLITIQUE, PAS ECONOMIQUE !</i> »	80
5.2 AXE 2 : LA PERCEPTION DE DIFFERENTES RUPTURES CAUSEES PAR L'EXPERIENCE MIGRATOIRE	83
5.2.1 RUPTURE LINGUISTIQUE	84
5.2.2 LA RUPTURE PROFESSIONNELLE	88
5.2.3 LA RUPTURE SOCIALE ET FAMILIALE	99
5.2.4 RUPTURE « CULTURELLE » ET DANS LE DEROULEMENT DE LA VIE QUOTIDIENNE	103
5.3 AXE 3 : DES RUPTURES OUI... MAIS DES RESSOURCES POUR Y FAIRE FACE	108
5.3.1 LES RESSOURCES SOCIALES	108
A) LA FAMILLE RESTEE AU KOSOVO	108
B) LE RESEAU DE SOLIDARITE ETHNIQUE ET SOCIALE	111
C) « <i>CETTE PERSONNE SUISSE... MAGNIFIQUE POUR MOI !</i> »	114
5.3.2 LES RESSOURCES SYMBOLIQUES	117
A) LES CHANSONS	117
B) LES « HEROS » ALBANAIS	120
C) LES OBJETS MATERIELS DU KOSOVO	121
D) LA NOURRITURE	124
5.4 AXE 4 : LE PROCESSUS D'IMAGINATION, UNE FORME DE RESSOURCE	133
5.4.1 CE QUI DÉCLENCHE L'IMAGINATION : L'IMAGINATION DANS LE CADRE DE LA DÉTENTION, L'EXEMPLE DE DRILON	134
5.4.2 ... DE CE QUI NOURRIT L'IMAGINATION... À CE QU'ELLE PERMET DE FAIRE	136
A) L'IMAGINATION, UNE FORME DE RESSOURCE DURANT LA MIGRATION	136
B) L'IMAGINATION, UNE FORME DE RESSOURCE EN PERIODE POST-MIGRATOIRE	139
C) QUAND L'IMAGINATION NE FAIT PAS RESSOURCE...	145
5.4.3 IMAGINATION ET PROCESSUS ASSOCIÉ : L'ÉCRITURE COMME SUPPORT À L'IMAGINATION	146
5.4.4 20 ANS APRES LA MIGRATION : QUELLE PLACE POUR L'IMAGINATION DANS LA VIE ACTUELLE ?	149
6. CONCLUSION	152
<hr/>	
6.1 LIMITES ET OUVERTURES	156
7. BIBLIOGRAPHIE	160
<hr/>	

1. Introduction

1.1 Motivation et choix d'une thématique

« On savait ce qu'on perdait mais pas ce qu'on allait trouver. On avait nos souvenirs, nos images de là-bas, et pour la France ben ma foi on avait bien vu « Si Paris nous était conté » et « La fille du puisatier » mais bon on a été surpris, aussi bien quand on est arrivé à Marseille qu'en allant jusqu'à Paris ».

Cette phrase est une rengaine qui a bercé une partie de ma jeunesse. Prononcée par mes grands-parents, elle illustre une des périodes phares de leur histoire de vie, à savoir, le moment où ils ont dû quitter leur pays d'origine en temps de guerre. Avoir grandi dans un environnement familial où l'histoire migratoire a toujours eu une place de choix, cela explique peut-être l'intérêt que je porte à cette thématique. En effet, la migration est un domaine qui m'a intéressée, qui a suscité ma curiosité et ce dès mon plus jeune âge. Enfant déjà, je me montrais des plus enthousiastes et particulièrement demandeuse auprès des membres de ma famille pour qu'ils acceptent de me livrer les détails de l'histoire de leur arrivée en France. J'ai écouté fascinée, me suis laissée bercer par le récit de leur parcours de vie. J'ai, aussi loin que je puisse m'en souvenir, cherché à comprendre comment (grâce à qui ?, à quoi ?) ils avaient pu transcender l'adversité d'une telle situation et faire preuve d'autant « d'adaptabilité ».

Leur histoire migratoire et les recherches scientifiques menées en parallèle à la fois en migration et en psychologie, m'ont permis de constater que l'expérience migratoire – qu'il s'agisse de migration forcée ou volontaire - représente un moment, un passage charnière dans l'existence d'un individu. De plus, et dans la même dynamique, j'ai été amenée à relever la part d'imagination qui existe « en » chacune des personnes, et ce d'autant plus lorsqu'une situation nouvelle s'apprête à être vécue. J'ai également pu remarquer que les individus rencontrant au cours de leur trajectoire de vie des situations incertaines (comme peut l'être la migration) avaient à disposition des outils, des éléments culturels qu'ils pouvaient mobiliser pour créer du sens autour de cette expérience nouvelle.

Mon arrivée en Suisse, il y a quelques années, et les rencontres qui en ont découlé n'ont fait

qu'alimenter l'intérêt que je portais déjà à cette thématique. En effet, j'ai lié aussi rapidement que spontanément une relation d'amitié avec quelques étudiants d'origine kosovare touchés, pour la plupart, par ce que leur famille avait été amenée à vivre au cours des années 1990 en quittant leur pays d'origine.

1.2 Premiers questionnements

Mes premiers questionnements se sont donc articulés autour du lien qui peut se tisser entre processus d'imagination et migration en cherchant, plus précisément, à identifier le(s) moment(s) où ce lien se manifesterait et deviendrait observable pour le chercheur. Je souhaitais ainsi voir en quoi et comment les personnes migrantes que j'appréhende comme des agents qui, malgré les contraintes sociales et les limites culturelles, disposent d'une certaine marge de manœuvre au travers de laquelle elles ont pu être amenées à mobiliser leur processus d'imagination pour pallier à un « gap » (au sens de Pelaprat et Cole, 2011). Ce terme renvoie au fait que toute expérience de la réalité, dans la vie d'une personne, peut comporter des moments non-familiers, vécus comme étant suffisamment incomplets pour qu'elle commence à s'écarter de ce que la réalité lui offre pour compléter ce « gap ». Celui-ci peut également renvoyer au fossé pouvant exister entre ce que les individus attendaient du monde et ce qu'ils ont réellement vécu, par exemple, ce qui s'est passé en eux et pour eux au travers de l'expérience migratoire. C'est à partir de là que des processus d'imagination peuvent se manifester et ce au travers de ce que Zittoun et Cerchia (2013) appellent des « loops ». Ceux-ci désignent la capacité qu'a l'individu à se décoller de la réalité, du moment présent pour explorer des mondes possibles, des « *comme si* », des « *qu'est-ce qui se passerait si* » pour revenir à la situation avec un regard, dans l'idéal, changé. Ces moments d'écartement du réel peuvent donc représenter une forme d'enrichissement lorsque la personne « retombe » dans le réel.

Ainsi, les questions à l'origine de ce travail ont été les suivantes :

Quel(s) regard(s) pose(nt) les personnes migrantes sur leur parcours de vie ? Quelle importance accordent-elles à la migration vécue ? Comment décrivent-elles le moment de transition allant du départ du pays d'origine à l'arrivée dans le pays d'accueil ? A un niveau plus général : Quels sont, pour les personnes concernées, les différents processus impliqués (phénomènes

d'imagination, phénomènes psychologiques, intra- psychiques, etc.) dans l'expérience de la migration et quels liens peuvent être tissés entre ces quelques pistes de questionnement ?

1.3 Premiers pas vers la construction de l'objet d'étude : Une orientation théorique en psychologie socio-culturelle

Dès lors, une étude uniquement centrée sur les dimensions sociales de l'expérience migratoire ne permettrait pas de répondre de manière aboutie à mes attentes puisque je ne disposerais pas d'éléments pouvant m'aiguiller sur les processus subjectifs et intra-individuels qui animent les personnes ayant fait l'expérience d'une migration. Ainsi, je fais le choix de privilégier l'approche de la psychologie d'orientation socio-culturelle qui met en lumière l'importance et le poids de l'environnement social et culturel dans le développement du psychisme de l'individu (Vygotski, 1978). En effet, porter une attention particulière aux phénomènes socio-culturels par le biais de la psychologie permettra d'appréhender les personnes auxquelles je m'intéresse comme étant uniques et singulières, interagissant à la fois dans un monde social (avec d'autres individus) et culturel empreint de dialogues (objets culturels qui médiatisent par exemple le rapport à l'expérience migratoire, la relation que la personne a avec ces objets considérés comme des « *non-human actants* »¹ selon Latour, 1996).

1.4 Objectifs et buts poursuivis

Dans le sillage des travaux de Zittoun, le but de mon mémoire sera de rendre compte des processus par lesquels une personne migrante peut orienter la trajectoire de sa vie au sein d'un ensemble de contraintes et de relations, et ainsi tenter de comprendre comment elle est amenée, en mobilisant des significations partagées, à créer individuellement du sens autour de ce qu'elle vit (Lawrence et Valsiner, 2003 ; Valsiner, 2007). Pour résumer, mon travail s'intéresse à ce qui est vécu comme étant inattendu dans le parcours de vie d'une personne migrante, comment ceci est vécu, et à la manière dont ceci peut être connecté à des éléments culturels se trouvant à disposition dans l'environnement de cette personne. De manière plus précise, je verrai comment l'imagination, dans le contexte dépeint, peut constituer un processus, un moyen qui

¹ Selon Latour (1996), les éléments culturels peuvent devenir des « *non-humans actants* » dans les interactions sociales. L'idée défendue est celle qui fait de l'objet non-humain (chanson, film, livre, etc.) un élément de dialogue à part entière puisqu'au même titre qu'un élément humain celui-ci peut dialoguer avec nous.

puisse permettre aux personnes migrantes de créer du sens autour des ruptures qu'elles peuvent vivre, et ainsi participer à procurer et à générer un sentiment de continuité dans leur histoire personnelle. En plus de m'interroger sur la place et sur le rôle de l'imagination dans l'expérience de vie des personnes migrantes, je proposerai de considérer d'autres aspects émanant des données empiriques récoltées qui s'avèrent aussi être liés de manière intrinsèque à la problématique de la migration. Ceux-ci s'articuleront autour de l'ensemble des difficultés rencontrées (et des ressources mobilisées) par les personnes au cours de leur expérience migratoire (insertion professionnelle, relations sociales, positionnement et questionnement identitaires, etc.). Je montrerai comment ces aspects ont un impact sur les processus qui m'intéressent au cœur de ce mémoire.

1.5 L'état de la recherche

1.5.1 Une nouvelle piste ?

Si je décide de me questionner sur la fonction et sur le rôle de l'imagination dans l'expérience migratoire c'est parce qu'à ma connaissance l'état de la recherche actuelle sur ce sujet en sciences sociales s'articule massivement autour de la problématique des « *imaginaires migratoires* » dans le projet de vie et non pas autour du processus d'imagination. En effet, il s'agit soit d'études s'intéressant au vécu migratoire de familles de demandeurs d'asile et de l'état des images qu'ils se sont construites en amont de la migration ; soit à l'expérience de l'altérité de jeunes migrants en quête d'avenirs économiques meilleurs (Fouquet, 2007) ; ou au désir de découvrir un « *Ailleurs inconnu* » (Fouquet, 2005) ; ou encore aux réflexions quant à la mise en place du projet migratoire avec une importance particulière accordée aux phénomènes identitaires (Demonty et Jouret, 2006) lors de la migration, etc.

Ces différentes recherches focalisent leur attention en priorité sur les motifs, les causes et les conséquences de la migration. En ce sens, elles portent sur la confrontation entre imaginaire et réalité (contexte pré vs post-migratoire) mais n'ont pas envisagé l'imagination comme un espace de pensée (au sens de Perret-Clermont, 2004) pouvant aider le migrant à transformer la réalité et constituer ainsi un moyen de maintenir un sentiment de continuité durant la transition migratoire. C'est précisément ce à quoi mon travail de mémoire a vocation.

1.6 Un groupe de migrants ciblé

Pour mener à bien ces objectifs, je focaliserai mon attention sur des personnes albanaises du Kosovo arrivées en Suisse à l'âge adulte dans les années 1990 en tant que *réfugiés politiques*. Ce choix s'articule autour de différents types de raisons que j'expliquerai après avoir dressé un rapide « état des lieux » visant à contextualiser les différentes vagues migratoires des personnes venues d'Ex-Yougoslavie en Suisse.

1.6.1 Les réfugiés politiques kosovars en Suisse : brève contextualisation historique

Dresser un bref aperçu historique des faits qui ont participé à la fuite de ces personnes me permettra de saisir de manière contextualisée les raisons pour lesquelles et les conditions dans lesquelles ces réfugiés politiques ont été amenés à faire l'expérience de la migration. Cet aperçu me permettra de relever l'importance de poser un regard scientifique sur un groupe souvent méconnu et mésestimé. Au travers de ce chapitre, j'espère pouvoir ancrer le récit personnel que les individus enquêtés feront de leur parcours migratoire dans une dynamique temporelle, historique, politique et sociale.

La migration est une thématique qui intéresse de près bon nombre de disciplines en sciences sociales. C'est ainsi que je fais le choix, par souci de synthèse, de ne concentrer mon attention que sur des travaux menés en anthropologie (Dahinden, 2009) et en ethnologie (Von Aarburg, 2002), le tout en considérant avec une attention relativement soutenue une enquête menée par une équipe de chercheurs de l'Université de Neuchâtel répondant à un mandat de l'Office fédéral des migrations (Burri-Sharani, Efiionayi Mäder, Hammer, Pecoraro, Tsaka et Wyssmüller, 2010) qui s'applique à retracer les vagues migratoires kosovares successives et leurs principales caractéristiques.

La littérature donne à voir trois vagues successives de l'immigration kosovare en Suisse.

La première se situe dans les années 1960 et est essentiellement composée de travailleurs dits « saisonniers » (Dahinden, 2009, p. 6) pour lesquels la migration est synonyme d'activité professionnelle générant du profit et permettant de prétendre à une évolution statutaire (ou du moins de maintenir un certain statut) dans le pays d'origine (Burri-Sharani et al., 2010; Dahinden,

2009 ; Von Aarburg, 2002). A cette époque, ce type de migrant jouit d'une image et d'une réputation plutôt positives auprès des populations locales. En effet, ces travailleurs saisonniers répondent à une demande de main d'œuvre non-qualifiée de la part de la Suisse, reçoivent donc des salaires en conséquence (bas), et n'envisagent pas de se sédentariser dans le pays d'accueil (Dahinden, 2009 ; Von Aarburg 2002). Ils créent donc une catégorie de migrants à part et s'inscrivent alors dans une forme de « transnationalisme en mobilité » (Dahinden, 2009), rompant ainsi avec l'image plus traditionnelle du migrant. Ces travailleurs saisonniers ne choisissent pas de migrer dans le but de s'établir définitivement en Suisse (Dahinden, 2009 ; Von Aarburg 2002).

La seconde vague migratoire apparaît, quant à elle, dès les années 1980. Après plusieurs années caractérisées par l'immigration de travailleurs saisonniers kosovars, une nouvelle dynamique migratoire s'observe en Suisse. En effet, à cette période (1982), le Kosovo fait face à une montée considérable du nationalisme serbe encourageant une certaine tranche de la population albanaise à se mobiliser, en riposte au régime yougoslave et à ses mesures répressives, dans la lutte pour l'indépendance du Kosovo (Dahinden, 2008). La situation politique et économique étant si délicate et les dérives militaires serbes étant de plus en plus importantes, un sentiment de peur et d'insécurité se manifeste chez une partie de la population albanaise du Kosovo, si bien qu'elle décide de quitter son pays pour se rendre en Europe (Von Aarburg 2002). Les demandes d'asile se multiplient, reçoivent des réponses favorables et le nombre de demandes de « regroupement familial » progresse considérablement (Burri-Sharani et al., 2010, Dahinden, 2009, Von Aarburg, 2002). Dès lors, la population immigrante kosovare en Suisse se présente sous de nouveaux traits et forme entre le milieu des années 1980 et le milieu des années 1990 une nouvelle catégorie de migrants : les réfugiés politiques. Le projet migratoire de ces personnes s'avère être très différent de celui des travailleurs saisonniers puisque la motivation première n'est pas pécuniaire mais plutôt celle d'accéder à une protection que leur pays d'origine n'est plus en mesure de leur assurer. Une autre caractéristique diffère de la catégorie des travailleurs saisonniers, ces réfugiés politiques sont, dans une majorité de cas, des étudiants universitaires formant une « élite immigrée albanaise » (Dahinden, 2008) ou des professionnels hautement qualifiés qui fuient l'enrôlement forcé au sein de l'armée yougoslave en guerre (Burri-Sharani et al., 2010).

La troisième vague migratoire des Albanais du Kosovo en Suisse s'observe dès la fin des années

1990. Elle s'inscrit dans une certaine continuité de la seconde vague d'immigration présentée ci-dessus. En effet, à cette période, la guerre au Kosovo se fait de plus en plus menaçante : une dégradation notoire de la situation politique se manifeste, bon nombre de travailleurs qualifiés (et hautement qualifiés) perdent leur emploi, sont victimes d'abus et de violences de la part des milices serbes et se voient donc contraints de quitter le Kosovo. Entre 1997 et 1999, lorsque le conflit éclate, le nombre de demandes d'asiles atteint des records avec près de 50 000 requérants d'asile kosovars en Suisse (Burri-Sharani et al., 2010). L'immigration d'asile et les démarches de « regroupement familial » conduisent alors à une hausse importante du nombre d'Albanais du Kosovo en Suisse (qui triple) par rapport à la vague migratoire précédente (Burri-Sharani et al., 2010). C'est durant l'été 1999, une fois que les forces serbes se sont retirées du Kosovo, que les autorités suisses décident de mettre au point un « programme d'aide au retour destiné à soutenir les réfugiés dans leurs démarches (aide financière et aide matérielle sur place notamment) » (Burri-Sharani et al., 2010). Ce n'est qu'à ce moment-là que la grande majorité d'entre eux décide de quitter la Suisse pour retourner vivre au Kosovo (Maillard et Leuenberger, 1999 ; Von Aarburg et Gretler, 2008 in Burri-Sharani et al., 2010).

Le travail de mémoire auquel je me consacre s'intéresse donc aux personnes albanaises du Kosovo étant arrivées dans les années 1990 en Suisse en tant que réfugiés politiques. Ces personnes, qui retiendront mon attention dans le cadre de ce travail ont décidé, contrairement aux personnes qui sont retournées vivre au Kosovo, de se sédentariser, seules ou avec leur famille, et de reconstruire une vie en Suisse.

Les données purement historico-politiques que je viens de présenter viendront renseigner les données empiriques récoltées, le tout pour laisser entrevoir la pluralité, la complexité et la multiplicité des trajectoires migratoires pourtant motivées, à l'origine, par un seul et même motif, celui de fuir le conflit au Kosovo.

1.6.2 Pourquoi les réfugiés politiques kosovars ?

Dans un premier temps, je dirais que suite à de nombreuses discussions avec mes amis d'origine kosovare, j'ai pu mesurer la souffrance que certains pouvaient ressentir face à la stigmatisation et à l'homogénéisation dont ils étaient parfois victimes aussi bien dans les médias que dans certaines campagnes politiques et, de manière plus globale, dans le discours populaire. C'est pour

participer à déconstruire cette image négative, réductrice et figée, caractéristique des discours stéréotypés sur les Kosovars en Suisse, que j'ai décidé de m'intéresser à ce groupe. L'objectif est de se distancier de cette vision étreinte de la migration des personnes d'Ex-Yougoslavie (Burri-Sharani et al., 2010).

Dans un second temps, si j'ai choisi de focaliser mon attention sur des personnes ayant expérimenté la migration dite forcée (migration de guerre), c'est pour essayer de mettre en avant les nombreuses facettes et les différents enjeux que représente ce type de mobilité pour les personnes concernées. C'est dans cette dynamique que j'ai cherché à mettre en lumière les stratégies et processus personnels mis en place par ces personnes. Ceci pour montrer que migration forcée ne se limite pas uniquement à un modèle linéaire qui voudrait qu'une personne quitte son pays pour s'installer dans un autre (Dahinden, 2009). Ainsi, je tenterai de montrer, en mobilisant mes données empiriques à la lumière des outils théoriques privilégiés, en quoi et comment les choses ne s'avèrent pas être aussi simples que cela.

Dans un troisième et dernier temps, si j'ai décidé de m'intéresser à ce groupe c'est pour favoriser le développement d'une position alternative à la vision parfois misérabiliste de la migration forcée qui consiste à ne la considérer qu'en tenant compte des pertes qu'elle engendre. En effet, j'ai souhaité prendre le contre-pied de cette vision (sans sombrer pour autant dans de l'angélisme naïf) et montrer qu'en mobilisant des ressources, les personnes concernées parviennent à mieux vivre les différentes étapes de la migration.

1.7 Plan de la recherche

Dans un premier temps, je présenterai le cadre théorique qui a permis à mes intuitions, à mes hypothèses personnelles d'être conceptualisées pour mener à bien ce travail de mémoire. Ce champ théorique a conduit à dégager les idées qui ont servi de bases et de cadre à ma réflexion, mais aussi à situer mon propos, le contextualiser dans l'état actuel de la littérature scientifique en sciences sociales. Cette perspective théorique servira de fil conducteur tout au long du travail et permettra de rendre compte du lien qui existe entre concepts théoriques utilisés et problématique de recherche propre à ce mémoire. Dans un second temps, une partie sera réservée aux différents aspects méthodologiques qui ont permis de conduire ce travail. Je m'attacherai d'abord à détailler la méthode de récolte des données, puis je me pencherai sur la méthode d'analyses de ces données. Dans un troisième temps, je proposerai une analyse des données récoltées pour mettre en lumière les tendances, les éléments pertinents au regard de ma problématique. Dans un quatrième et dernier temps, les résultats, les apports et les limites de ce travail mais aussi les possibilités d'ouverture seront discutés au sein de la conclusion.

2. Cadre théorique

Dans cette partie, je m'attarderai sur les différents concepts qui permettront de développer au mieux ma problématique mais aussi d'accéder à la compréhension des processus et des phénomènes qui lui sont intrinsèquement liés.

Ce cadre théorique sera scindé en deux grandes parties qui s'articuleront respectivement autour de la psychologie socio-culturelle des trajectoires de vie et de la question de la migration.

En premier lieu, je présenterai ce qui a trait à la psychologie du développement avec un intérêt particulier accordé aux parcours de vie ainsi qu'à la question du sens que les individus confèrent à leur expérience. Ceci me permettra de faire valoir l'idée que je me suis attachée à considérer le point de vue individuel des personnes rencontrées. Puis, à la suite de ceci je m'intéresserai à des concepts qui tiennent une place centrale dans ce travail comme le sont ceux de rupture et de transition dans les trajectoires de vie, de ressources dont les individus font usage pour faire face à ces moments de rupture, ainsi que de l'imagination que j'aborderai avec un regard socio-culturel.

Dans un second temps, je présenterai les concepts liés à la question de la migration qui me seront également utiles pour analyser mes données. Je proposerai ainsi de faire un point sur la migration forcée, comme l'ont vécu mes enquêtés, et ses particularités. Puis, je m'attarderai sur les différentes ruptures qui peuvent être causées par l'expérience migratoire, avant de faire valoir l'importance que représente, dans une perspective transnationale, la question du réseau social des migrants, appréhendé comme une ressource. Enfin, je m'intéresserai brièvement aux différents contextes de la migration, à savoir, ceux pré et post-migratoires, et à la façon dont le processus d'imagination est lié, traditionnellement dans la littérature, à ces contextes. Ceci me permettra de montrer pourquoi et comment je me distancie de ces approches dans mon mémoire laissant alors apparaître ce que ma recherche propose de nouveau.

2.1 La psychologie du développement

Les aspects que je m'appête à présenter ci-dessous sont présentés non pas comme étant structurants pour l'analyse des données à laquelle je me suis livrée mais les sous-tendent et sont nécessaires à la compréhension globale.

2.1.1 La trajectoire de vie

La psychologie du développement s'intéresse à tout ce qui a trait à l'analyse des changements au cours de la vie et des représentations qu'ont les individus de ces changements. C'est en ce sens qu'elle se préoccupe à la fois de la manière dont une personne change et est amenée à apprendre et à se développer au fil du temps. La psychologie du développement s'intéresse en somme à l'évolution d'une personne mais aussi - et surtout- aux processus par lesquels le changement a lieu (Zittoun, 2009). Ceci représente la toile de fond de la psychologie du développement. Il existe plusieurs manières d'aborder le développement : notamment, la perspective de la psychologie cognitive, celle de la psychologie sociale, celle de la psychologie culturelle, et une autre, liant psychologie sociale et culturelle qui retiendra, elle, mon attention dans le cadre de ce travail.

Dans la perspective de la psychologie culturelle, l'accent est mis sur le fait que l'individu se construit une *trajectoire de vie (lifecourse)* qui lui est propre. En effet, tout au long de leur vie, les personnes sont caractérisées par des chemins qu'elles empruntent tantôt par volonté, tantôt par nécessité ; par des choix qu'elles font, par des expériences qu'elles vivent qui sont elles-mêmes déterminées en fonction des contraintes de l'environnement social dans lequel elles se trouvent (Zittoun, 2012a). Dès lors, les parcours de vie seraient marqués par des ruptures, des changements, des mouvances (Sato, Yasuda, Kido, Arakawa, Mizogushi et Valsiner, 2007, p. 217). Ce courant cherche à rendre compte de la vie des personnes dans le temps et dans leur environnement social et culturel. Les trajectoires de vie des individus sont donc liées au contexte socio-culturel dans lequel elles évoluent (Zittoun et Perret-Clermont, 2009). Ces auteures considèrent aussi la question du *transfert* d'une situation à l'autre. En effet, il est intéressant d'observer si les individus réutilisent les connaissances acquises préalablement dans une nouvelle situation. Ainsi, plutôt que d'employer le terme *transfert*, les auteures lui préfèrent celui de *transition* qui, lui, laisse entendre que lorsque les connaissances antérieures sont utilisées dans un nouveau contexte, celles-ci sont réactualisées puisque l'objet change et donc le rapport à celui-ci change également. Dès lors, la personne est amenée à redéfinir sa position sociale au sein de la nouvelle situation, et puisque le *cadre* est différent, une adaptation est nécessaire de la part de l'individu pour donner du sens à cette nouvelle situation.

2.1.2 Le sens conféré à l'expérience : privilégier le point de vue individuel

Pouvoir donné du sens. C'est dans cette dynamique que j'ai accordé une place de choix tout au long de ce travail de mémoire au point de vue des personnes ainsi qu'à la façon dont elles attribuaient du sens à leurs expériences et plus précisément à l'expérience de la migration.

En effet, l'expérience migratoire contraint la personne, à changer d'environnement social et culturel. Afin qu'elle puisse dans ce pays d'accueil écrire une nouvelle page de son existence, cette expérience, doit faire sens pour la personne.

Ce à quoi je me montre alerte ici est la question du point de vue subjectif des différentes personnes interviewées sur leur histoire de vie. Bien que l'expression « expérience migratoire » soit utilisée par souci d'efficacité ici comme une expression assez générique et englobante, je suis consciente du fait que chaque acteur concerné par celle-ci lui donnera une signification particulière et unique, caractéristique de son histoire personnelle. C'est ce que Zittoun (2012a) appelle le *sens personnel* conféré aux événements et aux situations vécues. De plus, je précise que pour observer un processus de création de sens, il faut que la personne puisse reconnaître qu'elle est en train de vivre une transition : « *If changes occur, they require some sense-making; reversely, sense-making dynamics often follow experiences perceived as ruptures by people.* » (Zittoun, 2009, p.412). Elle doit donc avoir conscience qu'une rupture s'est produite pour elle, en elle, et dans son histoire. C'est lorsqu'elle perçoit la situation de changement qu'elle est en train de vivre qu'elle pourra entrer dans un mécanisme lui permettant de lui conférer du sens. Ce processus d'attribution de sens à l'expérience répond avant tout à un travail de prise de distance par rapport à la situation vécue.

Pour revenir à la problématique qui m'anime dans le cadre de ce travail de mémoire, la migration invite donc la personne migrante à développer certaines capacités dites d'ajustement passant, entre autres, par des tentatives de création de liens entre son pays d'origine et le pays d'accueil, le tout pour construire de nouvelles significations (Dinello et Perret-Clermont, 1987). Ainsi, au sein de cette recherche, la migration est appréhendée comme une rupture dans la vie de la personne.

Toujours en m'inscrivant dans un processus de production de sens mais cette fois dans une

dynamique plus interindividuelle, je présente un autre type d'outil permettant aux personnes migrantes de se livrer à un travail de sens autour de ce qu'elles vivent. Pour saisir l'utilisation d'éléments permettant de faire sens se référant directement à la migration, la perspective du « boundary making » peut être mobilisée. Cette approche complète les questions de création de sens par l'usage du registre migratoire (dans mon cas) dans le cadre des relations entre les groupes et entre les individus. L'idée principale s'articule autour du fait que l'expérience migratoire (entre autres -registre religieux, relations de genre, éléments ethniques, etc.-) peut participer d'un dynamisme de création, de renforcement, de déconstruction ou encore de traversée de frontières. Ces frontières se manifestent dans la relation entre les individus et les groupes (différences et ressemblances ; inclusion et exclusion), dans leur sens subjectif et normatif (Dahinden et Zittoun, 2013). Différents mécanismes de boundary making sont relevés par cette approche : le « boundary crossing », le « boundary blurring » et le « boundary brightening » (Holtz, Dahinden et Wagner, 2013) sur lesquels je reviendrai de manière plus détaillée dans la partie « Analyse des données ».

2.2 La psychologie socio-culturelle du développement

Les notions et concepts présentés ci-dessous sont essentiels dans la mesure où ils structurent l'analyse de données.

2.2.1 Le concept de « rupture et transition » dans la trajectoire de vie

Le cadre de ma recherche a pour but d'étudier les trajectoires de vie dans une perspective de psychologie du développement, considérant le contexte social et culturel dans lequel ce présent développement se produit. Je l'ai présenté, le concept de trajectoire de vie apparaît comme étant au centre de la psychologie du développement comme appréhendée ici. Je souhaite dès lors pouvoir l'approfondir en mobilisant le concept de « rupture et transition » pour rendre compte des bifurcations dans le parcours de vie d'une personne.

Un des principes à la base de la psychologie du développement s'articule autour de l'idée que, malgré la recherche constante de continuité et les efforts d'ajustement à l'environnement, les trajectoires de vie des individus n'ont rien de linéaires (Zittoun, 2012a), elles sont complexes, discontinues et peu prédictibles. Mais ce qui caractérise par dessus tout les individus est leur

quête de stabilité et d'équilibre malgré les changements vécus.

Les moments provoquant des changements dans la trajectoire de vie sont appelés *ruptures*. Ceux-ci sont définis par Zittoun (2012a) comme des « *moments in which existing mode of progressive adjustment are interrupted* » (Zittoun, 2012a, p.518). Ces ruptures mènent alors à de « *nouvelles formes d'actions, de nouveaux chemins de compréhension [...], une nouvelle manière de se présenter aux autres [...]* » (Zittoun et al., 2013, p. 336) qui provoquent des changements profonds de la personne. Dès lors, lorsqu'une rupture se manifeste pour un individu, celle-ci perturbe ses repères et provoque une interruption des processus habituels d'adaptation. C'est ce que l'auteure appelle *transition*. Durant cette période, l'individu devra passer par un processus de réajustement l'invitant à développer différentes stratégies (nouveaux comportements, nouvelles idées, nouvelles significations) afin de prétendre à un équilibre psychosocial, c'est-à-dire, à une stabilité entre lui et le nouvel environnement socio-culturel. De manière plus détaillée, les changements liés à une période de transition engendrent eux-mêmes des changements dans les « sphères d'expérience » (Zittoun, 2012a) de la personne (lieux sociaux différents).

Les processus de transition impliquent eux-mêmes des processus de repositionnement et de redéfinition identitaire (une personne compétente dans son pays peut perdre le statut social qu'elle avait jusqu'alors en arrivant dans le pays hôte, ceci peut alors avoir des répercussions sur son identité), des processus spécifiques d'acquisitions de nouvelles connaissances et de nouvelles compréhensions (langue, repérage spatial, codes et rituels implicites présents lors des interactions, etc.), ainsi que des processus de construction de sens autour de ce que vit la personne (pour quelles raisons ces bifurcations, pourquoi ces changements apparaissent à ce moment-là de son existence, et pourquoi de cette façon là ; Zittoun, 2012a).

Les transitions sont alors décrites - et appréhendées dans ce travail - comme étant des « *processes of reorganization of a system in which people's interpretation of a perceived rupture plays a major role in their subsequent thoughts and actions* » (Zittoun, 2009, p.414). Ce qui apparaît comme étant central dans cette définition et qui retient donc mon attention est l'idée d'interprétation. En effet, il semble fondamental de distinguer d'une part la transition perçue par l'individu concerné, et d'une autre, la transition qui se base sur des critères externes, sociaux, normatifs, etc.

Il apparaît donc comme étant important de se montrer sensible à la différence entre transition perçue individuellement et transition perçue socialement bien que, parfois et c'est ce qui ressort de ce travail, les ruptures définies de manière externe sont aussi perçues par les personnes concernées.

2.2.2 Les ressources à disposition

Pour comprendre ces phénomènes de transition dans leur ensemble, et par analogie, pour saisir comment la personne est en mesure de construire des significations autour de ce qu'elle vit, il faut savoir qu'elle dispose d'un certain nombre de stratégies, de ressources qu'elle peut mobiliser de manière personnelle et individuelle lors de phases de ruptures (Gillepsie et Zittoun, 2010).

Lors de ces phases d'instabilité, Zittoun et ses collègues (2013) expliquent que les individus peuvent s'appuyer sur :

- 1- Des *ressources institutionnelles*.
- 2- Des *ressources interpersonnelles et/ou sociales* (amis, famille, etc. qui peuvent proposer un espace protégé pour discuter, échanger).
- 3- Des *ressources personnelles* qui permettent aux individus d'utiliser leur propre capacité de réflexion et de tirer partie de leurs expériences passées pour établir des liens entre les situations et ainsi redéfinir leurs problèmes.
- 4- Des ressources sémiotiques incluant des *ressources symboliques* qui soutiennent et guident l'expérience de l'imagination, et qui, par leur forme sémiotique, permettent aux individus de transformer leur expérience personnelle.

Les ressources symboliques ont cette particularité qu'elles sont issues d'éléments culturels qui peuvent se présenter sous forme d'artefacts (constitués de support matériel comme les livres, les films, les musiques, etc.), ou de systèmes symboliques (systèmes ethniques, religieux, politiques, etc.). Ces éléments culturels ne deviennent ressource symbolique que s'ils remplissent les conditions suivantes : a) la personne en fait l'usage avec une intentionnalité (elle s'approprie l'élément culturel) ; b) ces éléments culturels sont utilisés hors du champ de ce qui est socialement reconnu et accepté (processus d'internalisation de la part de l'individu, dimension

intrapyschique, l'élément culturel devient caractéristique de sa « *culture personnelle* » ; Valsiner, 2000) ; et c) ils permettent de déboucher, pour la personne, sur une expérience imaginaire (« « voir » une sorte de film intérieur quand elle lit un livre, de sentir des mouvements et des émotions en écoutant une chanson. » ; Zittoun, 2005, p. 20).

Ces éléments culturels peuvent devenir utiles pour la personne qui les mobilise puisqu'ils contribuent au maintien d'un sentiment de continuité dans son histoire, d'un maintien de soi lors de périodes de rupture et de transition, mais aussi parce qu'ils lui permettent d'assouvir son besoin d'interprétation par rapport à ce qu'elle vit (Zittoun et Grossen, 2012). Il sera en ce sens pertinent de pouvoir relever comment et quand un individu mobilisera cet élément culturel ; comment il va s'en souvenir, avec quelle intention, ou encore comment il en parlera et y fera référence pour répondre à une situation problématique (Gillepsie et Zittoun, 2010).

2.2.3 L'imagination: Un regard socio-culturel

Je l'ai expliqué dès les premières pages de ce travail, ce qui m'intéresse est le parcours de vie de personnes ayant expérimenté la migration dite forcée (réfugiés politiques), et de voir comment elles ont pu mobiliser plusieurs types de ressources, et surtout le processus d'imagination, pour mieux traverser les éventuelles périodes de rupture dues à cette expérience migratoire.

L'imagination représente un concept central qui retiendra toute mon attention. Je serai alerte à ce qui participe à alimenter cette imagination, mais aussi à la place qu'elle peut tenir dans le parcours de vie, à son rôle, à ses fonctions ainsi qu'à l'effet réel et concret qu'elle peut avoir dans la vie quotidienne des personnes qui la mobilise. Je chercherai aussi à relever les caractéristiques et les processus propres à l'imagination. De plus, je veillerai à montrer combien les caractéristiques de cette imagination ne sont pas uniquement intéressantes en les comprenant comme des spécificités de la pensée en tant que telle (du « dedans de la pensée ») mais en montrant plutôt qu'elles sont éminemment sociales et culturelles. En effet, l'imagination inclut ce paradoxe d'être à la fois une activité extrêmement personnelle, et en même temps foncièrement sociale et culturelle.

Je l'ai présenté, les parcours de vie dépendent pour beaucoup de choix personnels, de forces sociales, du hasard des événements, etc., mais dans tous les cas, ils ne sont pas prédictibles. Des

études ont été menées sur le rôle du biologique, du social, du choix des acteurs mais si l'on considère que les vies humaines sont aussi bien faites de ce qui est invisible (ce que nous croyons, ce qui est important pour nous, quel sens nous donnons au monde, etc.) que de ce qui est visible, la discussion prend une autre dimension (Zittoun, 2012a).

Je voudrais dès lors présenter le modèle que Zittoun propose du processus d'imagination puisqu'il me servira d'outil d'analyse pour ce travail.

Ceci a été présenté à plusieurs reprises depuis le début de ce travail, l'un de mes centres d'intérêt s'articule autour de la question de la subjectivité de la personne et ce s'exprimant dans la marge de manœuvre dont elle dispose pour construire et élaborer sa trajectoire de vie. Je l'ai également préalablement montré, parler de subjectivité implique une forme de prise de distance à la fois par rapport à soi-même, aux autres, au monde, etc. et permet donc de se dégager d'un certain nombre de contraintes sociales (Zittoun et al, 2013). C'est dans cette perspective que l'imagination joue un rôle des plus importants, dans l'expression de cette subjectivité puisqu'elle permet à l'individu de se créer une trajectoire de vie unique, de faire preuve d'une certaine créativité dans la façon de l'élaborer (Zittoun et de Saint Laurent, 2015).

Dans ce sillage, et toujours en lien avec la problématique de ce mémoire, je cherche à comprendre comment les individus apportent des réponses nouvelles et personnelles dans les situations qu'ils sont amenés à vivre. C'est ainsi que le processus d'imagination retient toute mon attention. L'une des définitions de l'imagination que je privilégie s'articule autour de l'idée que les individus ne s'engagent pas seulement dans des activités raisonnables ou pratiques, ils imaginent constamment « ce qui pourrait être » (« *what if* ») et pas seulement « ce qui est » (« *what is* »). Ceci représente une sorte de tension, comme le proposent Zittoun et Cerchia (2013), entre continuité et changement. Dans cette dynamique, l'imagination peut apparaître comme une sorte de navette temporelle (Zittoun et al., 2013) au travers de laquelle la personne élabore des vies alternatives aussi bien passées (ce qui n'a pas été), présentes (examiner sa situation actuelle) que futures (anticipations de l'avenir).

La définition de l'imagination qui servira de base à mon travail d'analyse est celle de Zittoun et

Cerchia (2013) selon laquelle l'imagination prendrait des allures de *loop*. Ce loop renvoie de manière générale au fait qu'une personne peut se détacher du moment présent, se décoller du réel (moments d'exploration individuelle) en s'inscrivant dans un processus d'imagination. Ce loop, à la fois nourri et contraint par des éléments sociaux et culturels, permettra à la personne, dans l'idéal, l'enrichissement (le gain) du vécu lors du retour à la réalité (Zittoun et Cerchia, 2013).

De manière plus aboutie, les deux auteurs choisissent d'appréhender ce phénomène de loop par le biais de quelques pistes se présentant sous forme de questions : *Qu'est-ce qui déclenche ce loop ? Qu'est-ce qui le nourrit et le contraint ? Quels sont les processus qu'il implique ? Et, qu'est-ce qu'il permet de faire ?*

Pour comprendre ce qui déclenche le loop, Zittoun et Cerchia (2013), ainsi que d'autres auteurs comme Pelaprat et Cole (2011), précisent que toute expérience de la réalité comporte des moments vécus comme incomplets de la part des individus. Il y aurait une sorte de *gap* (Pelaprat et Cole, 2011) entre ce que les personnes perçoivent du monde et la façon dont elles le comprennent qui les encouragerait à mobiliser le processus d'imagination.

La seconde question est celle de savoir ce qui à la fois nourrit le loop et le contraint. Certes, l'imagination est un processus qui relève de l'intérieur de la personne, qui lui est personnel et individuel mais en se penchant sur ce que décrivent Zittoun et Cerchia (2013), cette idée se voit nuancée. En effet, l'imagination abordée sous l'angle de la psychologie socio-culturelle montre combien le processus d'imagination est alimenté par des éléments socio-culturels. Une personne peut imaginer lorsqu'elle discute avec autrui, lorsqu'elle lit un roman, en écoutant une musique, etc. Ainsi, il apparaît comme fondamental de considérer la nature sémiotique de l'imagination c'est-à-dire l'ensemble des traces d'expérience physique, émotionnelle, des traces de mots, de sons, d'images, etc. En effet, cette nature sémiotique, le signe (langage, images, symboles, conventions, etc.), correspond à l'unité de base de l'imagination puisque si l'individu est en mesure de produire de l'imagination c'est parce qu'il a internalisé des « choses » culturelles et sociales (ce qu'il a en tête relève du social et du culturel ; Vygotski, 2011) et qu'il s'est inscrit dans plusieurs mouvements dialogiques (l'imagination d'une personne porte les traces des échos du monde socio-culturel). Il est alors important de rendre compte de la nature sociale et culturelle

de l'imagination. Celle-ci est à la fois nourrie par l'environnement culturel et social mais c'est également ce même environnement qui la contraint (Zittoun et de Saint Laurent, 2015). En effet, dans un horizon culturel et social donné, il y a des limites à ce qui est pensable soit parce que c'est interdit, tabou, etc. (des choses socialement très peu reconnues), soit parce que c'est tellement loin de l'état du monde (des facteurs qui n'existent pas) que l'individu, forcément, ne peut pas y penser. Celui-ci ne peut pas imaginer quelque chose de totalement nouveau en soi puisque le processus d'imagination a besoin de se reposer sur des éléments présents dans l'environnement socio-culturel qui, eux, supportent, guident et orientent l'imagination.

Ce que j'ai souhaité mettre en lumière ici est le fait que dans la matière même de l'imagination, dans la forme qu'elle prend, une place de choix est accordée au fait qu'elle soit nourrie, initiée, contrainte par le social et le culturel, et qu'elle débouche sur du social et du culturel.

La troisième question est celle de savoir quels sont les processus impliqués dans l'imagination. Il a ci-dessus été présenté l'importance de considérer les processus sémiotiques pour comprendre l'imagination. Dès lors, de par sa nature sémiotique, l'imagination permet de prendre distance face à l'expérience. En effet, elle est réalisable parce qu'elle nécessite la mobilisation d'éléments de raisonnement mais surtout parce qu'elle ne s'y cantonne pas, elle s'en distancie (Vygotski, 2011 ; Zittoun et Cerchia, 2013). Plus le travail d'imagination devient distant de l'expérience immédiate, plus il devient complexe et gagne en couches d'épaisseur. De manière plus générale, l'imagination permet d'opérationnaliser l'intuition selon laquelle les individus ne sont pas des robots conditionnés à appliquer des choses. En effet, elle aide peut-être à penser par soi-même, à créer, à inventer, etc. et ce même parce qu'elle se trouve être en dialogue constant avec différents éléments du monde dans lequel la personne vit.

La quatrième et dernière question renvoie à ce que l'imagination permet de faire. Comme l'indique très clairement le titre de leur article, Zittoun et Cerchia (2013) considère que l'imagination permet une expansion de l'expérience. Le loop représente donc la capacité qu'ont les individus à se détacher du présent et de l'immédiateté de la réalité en se basant sur des expériences déjà vécues, en se nourrissant des répertoires de leurs expériences du monde (dans le passé) pouvant leur permettre d'envisager de nouvelles situations, d'autres réalités alternatives (voir ce qui pourrait être) et ainsi de donner une nouvelle direction à leur trajectoire de vie (dans

le futur) en produisant quelques changements dans leur réalité (sur leur état émotionnel, par exemple ; Zittoun et al., 2013). L'imagination permet donc d'appréhender la réalité comme étant beaucoup plus riche et foisonnante. Par le biais de l'exploration qu'elle permet, le présent se retrouve lié à la fois au passé et au futur, et c'est en ça que Zittoun et ses collègues (2013) appréhendent le processus d'imagination comme permettant de se livrer à un voyage fictif à travers le temps. Ainsi, liant le passé au futur, l'imagination peut aussi permettre de mieux supporter la transition du *connu* vers l'*inconnu* en devenant un objet de stabilité contribuant à générer un sentiment de continuité chez l'individu, et l'aidant alors à donner du sens à ce qu'il vit (Zittoun et al., 2013 ; Zittoun et de Saint Laurent, 2015). Ceci est d'autant plus manifeste lorsque les individus font l'expérience de ruptures dans leur parcours de vie (Zittoun et al., 2013). En effet, plus la rupture est saillante, plus le processus d'imagination sera vif et soutenu.

Dès lors, le travail auquel je me suis livrée ici me permet d'avancer que la question de l'imagination semble pertinente pour essayer d'analyser la façon dont les individus font des choix de vie, orientent leur parcours de vie lors de moments de bifurcations, de ruptures comme c'est le cas lors d'une expérience de migration.

2.3 La migration

Je l'ai exposé, la dynamique de ce travail de mémoire consiste à proposer une analyse mettant en exergue les processus qui lient la question de l'expérience migratoire à celle du processus d'imagination, envisagé telle une ressource pour faire face aux différentes ruptures vécues suite à la migration. Au même titre que les processus d'imagination que j'ai développés ci-dessus, la thématique de la migration représente elle aussi un axe central de ma recherche.

La migration est une question qui concerne un nombre conséquent de régions mondiales (*immigration, émigration, transit, etc.*). Il y a toujours eu des personnes en provenance de toutes parts qui ont été amenées à quitter leur lieu d'origine et ce, animées par des motivations très différentes. Diverses formes de migration et de mobilité existent, impliquant des conséquences diverses pour les personnes qui les expérimentent (*migration volontaire vs involontaire, migration régulière vs non-documentée, migration sédentaire vs circulaire*). Le sous-chapitre que je réserve ci-dessous à la migration dite forcée me permettra d'affiner cette idée.

Mettre en lumière le fait qu'il existe différents types de migration et différentes sources de motivation à l'origine de celle-ci me semble d'autant plus important à préciser puisque je souhaite montrer les limites de l'idée d'homogénéisation des migrants. En effet, la migration en tant qu'entité statique, unique et figée ne se donne pas à voir, elle n'existe pas. Ainsi, parler des migrants comme groupe homogène ne s'avère pas être intéressant dans le cadre de cette recherche proposant de mettre au premier plan la question de la subjectivité (*se sentir étranger, être perçu comme tel, ou encore se percevoir comme migrant*) et de l'expérience personnelle (Gretler, Gurny, Perret-Clermont et Poglia, 1989). En ce sens, il semble également important de préciser que le fait d'*être migrant* représente une situation sociale précise qui conduit les personnes concernées à se retrouver prises dans un certain statut social (qu'elles peuvent parfois internaliser). Pour autant, ceci ne représente pas forcément leur caractéristique première. En effet, la migration correspond à une définition sociale, elle n'est donc en aucun cas une caractéristique intrinsèque à la personne migrante. Se retrouver dans une situation de migration peut souvent répondre à des éléments qui ne sont pas inhérents à la personne migrante bien que le discours populaire laisse entendre, la plupart du temps, que le migrant porte l'entière responsabilité de sa situation. Ainsi, la société développe des attentes très fortes à l'égard du migrant qui ne sont pas toujours comprises par celui-ci et qui peuvent dès lors se traduire par quelques difficultés à correspondre et à s'adapter au nouvel environnement social dans lequel il évolue (Gretler et al., 1989).

2.3.1 La migration forcée

Je l'ai présenté dans le chapitre « *Les réfugiés politiques kosovars en Suisse : brève contextualisation historique* », les premières personnes d'origine kosovare arrivées sur le territoire suisse en tant que *réfugié politique* sont apparues, dans un premier temps, au cours des années 1980. Puis, à la fin des années 1990, le nombre de réfugiés de guerre s'élevait à près de 50 000 (Burri-Sharani, Efionayi Mäder, Hammer, Pecoraro, Tsaka et Wyssmüller, 2010). Bon nombre de personnes migrantes choisissent délibérément de s'installer dans un pays autre que celui dont elles sont originaires, ceci pour des raisons relativement variables (*professionnelle, familiale, économique, etc.* ; Kofler et Frankhauser, 2009). Pour autant, dans le cadre de ce travail, je m'attache aux personnes qui ont été contraintes de quitter leur pays alors que ceci ne

faisait pas partie de leur projet de vie, ne résultait pas d'une volonté de leur part. Ces personnes sont donc considérées comme étant des *migrants involontaires*. Ce type de migrants s'avèrent être, dans la majorité des cas, victimes d'oppression gouvernementale, de persécutions ethniques et/ou politiques qui les obligent à s'établir dans un autre pays pour prétendre à une certaine sécurité. De manière plus précise, une personne qui expérimente la migration forcée est une personne qui se voit désignée par le terme de *réfugié*. L'article 1^{er}, A, 2 de la Convention de Genève du 28 juillet 1951 définit un réfugié comme :

Une personne qui, craignant d'être persécutée du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité, de son appartenance à un certain groupe social ou de ses opinions politiques se trouve hors du pays dont elle a la nationalité et qui ne peut ou, du fait de cette crainte, ne veut se réclamer de la protection de ce pays.

Ce sous-chapitre permet de cibler plus précisément le groupe auquel je m'intéresse dans le cadre de cette recherche.

2.3.2 La migration comme élément de ruptures ?

Le courant de la psychologie socio-culturelle privilégié pour réaliser ce travail permet d'envisager les périodes de changement, de rupture, de transition comme étant des sources de développement pour l'individu. A la lumière de quelques approches théoriques en sciences sociales, je choisis de développer ci-dessous les principales sources de ruptures (et les plus porteuses par rapport au matériel empirique récolté) qui peuvent être vécues par la personne migrante. Ceci me permettra d'accéder à quelques pistes de réflexion intéressantes pour analyser les processus de développement psychosociaux se manifestant au cours de l'expérience migratoire.

a) La question linguistique

Comme Gretler et al. (1989) invite à le considérer au sein de leur ouvrage consacré à l'approche des problèmes socio-culturels et linguistiques d'enfants migrants en Suisse, la migration, dans la plupart des situations, contraint la personne qui l'expérimente à vivre une rupture linguistique. En effet, sa langue maternelle, la langue qu'elle utilisait usuellement jusqu'alors ne répond plus à la

réalité linguistique du nouveau pays dans lequel elle se trouve. Elle devra donc, pour pouvoir parvenir à mobiliser la langue du pays d'accueil, surmonter différents types d'obstacles qui dépassent le seul cadre de ses compétences personnelles : « [...] *l'apprentissage de la langue ne relève pas seulement de l'enseignement : c'est un phénomène social fondamental.* » (Gretler et al., 1989, p. 105). Ainsi, appréhender la rupture linguistique que provoque la migration en ces termes permet de considérer les facteurs psychologiques et sociologiques qui lui sont intrinsèquement liés puisqu'en effet :

La conscience d'être en transition (vers la langue ou le style de langage d'un groupe plus prestigieux) peut en soi-même avoir de profondes répercussions psychologiques et sociales. On peut éprouver par exemple une certaine confusion quant à son identité personnelle [...] (Gretler et al, p. 121).

L'un des besoins de l'existence humaine est très certainement celui de se faire comprendre et d'être compris à différents niveaux (social, relationnel, etc.). Dès lors, l'incapacité à entrer en communication face à laquelle la personne migrante se retrouve à son arrivée dans le pays hôte peut alors devenir, pour elle, une situation particulièrement handicapante et, comme je l'ai exposé, très lourde à assumer à différents niveaux. Pour résumer les idées qui ont été développées dans cette rubrique s'attachant à lier le phénomène de migration et la langue, je propose de prendre connaissance d'une citation de Py (2000) extraite de son ouvrage « Langage et migrations. Changements de langue et langage du changement » :

Le langage est au cœur de la vie quotidienne du migrant, et ceci à divers titres : expérience d'une communication parfois difficile, construction souvent laborieuse d'une compétence plurilingue, recours à de nouveaux marqueurs linguistiques d'une identité socioculturelle en mouvement, réaction à des processus de catégorisation sociale passant par le langage, vecteur dans les réseaux de production et de diffusion de représentations sociales ou de stéréotypes sur le nouvel environnement et sur la migration elle-même. (p. 385)

b) La question culturelle et sociale

Aborder la question culturelle et sociale lorsque l'on s'intéresse aux phénomènes migratoires semble être on ne peut plus évident. Pour autant, je souhaite dès à présent apporter quelques

précisions sur la manière dont je compte utiliser le terme de « culture ».

Ma démarche de recherche a montré sa volonté de se distancier des modèles linéaires consistant à considérer la migration comme une étape où une personne appartenant à un groupe défini (appartenant à une « culture » unique) doit s'adapter à un autre groupe différent mais tout aussi défini (et dont la « culture » est tout aussi unique et monolithique), laissant ainsi croire qu'il existerait des catégories, des groupes figés et clairement structurés de personnes en fonction de la « culture » à laquelle ils appartiennent (Greco Morasso et Zittoun, 2014). Je préfère appréhender la migration comme un phénomène complexe à étudier nécessitant de se demander comment les individus sont pris dans des dynamiques multiples et variées dépassant les catégories préconçues.

De plus, s'intéresser aux questions culturelles et sociales que soulève la migration laisse entrapercevoir en filigrane la question de l'intégration des populations migrantes. La recherche dominante sur l'intégration culturelle, nous la devons à Berry (1990). En effet, son étude porte à l'époque sur le processus qui se veut être le fruit de la rencontre de deux cultures pour le migrant (la sienne et celle du pays d'accueil). Il donne le nom d'« *acculturation* » à ce processus. Plus tard, dans un autre ouvrage, Berry et ses collègues (2003) se proposent de définir ce qu'ils entendent par « culture ». Ainsi, il s'agit de quelque chose qui est : « *shared way of life of a group of people, including their artifacts (such as social institutions, and technology), and their symbols (such as communications, and myths)* » (Berry, Poortiga, Segall et Dasen, 2003, p. 477).

Dès lors, ce qui se pose comme étant litigieux avec cette approche est une fois encore l'idée selon laquelle il existerait des « cultures » *a priori* définies et délimitées par des frontières. Frontières qui peuvent être géographiques, nationales, marquées par des communautés linguistiques, par des systèmes religieux, etc. (Knott et McLoughlin 2010, Barrett, Flood et Eade, 2011 in Zittoun et Greco Morasso, 2014).

Ma démarche de recherche s'appliquera davantage à considérer le point de vue selon lequel la « culture » correspond à ce que Zittoun et Greco Morasso (2014) proposent ici : « *[...] rather than approaching “cultures” as stable groups with their boundaries, we consider “culture” in general as participating to the making of people, in which people are situated, and that they can*

transform. » (p. 3). Cette approche de la notion de « culture » se trouve étayée par ces mêmes auteures de la manière suivante :

According to the Tartu school of semiotics (Lotman and Uspenskij 1987), two fundamental components constitute culture. Culture is a grammar, i.e. a system of categories and rules which are necessary for human beings to approach reality. At the same time, culture may be seen as a hypertext. The term text is intended here in the broad semiotic sense of relationship to reality, i.e. experience (Rigotti 2005). These two components – grammar and hypertext – apply to languages (grammar vs. texts), art (codes vs. artworks), music (musical notation and forms vs. musical compositions) and many other aspects. (Greco Morasso et Zittoun, 2014, p. 3).

Ainsi, il est alors possible de comprendre la migration comme une forme de discontinuité au sein de l'environnement socio-culturel: *« quelque soit le motif de l'expatriation, et si temporaire qu'elle soit censée être, la mobilité géographique entraîne une discontinuité, plus ou moins abrupte et totale, par rapport au contexte socio-culturel de la vie de la personne migrante. »* (Gretler et al., 1989, p.107).

c) La question identitaire

Ma recherche se situe dans la perspective de la psychologie développementale, ce qui induit que je pars du principe que l'être humain, quelle que soit sa situation personnelle, se développe et « se construit » tout au long de son parcours de vie. L'individu devenu adulte n'est pas, dans cette dynamique constructiviste, considéré comme étant un être « terminé », « fini ».

La question de l'identité apparaît comme étant fondamentale dans la migration. En effet, la personne migrante est en proie à différents types de changements, de ruptures au cours de son expérience migratoire. Je l'ai présenté en début de travail, les individus sont caractérisés par une quête de stabilité, d'équilibre psychosocial tout au long de leur vie (Zittoun et al., 2013). Dès lors, comment continuer à être soi-même durant une période de changement, comment maintenir un sentiment de continuité de soi, de son histoire personnelle, de son rapport aux autres, etc. lorsque la réalité environnante laisse massivement place à des ruptures ? Soulever la question de

l'identité lorsque l'on parle de migration implique de revenir sur le processus de transition que la personne migrante est amenée à vivre. En effet, pour toute personne vivant une période de changement, survient une dualité qui peut s'exprimer d'une part par le besoin de maintenir un sentiment de continuité et de l'autre par la nécessité de s'adapter au changement. C'est en ce sens que Zittoun (2012a), dans la dynamique de la psychologie culturelle, conçoit l'équilibre que l'individu doit trouver au sein de cette forme de tension (ce qui change *vs* ce qui ne change pas) présente tout au long de la vie : « *identity – what a person thinks she is, or how others recognise her – is a stabilized or recurrent sets of beliefs and meaning about oneself.* »

En ce sens, Lipiansky (1993) propose de considérer la notion d'identité comme « *les sentiments et les représentations liées à la perception de soi et le fait pour chacun de se sentir une personne unique et identique à travers le temps et les situations.* » (p. 43). L'auteur poursuit avec une idée qui m'intéresse tout particulièrement dans le cadre de cette recherche puisqu'elle fait référence à l'un des aspects de l'imagination que j'ai choisi de privilégier, à savoir, elle appelle « *une continuité et un sens entre les déterminations du passé et les projets, tournés vers l'avenir, entre les identifications anciennes et les aspirations nouvelles, entre les racines et les choix.* » (p. 43).

De plus, je propose d'étayer cette conception de l'évolution constante de l'identité en m'intéressant à la théorie du *Dialogical Self* d'Hermans et Kempen (1993) selon laquelle l'identité ne serait pas soumise à un changement temporel mais plutôt à un changement situationnel, circonstanciel : « *dynamic multiplicity of relatively autonomous I-positions in an imaginal landscape.* » (p. 215). Pour traduire cette idée, je dirais qu'il y a une pluralité des voix internes chez l'individu, une pluralité de positions identitaires dans des situations sociales spécifiques et qu'ainsi, lorsqu'une personne dit « je », celui-ci peut renvoyer à différents aspects, à différentes facettes de son identité. Chaque position identitaire permettra alors d'accéder à des éléments différents (représentations sociales de rôle, d'identité sociale, etc.). J'ai obtenu un matériel empirique allant dans ce sens et au sein duquel il m'a été donné à voir des choses telles que : « *moi en tant que père de famille, moi en tant que professionnel, moi en tant que militant, moi en tant que personne migrante, etc.* » Ceci apparaît comme étant particulièrement intéressant au regard de ma démarche de recherche puisque je peux mettre en avant, une fois encore, le fait que les personnes ne peuvent en aucun cas se définir et être définies par une seule caractéristique,

par un seul élément (comme celui « d'être migrant » par exemple). Les individus peuvent plutôt être considérés comme des accumulations de différents rôles identitaires et sociaux.

Enfin, à travers ce paragraphe, j'ai souhaité montrer que je privilégiais une vision dynamique de l'identité qui prend une teinte différente selon les situations, selon le contexte dans lequel se situe une personne. Ainsi, j'analyserai la façon dont les enquêtés parlent d'eux-mêmes, comment ils se perçoivent (et se sont perçus) dans diverses situations expérimentées en accordant une attention particulière à celles qui ont rythmées leur expérience migratoire.

2.3.3 La perspective transnationale

Les concepts que j'ai détaillés ci-dessus, à savoir ceux de « culture » et d' « identité », pourraient être intéressants à discuter à la lumière d'une approche qui est apparue dans les années 1990 grâce, entre autres, aux travaux de Glick Schiller, Basch et Blanc-Szanton. Il s'agit de la perspective transnationale développée au sein des études sur les migrations et les mobilités en sciences sociales. En effet, le point de départ de ces études s'articule autour de discussions à propos des deux concepts étudiés (« culture » et « identité ») et vise à avancer différents types de réflexion participant à déconstruire l'idée selon laquelle ces deux concepts seraient des entités figées et données en soi.

La perspective transnationale a marqué un véritable tournant dans le champ des études sur les migrations et les mobilités. En effet, celle-ci invite à considérer la personne migrante comme prise dans une dynamique de mouvements qui dépassent le cadre des frontières nationales, sociales, culturelles, politiques et géographiques traditionnelles (Glick Schiller, Basch, Szanton Blanc, 1995). Ainsi, elle a participé à mettre en lumière le fait que les personnes migrantes s'inscrivent en général dans des activités d'échange en tous genres avec d'autres personnes (relations sociales maintenues ou créées) se trouvant dans des pays différents (pays d'origine, pays d'accueil) : « *Les transmigrants [...] maintiennent, établissent et renforcent de multiples liens avec leur pays d'origine.* » (Glick-Schiller et al., 1995, p. 52). C'est en considérant cette idée selon laquelle les groupes sociaux ne sont pas nécessairement définis par un territoire donné, mais plutôt qu'ils créent par leurs mouvements, leurs réseaux ou encore leur imaginaire des espaces déterritorialisés que de nouvelles identités peuvent alors apparaître.

Si je m'intéresse à cette forme de mobilité (ou du moins à cette manière de percevoir la mobilité), c'est d'une part parce qu'elle vise à déconstruire les définitions classiques des concepts de « culture » et d' « identité », et d'autre part parce qu'elle favorise le développement d'une position alternative à la vision parfois misérabiliste qui consiste à ne considérer la migration que sous l'angle d'une « migration-rupture » (donc uniquement en terme de pertes). En ce sens, la perspective transnationale invite à tenir compte du fait que la personne migrante maintient et crée des réseaux sociaux entre les frontières géographiques de deux (ou plusieurs) pays (celui qu'elle a quitté vs celui dans lequel elle s'est établie). Les migrants et donc les « identités » peuvent se jouer des frontières : le monde devient alors interconnecté, une forme de globalisation (bien que les réseaux ne vont pas, la plupart du temps, passer par tout le globe) s'observe puisque des régions deviennent alors liées d'une certaine manière pour la personne migrante (et son entourage). Ce genre de démarche épistémologique ne s'est manifestée que tard dans l'histoire des migrations puisqu'avant la migration n'impliquait que des questions d'intégration et d'assimilation dans le nouveau pays (Gretler et al., 1989). Je m'inscris dans une perspective qui vise à valoriser l'idée selon laquelle pour comprendre toute la singularité qui anime les personnes migrantes enquêtées il est essentiel de prendre en compte leur vie et leur histoire biographique. Il faut ainsi pouvoir saisir leurs représentations, la simultanéité de ce qu'elles vivent (et ont vécu) à différents endroits du globe. C'est un point sur lequel les données récoltées me permettront de revenir en temps voulu.

Grâce à cette vision dynamique de la mobilité, il est possible de s'extraire de l'idée que le migrant serait pris, de manière scindée et stricte, « *entre deux sédentarités* » (Tarrius, 1992). Il y a toujours eu des mouvements (dans des sens différents selon les faits historiques) mais le sens commun voudrait faire « croire » que l'idée de sédentarisation (au sens large de ce qu'elle englobe) correspondrait à l'état naturel de l'humanité. Pourtant, il faut savoir que cette vision est largement influencée par la logique de l'Etat-Nation moderne- système de clôture, d'inclusion et d'exclusion- (Wimmer et Glick Schiller, 1993). Dès lors, les choses ne sont visiblement pas aussi catégoriques et immuables, c'est bien pour cette raison que je souligne l'importance d'être tout en nuance et en réserve pour étudier les phénomènes migratoires.

a) La question du réseau social

Dès lors, la question du réseau social apparaît. En effet, avec la migration, une nouvelle dynamique se développe en terme relationnel. L'idée sous-jacente la plus largement véhiculée dans les recherches sur la mobilisation des réseaux sociaux et sur la perspective transnationale est la suivante : les personnes migrantes vont exploiter différents types de réseaux, tantôt des réseaux dits « faibles » et non-durables (Tarrius, Missaoui et Qacha, 2013 ; Schmoll, 2005), et tantôt des réseaux dits « forts » reposant sur la mobilisation d'un capital social ethnique et/ou familial (Bourdieu, 1980 ; Portes, 1998 ; Faist, 2000). Ces réseaux peuvent faire office de ressources sociales pour les personnes migrantes.

Le type de réseau mobilisé dépendra du type de migration privilégié par la personne. En effet, certains migrants s'inscrivent dans une dynamique circulaire, dans un « *transnationalisme en mobilité* » (selon les termes de Dahinden, 2009), à savoir qu'ils décident de ne pas se sédentariser mais plutôt de faire de la mobilité perpétuelle leur rythme quotidien afin de prétendre à une amélioration ou à un maintien de leur standard de vie dans leur pays d'origine. Cette population aura tendance à faire appel à des réseaux « faibles » et non-durables (Dahinden, 2009 ; Morokvasic, 1999).

Certains autres migrants choisiront de s'établir et de se sédentariser dans un pays d'accueil. Ces personnes s'inscrivent dans un « *transnationalisme diasporique* » (au sens de Dahinden, 2009) et exploiteront alors un capital social (Bourdieu, 1980) très différent du premier puisque celui-ci correspond à des réseaux « forts » se basant sur le principe de solidarité et de réciprocité ethnique et/ou familiale (Dahinden, 2009). Dans le cadre de ce travail de mémoire, l'ensemble des personnes rencontrées s'est sédentarisé en Suisse. Je montrerai plus tard qu'elles ont effectivement été amenées à faire appel à leur réseau familial et/ou ethnique pour traverser les différentes étapes inhérentes à leur intégration dans le pays hôte.

Pour étayer la notion de « capital social », Bourdieu (1980) parle de ressources liées à la possession d'un réseau durable de relations. Un capital social peut être plus ou moins grand et limité pour une personne, et le volume de ce capital dépend toujours, selon Bourdieu, de deux facteurs principaux : 1) L'étendue du réseau des liaisons que la personne peut mobiliser (la taille, le nombre de relations qu'a l'individu, exemple : si une personne est migrante sans papiers en Suisse, c'est bien la taille et le volume de son réseau qui va pouvoir maximiser son accès à un

endroit pour dormir, à un travail pour gagner de l'argent, à des informations pour gérer la vie dans la clandestinité, etc.). Pour autant, ce volume du capital social dépend aussi, selon Bourdieu, de : 2) L'étendue du capital que possède la personne à laquelle l'individu est lié (exemple : si la personne migrante sans papiers n'a accès qu'à des personnes qui sont des sans-papiers, isolés, sans travail, etc., elle pourra connaître des centaines de personnes mais celles-ci ne lui donneront accès à rien). En revanche, si ces personnes qu'elle connaît ont aussi elles-mêmes un volume de capital économique- avoir un grand appartement pour accueillir la personne sans papiers par exemple-, social et symbolique élevé, alors le capital social sera plus grand, plus intéressant. C'est dans ce sens que Bourdieu (1980) ajoute que le capital social représente un multiplicateur : avoir des relations sociales avec une personne qui a un bon capital en termes social, culturel et symbolique peut donner accès à d'autres formes de capitaux. Il est également important de préciser que lorsque je parle de capital social au sens de Bourdieu (1980), je retrouve l'idée de solidarité qui est à son origine. En effet, le volume du capital social dépend aussi- et surtout- du fait que la personne à laquelle l'individu fait appel mette à disposition (ou pas) ses propres ressources. C'est en ce sens que s'exprime la notion de solidarité. Plus haut, je décrivais les réseaux dits « forts » se basant sur ce principe de solidarité et de réciprocité ethnique et/ou familiale (Dahinden, 2009) chez les personnes migrantes sédentarisées. La mobilisation de ce type de réseau précis s'explique probablement par le fait qu'il y ait entre le migrant sédentarisé et les personnes de son réseau ethnique et/ou familial la conscience d'une ethnicité commune, d'idées communes, de représentations d'un destin commun familial, ethnique, religieux, etc. qui motive ce développement de solidarité.

Dès lors, j'ai souhaité montrer ci-dessus l'importance que représente la mobilisation d'un réseau selon le type de migration vécue par la personne. Celui-ci peut alors tenir le rôle de ressources sociales pour la personne migrante. J'ai également voulu insister sur l'importance du réseau familial et ethnique pour les personnes migrantes sédentarisées parce que ceci représente un aspect plus que saillant apparu au sein des données récoltées. Pour autant, il est important de préciser qu'une fois le migrant installé dans le pays d'accueil, un certain temps sera à observer pour que celui-ci puisse étendre son réseau social au-delà de la sphère familiale et/ou ethnique. Si je m'applique à apporter cette information, c'est bien pour préciser que je ne resterai pas uniquement focalisée sur les réseaux de solidarité ethnique et/ou familiale (susceptibles de

restreindre mon interprétation) malgré le fait qu'ils soient largement décrits à la fois dans la littérature scientifique et qu'ils correspondent à ceux qui ont été le plus souvent mis en lumière par mes enquêtes.

2.3.4 Les différents contextes de la migration : périodes pré et post-migratoires

Avant de clore ce chapitre, je voudrais m'arrêter sur ce que la littérature propose quant aux différents contextes de migration eux-mêmes englobant les périodes pré et post-migratoires.

Traditionnellement, les recherches liant, comme la mienne, les questions de migration à celles d'imagination dans le parcours de vie s'intéressent à la problématique des « imaginaires migratoires » qui se créent avant d'entreprendre la migration (*forme d'idéalisation*) et qui se confrontent à la réalité (*forme de désillusion*) une fois dans le pays d'accueil (Michaud, 2010 ; Fouquet, 2007 ; Demonty et Jouret, 2006). Cette démarche est alors très différente de la mienne qui décide plutôt d'envisager l'imagination comme une forme de ressource uniquement durant la migration et dans le contexte post-migratoire, et ne souhaitant en aucun cas mesurer l'écart pouvant potentiellement exister entre ce qui a été imaginé en amont de la migration et ce que représente la réalité des faits en aval de celle-ci.

A la lumière d'une littérature en sciences sociales, je propose de m'arrêter brièvement sur l'état de ces recherches puisqu'elles occupent, dans un premier temps, une large part du champ scientifique, et dans un second, pour mettre en exergue la façon dont je choisis, dans ce travail de mémoire, de m'en distancier de sorte à montrer ce que ma recherche a de nouveau dans le champ mêlant migration et imagination.

a) Le contexte pré-migratoire

Le contexte pré-migratoire renvoie à l'ensemble de ce qui touche à la décision même de migrer et à l'élaboration du projet migratoire, à savoir, les attentes, les espoirs, les motivations, mais aussi les sources d'inquiétude, les questionnements le tout alimenté par les représentations, les images que la personne migrante a du pays dans lequel elle souhaite se rendre (Michaud, 2010). La mobilisation de ces images et de ces représentations est on ne peut plus compréhensible puisque

la personne qui s'apprête à se rendre dans un pays qui lui est étranger est confrontée à l'inconnu, à de sérieux manquements qu'elle cherche à combler de sorte à s'envisager dans ce nouveau pays (Michaud, 2010). C'est dès lors que *l'imaginaire pré-migratoire* se déploie, celui-ci va permettre à la personne d'anticiper les éventuels gains et pertes, d'anticiper également les difficultés potentielles rencontrées de sorte à imaginer des solutions pour tenter d'y pallier (Michaud, 2010).

Une différence fondamentale avec ma recherche s'observe alors. Les personnes migrantes que décrit Michaud (2010) dans le contexte pré-migratoire sont visiblement des personnes qui ont choisi de migrer et pour lesquelles la migration représente un projet de vie. Ainsi, elles peuvent élaborer un projet migratoire, se laisser aller à quelques projections dans le pays hôte puisque leur démarche est délibérée, anticipée et choisie. En ce qui concerne mes enquêtés, je rappelle qu'il s'agit de personnes ayant expérimenté la migration forcée donc pour lesquelles le départ du pays d'origine s'est fait de manière précipitée ne leur offrant ni la possibilité d'anticiper l'avenir dans le nouveau pays (et ce d'autant moins que la plupart ne savait pas où elle allait se rendre), ni celle de mettre au point un projet migratoire. C'est d'ailleurs ce qu'expliquent très clairement Demonty et Jouret (2006) : la personne devant gérer « *une fuite imminente n'a que très peu l'occasion de se représenter la vie qui l'attend au bout du voyage* » (p.13).

b) Le contexte post-migratoire

Le contexte post-migratoire renvoie, lui, à tout ce qui englobe l'arrivée de la personne migrante dans le pays hôte anticipé. Cette période représente ce que Michaud (2010) et Fouquet (2005, 2007) décrivent sous forme d'imaginaire rencontrant la réalité. C'est dans cette dynamique que ces auteurs souhaitent relever la distance qui peut alors exister et se manifester entre ce qui a été imaginé avant la migration et ce qui est réel lors de l'arrivée dans le pays d'accueil. En ce sens, Gretler et ses collègues (1989) ainsi que Fouquet (2007) rendent attentifs au fait que l'« Ailleurs » est souvent idéalisé par le travail d'imagination de la personne. Celle-ci, aspirant à une vie meilleure en différents points, imagine et projette un certain nombre d'éléments lui donnant l'impulsion nécessaire pour entreprendre le départ mais qui, souvent en se confrontant à la réalité (post-migratoire), devient source de désillusion. La personne, pour gérer cette désillusion et ainsi correspondre aux attentes qu'elle n'avait pas anticipé dans son travail

d'imagination, devra alors développer de nouvelles stratégies de sorte à s'adapter au nouvel environnement (Gretler et al., 1989).

3. Problématique et axes de recherche

3.1 Définir une problématique

L'expérience de la migration contraint la personne à vivre un certain nombre de ruptures dans sa trajectoire de vie (linguistique, culturelle et sociale, identitaire, etc.) l'invitant ainsi à s'inscrire dans une période de transition (Zittoun, 2012a). Cette période encourage la personne migrante à développer de nouveaux modes d'ajustement pour prétendre à un nouvel équilibre psychosocial (Zittoun, 2006 ; Zittoun, 2009). Pour cela, elle a la possibilité de faire appel à différents types de ressources, comme par exemple, les ressources symboliques et sociales et le processus d'imagination qui, ces trois formes de ressource, retiendront plus spécifiquement mon attention dans le cadre de ce travail. La mobilisation de différentes formes de ressources permet à la personne migrante en transition de donner du sens à ce qu'elle vit, à la façon dont elle se perçoit et se positionne dans le nouvel environnement social et culturel dans lequel elle évolue. Ces ressources lui permettent en somme de générer un sentiment de continuité dans son histoire personnelle afin de trouver un nouvel équilibre (Zittoun et Grossen, 2012).

Là où, comme je l'ai montré précédemment, plusieurs études ont soit tenté de développer la problématique de la migration autour d'un axe comme celui de la capacité d'adaptabilité pour la personne migrante, ou ont soit mis en avant l'écart (différences et points communs) entre les attentes souvent très fortes dans la période pré-migratoire (*l'imaginé*) et la désillusion dans celle post-migratoire (*le rencontré*) (Michaud, 2010 ; Fouquet, 2007), ma démarche se veut différente, et c'est en ça qu'elle peut apparaître comme innovante. Mon travail propose de combiner deux axes de recherches principaux : d'une part, l'expérience subjective et personnelle de la migration de guerre (vécue comme une rupture), d'une autre, la propension qu'a la personne migrante à mobiliser différents types de ressources, incluant le processus d'imagination, dans un contexte migratoire (durant la migration) et essentiellement post-migratoire. Ceci lui permettra de se détacher de l'immédiateté de ce qu'elle vit, de puiser, par exemple, dans son histoire passée, dans ses souvenirs, etc. pour mieux supporter sa situation présente et ainsi s'anticiper plus sereinement dans le futur, le tout afin de prétendre à une certaine stabilité dans le pays d'accueil (Zittoun et al., 2013). Ce que je souhaite mettre en lumière est l'idée que malgré le fait que mes enquêtés n'aient pas développé d'imaginaire pré-migratoire, pour des raisons propres à leur parcours, mon

travail s'attache à montrer qu'ils ont tout de même fait usage d'un large processus d'imagination durant la migration et en contexte post-migratoire. La mobilisation de l'imagination ne répond donc juste pas aux mêmes attentes, elle n'est pas utilisée de la même manière puisqu'elle n'a pas été « cultivée » à des périodes identiques de l'expérience migratoire mais a bien rempli une fonction de ressource comme je le montrerai dans mon analyse.

De plus, ce qui me semble intéressant dans cette démarche est le fait de s'intéresser à deux domaines qui relèvent de l'ordre du « palpable » c'est-à-dire qui sont proches du sens commun et ainsi qui sont susceptibles d'avoir des résonances pour chacun (*migration* et *imagination*). L'intérêt premier est alors celui d'étudier l'articulation de ces deux domaines ainsi que les processus en jeu d'un point de vue scientifique.

3.2 Axes de recherche

Pour appréhender une réalité sociale, et surtout dans le but d'en saisir les différents enjeux, il est essentiel de choisir un angle d'étude. Celui-ci se trouve définit en fonction des objectifs de la recherche ainsi que des aspects que l'on souhaite aborder.

A la lumière de mon cadre théorique et dans le but de répondre aux attentes de ma problématique, voici les axes de recherche principaux autour desquels mon travail s'est construit :

- 1- Les raisons de la migration
- 2- Les difficultés et ruptures vécues durant la période post-migratoire (place des ruptures linguistique, professionnelle, socio-culturelle et familiale)
- 3- Les ressources mobilisées pour faire face aux ruptures (ressources sociales et symboliques)
- 4- L'imagination comme ressource au moment de la migration, puis en période post-migratoire (ce qui la déclenche, la nourrit, ce qu'elle permet de faire, quels processus lui sont liés) ainsi que la place qu'elle recouvre dans la vie actuelle.

Ces différents axes tiendront le rôle de toile de fond de ma recherche et serviront de fil conducteur autour duquel viendront se développer des pistes de réflexion plus abouties.

4. Méthodologie

4.1 La démarche de recherche globale

Il me semble important de rappeler une des prémisses épistémologiques et méthodologiques considérée comme fondamentale en recherche en sciences sociales : La réalité, tout comme la vérité, en tant que telles, en tant qu'entités uniques n'existent pas, elles sont plutôt le fruit de constructions (localisées dans le temps, dans un contexte précis, etc.) (Flick, 2009) données à voir sous différents angles (différentes « lentes » selon les termes de Perret-Clermont et Zittoun, 2009). Le but principal de ce travail n'est donc pas de chercher à connaître une vérité (Cornish et Gillespie, 2009) mais plutôt de relever, dans une démarche constructiviste (à savoir, le rapport humain-réalité se construit : l'individu n'a pas d'accès objectif à la réalité pour pouvoir atteindre la vérité, il construit plutôt sa perception de la réalité, Flick, 2009), ce que la personne souhaite montrer, ce à quoi elle donne accès et comment elle le fait. Je veille donc à m'écarter du paradigme positiviste au sein duquel le chercheur tente de fournir des explications se revendiquant « objectives » par rapport à une réalité observée. En prenant le contre-pied de cette position, je me focalise sur la manière avec laquelle la personne interprète sa vie, son monde, ses expériences (expérience migratoire) et grâce à la mobilisation de quels outils elle le fait (Charmaz, 2011). Ceci sera analysé à la lumière d'outils scientifiques dans le but d'étoffer des modèles existants.

Dans cette section dédiée à la démarche de recherche, je précise qu'il est important d'avoir à l'esprit que les données récoltées résultent d'un travail de co- responsabilité entre enquêté et enquêteur. En effet, en plus d'accorder une importance centrale à la relation qui se tisse entre le chercheur et son objet d'étude, je pense que les interviewés, comme l'interviewer, construisent leurs propres interprétations, ce qui leur permet finalement de développer une co- construction de la connaissance (Denzin et Lincoln, 2005, Flick, 2009). Ainsi, dans le but d'appréhender au mieux des processus, il semble également fondamental de veiller à suffisamment se distancier de certains présupposés (ou préconstruits) sur le sujet d'étude (Olivier de Sardan, 1996). Adopter une telle démarche semble essentiel pour réfléchir à sa propre position de chercheur- incluant de ne pas se laisser aller à quelques surinterprétations- et, par analogie, se discipliner à faire preuve de réflexivité, ce qui est attendu tout au long de ce travail de mémoire (Denzin et Lincoln, 2005).

Je précise également que l'état de mes données ne permettra pas de dresser une généralisation ou un comportement type qui se voudrait caractéristique de situations où la migration a été vécue par des populations réfugiées albanaises du Kosovo. Ceci n'est ni mon objectif, ni celui prôné par la recherche qualitative en sciences sociales, méthode que je privilégie ici et que j'explicitai ci-dessous. En effet, le but de cette recherche est de se livrer à l'analyse fouillée du récit d'enquêtés pour pouvoir mettre en lumière des facettes intéressantes du phénomène étudié dans son contexte, puis de tenter de saisir les processus en jeu, et ainsi arriver à mieux en comprendre la dynamique.

4.2 Privilégier une méthode qualitative

Pour mener à bien ce travail, j'ai décidé de privilégier une méthodologie de type qualitatif. Ce choix répond à ma volonté de pouvoir comprendre et appréhender un phénomène à partir des discours qu'offrent les personnes interviewées, donc à partir de leurs propres perspectives de sorte à considérer que la réalité étudiée est construite par ces personnes (Flick, 2009). Je vais donc travailler sur la base de textes (données retranscrites des interprétations personnelles des enquêtés) qui représentent un des aspects principaux de la méthode qualitative (Flick, 2009).

4.3 Le choix d'outils adaptés

Pour observer et saisir les processus qui sont en jeu dans une perspective développementale de l'individu, deux techniques sont à disposition : la méthode d'observation en « temps réel » (Zittoun, 2006, p. 76) et l'entretien dit reconstructif (Rosenthal, 2007 ; Zittoun, 2006). Me situant dans une perspective plus longitudinale du parcours de vie, j'ai privilégié la méthode reconstructive pour mener à bien ce travail.

4.3.1 L'approche reconstructive

Ma problématique de recherche invite le chercheur (et le lecteur) à s'intéresser à la manière dont les personnes migrantes interrogées ont, entre autres, mobilisé l'imagination comme ressource dans un contexte migratoire, et surtout post-migratoire. Il est important de saisir la dynamique de vie de la personne interviewée, de sorte à comprendre, dans ma perspective, quelles ont été les raisons à l'origine de la migration, me permettant ainsi de mieux comprendre ce qui en a découlé par la suite (rupture, transition, ressources). Mon but est de saisir, dans une perspective

diachronique, les actions et les expériences de l'individu interrogé. Ainsi, le chercheur ne peut pas se contenter d'observer des phénomènes psychosociaux à un moment très ponctuel, mais doit plutôt reconstruire leur « genèse » : Pour comprendre les actions humaines, il faut pouvoir appréhender ce que les individus ont vécu, il faut pouvoir saisir les significations qu'ils attribuent à leurs expériences, à leurs représentations à la fois sur le moment présent mais aussi à l'époque des faits. C'est en ce sens que je me suis appuyée sur la méthode dite reconstructive proposée par Rosenthal (2007) et Zittoun (2006). Cette méthode soutient la compréhension d'événements passés (phénomènes de migration, rupture et transition, ressources mobilisées) qui sont rendus accessibles à l'interlocuteur par le langage, par la narration qui représente une forme d'externalisation qui permet de mettre à distance son expérience, de prendre conscience de celle-ci et ainsi d'y réfléchir (Zittoun, 2009).

Il est important de bien avoir à l'esprit ici que la narration faite, les discours produits par les interviewés s'ancrent dans une dynamique du présent et relèvent d'un point de vue actuel de la personne sur des faits passés. Une distance plus ou moins grande peut donc se manifester entre ces faits vécus dans le passé et rapportés dans le présent. Pour autant, je précise que bien que cette éventuelle distance entre ces deux laps de temps puisse être considérée traditionnellement comme une limite, dans la dynamique qui est la mienne, ce n'est pas le cas. En effet, comme laissé entendre au sous-point précédent, mon but n'est pas de tenir pour « vrai » des faits rapportés par l'enquêté mais bien de les considérer comme ayant du sens pour la personne qui les externalise, lui permettant de définir les raisons pour lesquelles elle s'est inscrite dans telle ou telle autre dynamique, ainsi que l'état dans lequel elle se trouvait à ce moment-ci (Bruner, 1991). Il semble intéressant, en ce sens, de relever qu'habituellement, et comme le montre Zittoun, par exemple, dans son texte « Imagining self in a changing world – an exploration of « Studies of marriage » (in press), les travaux conduits dans le même registre que le mien privilégient des méthodes longitudinales de sorte à établir une relation sur le long terme avec les enquêtés mais aussi pour introduire une certaine forme de réflexivité. Par le biais de mon travail de mémoire, je montre que cette technique n'est pas toujours la solution la plus porteuse lorsque l'on s'intéresse aux trajectoires de vie, et que le fait de travailler avec et sur des migrants de longue date n'est pas forcément une limite, bien au contraire, cela a montré la façon avec laquelle les individus concernés ont réussi à prendre suffisamment distance de leur expérience migratoire passée

ouvrant ainsi le champ d'une large réflexivité sur leur parcours de vie.

4.3.2 Les entretiens semi-directifs

Je l'ai présenté, l'objectif de cette recherche tend à saisir des phénomènes et des processus dynamiques, ceci par l'intermédiaire des récits et des narrations que les enquêtés livreront. Ces discours me permettront alors d'avoir accès aux expériences de vie de la personne ainsi qu'à l'interprétation personnelle et subjective qu'elle en fait. D'après la perspective en psychologie socio-culturelle, toute activité se voit médiatisée par des outils sémiotiques. Cette perspective, influencée par les travaux vygotskiens, invite à considérer le langage comme étant l'outil sémiotique de base puisqu'il permet d'organiser les perceptions des individus et de partager leurs réalités individuelles (et collectives) (Vygotski, 1934/1997).

Animée par le souci d'étudier comment les personnes vivent leurs expériences, la psychologie a largement tenté de thématiser la pensée et l'expérience humaine qui peuvent, en grandes parties, se donner, se retranscrire par le langage. Dans ce sillage, et bien qu'étant consciente que dans l'expérience humaine un grand nombre de choses ne se donnent pas exclusivement par le langage (le rapport à l'espace, aux lieux, aux sons, etc.), je décide de privilégier la méthode de l'entretien semi-directif. Ce type d'entretien me permettra de mettre en lumière toute la singularité de l'individu, le tout en accédant, par le biais du récit mais aussi par l'ensemble de ses conduites para-verbales et non verbales, à ses opinions, à ses valeurs ainsi qu'à son système de croyances (Cesari Lusso, 2000).

L'entretien semi-directif peut permettre « *d'étudier l'expérience de la personne, située dans le temps et l'espace social, et de l'inscrire dans un réseau de significations personnelles et collectives* » (Cesari Lusso, 2000, p. 15). Ainsi, ce type d'entretien me permettra de garder un certain contrôle sur le cadre de l'entretien, de rester alerte quant à la valeur de ce que contient le discours de l'enquêté, ceci pour instaurer une dynamique interactive témoignant de tout l'intérêt et de toute l'empathie que je manifesterai, en tant que chercheuse, à l'endroit de l'individu enquêté (Cesari Lusso, 2000).

4.3.3 Croiser deux techniques d'entretien

a) De « l'entretien biographique » à « l'entretien centré sur un problème »

Cette partie a pour vocation de définir les types d'entretien privilégiés pour mener à bien ce travail. Je l'ai dit, je suis animée par une démarche dite reconstructive encourageant la personne à se livrer à un exercice d'externalisation d'un événement issu de son expérience passée (Zittoun, 2006). Ainsi, je souhaite, dans un premier temps, montrer en quoi la mobilisation de l'entretien biographique (Rosenthal, 2007) trouve écho dans la démarche choisie. En effet, cet entretien propose de revenir de manière générale sur le parcours de vie de l'enquêté en s'adonnant à un entretien conçu en deux temps : une période de narration de la part de l'interviewé suivie d'une période de questionnements de la part de l'intervieweur. La première partie, celle dite de narration, peut se présenter selon Rosenthal sous deux formes différentes qu'il appartient à l'enquêteur de choisir. Celui-ci peut décider de demander à la personne enquêtée de raconter l'ensemble de sa vie ou alors lui demander de raconter sa vie de manière plus localisée à partir d'un événement précis. Dans mon cas, j'ai choisi de panacher ces deux formes d'enquête en livrant à la personne ce à quoi mon travail s'intéressait, avec une attention particulière accordée à son expérience migratoire, tout en étant consciente du fait que celle-ci ne prendrait vraiment tout son sens que dans le contexte global de sa vie entière. De plus, Rosenthal (2007) précise que durant le temps de narration auquel s'adonne la personne, l'intervieweur ne l'interrompra pas et se concentrera uniquement sur la prise de notes. Je trouvais cette démarche un peu trop figée, j'ai donc préféré intervenir lors de problèmes de compréhension ou lorsque j'ai estimé que l'interviewé ne précisait pas suffisamment son propos. J'ai également jugé important de manifester l'intérêt que je portais à ce que me confiait mon interlocuteur. C'est pourquoi les choses se sont alors déroulées de manière plus flexible et qu'une sorte de chorégraphie s'est installée : attitudes para-verbales (hochement de tête, regarder la personne dans les yeux, etc.) et paroles simples (« *je comprends tout à fait* », « *oui, bien sûr* », « *d'accord, je vois* », etc.) sont venues rythmer la phase de narration de mes enquêtés. Ces petites interventions ont permis, à mon sens, de témoigner de la façon dont j'étais réceptive et alerte quant à ce que la personne me racontait, et ce d'autant plus au regard des histoires poignantes qui m'ont été livrées. Je précise que même si je n'ai pas suivi à la lettre la démarche proposée par Rosenthal (2007), le souci qu'elle accorde à la dimension biographique a été particulièrement parlant pour ma procédure puisqu'il a permis de comprendre les trajectoires de vie des interviewés, et surtout de saisir l'ambiance de leur vie au Kosovo avant qu'ils soient obligés de le quitter de sorte à comprendre les raisons qui les ont poussées à migrer, ce qui représente un des axes principaux de

ma recherche. Dans cette dynamique, j'ai pu voir ce que les parcours de vie des personnes ont de personnel et de subjectif mais aussi saisir la manière dont elles se racontent au travers de leur expérience. Ceci a facilité l'accès à une forme de continuité temporelle entre les événements passés, présents et ceux projetés dans le futur.

Puis, en ce qui concerne la deuxième partie de l'entretien, j'ai privilégié en partie la technique de l'entretien « centré sur un problème » proposée par Witzel (2000). En effet, ce type d'entretien permet d'encourager la personne à aborder des phases, des périodes de sa vie particulières qui correspondent davantage aux questions liées à la thématique de recherche qui intéresse l'intervieweur, le tout en laissant la possibilité à l'enquêté de développer son propos (migration, ruptures, transition, ressources, imagination). Ainsi, ce type d'entretien prend, dans ma démarche, tout son sens puisqu'il mêle à la fois narration et questions plus précises, directement en lien avec sa problématique. Il octroie également à la personne une marge de manœuvre intéressante dans ce qu'elle décide de confier. Ce type d'entretien répond, au même titre que l'entretien narratif, à une procédure précise s'articulant ici en quatre temps (ne renvoyant pas au déroulement temporel de l'entretien mené) : le premier se focalise sur la récolte de données socio- démographiques de la personne interviewée et ce par le biais d'un bref questionnaire ; le second s'articule autour de thématiques fortes et directives de l'entretien comportant elles-mêmes différentes stratégies de communication ; le troisième présente l'importance d'avoir recourt à l'enregistrement audio des données issues de l'entretien ; et enfin le quatrième propose de considérer l'importance de prendre des notes dites méthodologiques et de tenir des mémos (notes à propos des données et des aspects de la démarche).

En ce qui concerne plus précisément la démarche adoptée à la lumière de la procédure que propose Witzel (2000), je n'ai pas jugé utile de soumettre les enquêtés à un questionnaire (aussi bref soit-il) pour obtenir des informations sur leurs caractéristiques socio- démographiques. En effet, j'ai estimé que ceci aurait conféré une dimension bien trop fermée à l'entretien et j'ai pensé de surcroît que ce genre d'informations viendrait à être livré plus ou moins spontanément au cours du récit de vie que ferait les personnes. J'ai enregistré chaque entretien afin de pouvoir les retranscrire et me permettre de travailler, lors de la phase d'analyse, sur les propos formels des interviewés. Cette démarche a permis de gagner en terme de qualité de récolte des données puisque je disposais du discours exhaustif des personnes. Ce travail d'enregistrement a été

accompagné d'une prise de notes méthodologiques et de mémos après chaque entretien. Ceci afin de conserver à la fois une trace de certains aspects qui n'apparaissent pas au travers de l'enregistrement audio des personnes (éléments para-verbaux par exemple), et aussi de bénéficier des premières impressions, sensations et pistes réflexives que j'ai eues au moment des entretiens.

4.4 Le déroulement des entretiens

4.4.1 Les personnes enquêtées

Pour développer ce travail, j'ai fait le choix de concentrer mon attention sur un groupe qui a vécu et expérimenté la migration au cours de son existence, et qui représente un groupe manifestement présent en Suisse. Je me suis ainsi intéressée à des personnes albanaises du Kosovo ayant dû quitter leur pays au cours des années 1990 et ce, parce qu'elles fuyaient une situation de conflit devenue trop menaçante. Ces personnes sont toutes arrivées en Suisse en tant que requérant d'asile et se sont vues attribuer, plus tard, le statut de réfugié politique.

L'âge des personnes enquêtées a représenté un aspect que je jugeais important puisqu'en effet je n'ai interrogé que des personnes qui étaient adultes au moment de l'expérience migratoire. Je souhaitais écarter les personnes étant enfants à l'époque des faits de peur qu'ils n'aient que peu de souvenirs « à eux » et qu'ils s'inscrivent dans un discours de répétition, de mimétisme de ce qu'ils avaient pu entendre de la part de leurs parents. J'ai également souhaité écarter les personnes étant adolescentes au moment de la migration estimant que cette période recouvre suffisamment d'enjeux et est assez complexe à analyser en soi. De plus, elle soulève des problématiques qui ne m'intéressaient par nécessairement dans le champ de ce travail. J'ajoute que faire appel à des personnes ayant vécu une expérience migratoire remontant à quelques années a résulté d'un parti pris. En effet, je pensais que les personnes concernées seraient en mesure de faire preuve d'une réflexivité et d'une prise de recul intéressantes quant à leur trajectoire de vie.

4.4.2 Les enquêtés : données socio-démographiques et profil particulier

Sept personnes ont accepté de se livrer à l'exercice de l'entretien. A l'origine de ce travail, je pensais interviewer un nombre de personnes plus important mais j'ai été confrontée à différents types de difficultés. En effet, il faut savoir dans un premier temps que bon nombre de personnes

étant arrivées en Suisse comme « réfugié politique » ont décidé, une fois le conflit au Kosovo terminé (fin des années 1990-début des années 2000), de retourner y vivre définitivement (Burri-Sharani, Efionayi Mäder, Hammer, Pecoraro, Tsaka et Wyssmüller, 2010). De plus, la majorité des personnes kosovares en Suisse correspond à des migrants économiques et non pas politiques, ces personnes ne répondaient donc malheureusement pas aux critères fixés pour cette recherche. De plus, d'autres personnes ont préféré décliner mon invitation puisque l'expérience de la fuite et de la guerre représentait encore une source de profonde douleur pour elles et n'avaient donc pas particulièrement envie de revenir sur l'ensemble de leur parcours face à une personne inconnue. Enfin, deux autres personnes ont précisé s'être déjà livrées à ce type d'exercice (l'entretien) et n'en gardaient visiblement pas un souvenir suffisamment bon pour avoir envie de réitérer l'expérience. Finalement, ce qui a été vécu, de prime abord, comme une situation problématique (n'avoir accès qu'à sept personnes) s'est avéré ne poser aucun problème dans la mesure où ces sept personnes rencontrées ont accepté de livrer leur histoire de manière très détaillée, prenant le temps de développer l'état de leur situation émotionnelle, affective, sociale, etc., me livrant à l'issue un matériel regorgeant d'aspects très intéressants à étudier.

Au-delà de ce phénomène, je me suis d'autant plus contentée de ces sept entretiens puisque j'ai observé que des informations revenaient de manière similaire dans les discours des différents enquêtés. En effet, malgré mon échantillon relativement réduit, j'ai pu relever, pour quelques aspects, une certaine « *saturation des données* » (Mucchielli, 2009, p. 226-227) me laissant présager que j'avais en ma possession des données exploitables pour mon travail d'analyse.

Je l'ai précisé dans le cadre théorique de ce travail, les réfugiés politiques venus du Kosovo à partir du milieu des années 1990 ont formé une nouvelle catégorie de migrants. En effet, ceux-ci correspondaient essentiellement à une « élite immigrée albanaise » ou à des professionnels hautement qualifiés (Dahinden, 2008).

Bien que ceci ne m'autorise pas à généraliser, ni à homogénéiser à outrance en prétendant que l'ensemble des réfugiés politiques venus du Kosovo à cette période réponde à ce profil particulier, je précise que les personnes que j'ai rencontrées étaient toutes des personnes hautement qualifiées dans leur pays d'origine comme en atteste le tableau ci-dessous. En effet, tous les enquêtés ont eu l'occasion de poursuivre des études supérieures au Kosovo ce qui leur a permis de jouir d'un statut social et économique reconnu, valorisé et stable. Cette forme

d'harmonisation par rapport aux profils de mes enquêtés apparaît dès lors comme étant intéressante à souligner puisque je n'avais défini, en amont, aucun critère de ce type (niveau de qualification, profil social) pour les sélectionner. Pour autant, le fait qu'ils aient tous ce même profil répond très certainement à une raison principale, à savoir, que c'est en sollicitant une première famille (dont les membres appartenaient à cette élite albanaise) que j'ai pu avoir accès à la plupart des enquêtés. En effet, cette première famille constituée de personnes hautement qualifiées au Kosovo m'a permis d'avoir un accès largement facilité à leur réseau de connaissances qui était composé de profils similaires aux leurs (communauté d'élite).

De plus, il peut être intéressant de préciser que ces personnes, au profil particulier, que j'ai rencontrées, peut-être de part leur propre parcours universitaire, ont précisé être très sensibles aux travaux effectués dans le cadre de l'université, et plus largement, à tout ce qui touche la sphère scolaire.

Dès lors que la situation d'entretien leur a été présentée, six interviewés ont sensiblement eu le même type de réaction : chacun a commencé l'entretien en précisant qu'il acceptait de répondre aux questions mais qu'il espérait « *répondre juste* » (Arlind), « *faire juste* » (Mirjeta). Arta a même demandé très explicitement « [...] *c'est pas trop grave si je peux pas savoir, si je sais pas pour une question ?* ». Mirjeta s'est également inscrite dans ce même registre de questions : « [...] *mais bon je peux dire quand je sais pas ou bien ?* ». D'autres se sont montrés très soucieux de savoir si leurs réponses correspondaient à ce que j'attendais en tant que chercheuse, ceci s'est exprimé au travers de « [...] *c'est bien ce que je vous dis, c'est ce que vous voulez ou bien ?* » (Medin), « [...] *ça vous intéresse ça, ce que j'ai dit ? [...] faut dire si c'est ces choses comme ça que vous voulez, hein ?* » (Bujar).

Il est alors intéressant de relever que la sensibilité que les enquêtés ont dit avoir à l'égard de l'école en général peut se ressentir dans la façon qu'ils ont de se positionner face à la chercheuse et à sa dynamique d'enquête. En effet, l'entretien a peut-être été appréhendé de leur part tel un exercice scolaire au travers duquel ils ont tenté de répondre de la manière qu'ils ont estimé être la plus satisfaisante pour moi dans le but de coller aux attentes qu'ils ont supposé être les miennes (réponses socialement attendues). De plus, je constate que pour les interviewés le fait de ne pas savoir répondre à une question qui leur est adressé constitue une réponse insatisfaisante pour la chercheuse.

Fig. 1 : Tableau des données socio-démographiques

	Age au moment de l'arrivée en Suisse	Année d'arrivée en Suisse	Formation au Kosovo	Profession exercée au Kosovo	Profession exercée en Suisse
Arlind	34	1993	Ecole d'architecture	Patron d'un cabinet d'architecte	Manœuvre sur les chantiers
Arta	29	1996	Université en Littérature française et Histoire de l'art	Directrice de collections dans une galerie d'art	Sans emploi – bénéficiaire de l'AI
Drilon	34	1994	HEG	Comptable	Responsable de secteur dans une PME
Bujar	33	1997	Université en chimie	Patron d'une fabrique de bières artisanales	Manutentionnaire
Greta	31	1996	Université en littérature anglaise	Professeur d'anglais	Employée dans une usine
Medin	22	1994	Université en économie et Sciences politiques	Etudiant	Banquier/Trader

Mirjeta	31	1997	HEP	Enseignante d'école primaire	Femme de ménage / donne des cours en parallèle dans une école albanaise
----------------	----	------	-----	------------------------------------	---

Je précise que les données présentées dans le tableau ci-dessus ont été soumises à un travail d'anonymisation : les prénoms sont donc totalement fictifs, les cursus universitaires ainsi que les professions exercées aussi bien au Kosovo qu'en Suisse le sont également. Pour autant, j'ai fait l'effort de choisir des formations et des métiers proches, en terme de reconnaissance statutaire et sociale, de ceux qui ont été mentionnés lors des entretiens, dans le but de garantir une certaine cohérence entre les propos des enquêtés et mon interprétation des données.

4.5 La prise de contact

La prise de contact s'est déroulée en plusieurs étapes que je propose de détailler ci-dessous.

Dans un premier temps, j'ai pu, par l'intermédiaire de deux étudiants originaires du Kosovo, avoir accès à leur entourage qui lui-même s'est montré réceptif et enthousiaste à l'idée de participer à la recherche. J'ai pris le soin d'expliquer à ces deux étudiants, dans les grandes lignes, ce à quoi avait vocation mon travail de mémoire pour qu'ils puissent indiquer à leurs proches ce sur quoi porterait l'entretien (rencontrer des personnes ayant eu le statut de *réfugié politique* lorsqu'elles sont arrivées du Kosovo en Suisse dans les années 1990 et qui acceptent de raconter leur expérience personnelle de la migration). C'est grâce à ces premières personnes, qui ont accepté de se livrer à l'entretien, que j'ai pu faire jouer la technique dite de « boule de neige » qui elle-même m'a permis d'avoir accès au réseau de ces personnes et donc à d'autres interviewés.

Dans un second temps, j'ai contacté par téléphone ces cinq autres personnes et, suite à diverses

interrogations (qui seront développées dans le sous-chapitre intitulé « Les difficultés rencontrées ») de la part de la plupart des enquêtés (quatre sur les cinq), je leur ai proposé une première rencontre pour qu'ils se fassent une idée de la personne que j'étais et qu'ils puissent exprimer en amont leurs éventuelles inquiétudes et questions à propos de l'entretien (respect de l'anonymat, confidentialité assurée de leurs confidences, etc.). Cette démarche a probablement participé à améliorer, dans une certaine mesure, la « proximité sociale » entre les enquêtés et moi-même en tant que chercheuse (Bourdieu, 1993). En effet, en confiant les raisons personnelles de mon intérêt pour les questions liées aux phénomènes migratoires (mes parents ont un parcours migratoire comparable au leur), j'ai pu observer qu'une dynamique de réciprocité et de confiance s'était alors installée, ce qui a favorisé me semble-t-il le bon déroulement des entretiens. De plus, je tiens à rendre compte du fait qu'étant moi-aussi étrangère en Suisse et ayant sensiblement le même âge que les enfants des personnes interrogées, ces caractéristiques personnelles ont pu avoir quelques résonances en eux et ont pu ainsi participer à créer cette dynamique relationnelle intéressante entre mes interviewés et moi-même. Je précise encore que ce contact précieux que j'ai eu la chance d'avoir avec mes enquêtés est apparu comme étant d'autant plus manifeste avec les femmes interrogées, comme si la question du genre avait joué un rôle de poids dans le déroulement de ce travail.

C'est à l'issue de ce premier rendez-vous que nous avons pu, ensemble, arrêter une deuxième date pour se rencontrer à nouveau mais cette fois en vue de se livrer à la passation de l'entretien.

4.6 La situation d'entretien

J'ai mené sept entretiens de type semi-directif entre octobre 2013 et janvier 2014. En amont, j'ai fait passer deux entretiens pilotes à des personnes albanaises du Kosovo arrivées en Suisse en tant que *requérant d'asile* et ayant bénéficié du titre de *réfugié politique* quelques années après. Ces entretiens pilotes se sont déroulés dans le cadre d'un cours de Master intitulé « *Méthodes et recherches qualitatives en sciences sociales* » (dispensé par Mesdames Dahinden et Neubauer-Khurshid). Ceux-ci m'ont été d'une aide précieuse et m'ont permis de revoir la pertinence et la validité de ma démarche d'entretien. Je développerai ce propos plus tard au sein de ce même chapitre.

Le lieu de la rencontre ainsi que la date ont été convenus conjointement avec chacun des enquêtés. A l'issue de la prise de contact, six des enquêtés ont préféré que l'entretien se déroule dans un contexte qui leur était familier et au sein duquel ils se sentaient à l'aise. C'est ainsi que ces personnes m'ont accueillie dans l'intimité de leur domicile familial. La rencontre avec la septième et dernière personne a eu lieu à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Neuchâtel au sein d'une alvéole que j'avais pris le soin de réserver en amont. Dans l'ensemble des cas, j'ai veillé à manifester ma reconnaissance à l'égard de mes interviewés en apportant soit un bouquet de fleurs, soit quelques pâtisseries faites maison. Les sept entretiens réalisés ont duré en moyenne une heure et demi allant de quarante-cinq minutes pour le plus court à près de trois heures pour le plus long.

Comme laissé entendre précédemment, l'ensemble de ces entretiens a été enregistré à l'aide d'un appareil audio.

La procédure d'entretien mise au point ici s'est voulue attentive et adaptée au groupe auquel elle se destinait. La thématique de la migration forcée traitée dans le cadre de ce travail recouvre un caractère aussi sensible que délicat que je ne pouvais ni ignorer, ni négliger. Soucieuse de ne pas embarquer de manière trop abrupte mes enquêtés dans le flux de l'entretien et étant consciente que l'exercice auquel ils s'apprêtaient à se livrer pourrait faire ressortir quelques blessures propres au vécu d'une situation de guerre, j'ai, dans un premier temps, pensé avoir recourt à une technique d'amorce qualifiable de « douce », à savoir : une méthode que je nomme graphique. Celle-ci consistait à laisser la personne dessiner, schématiser, etc. son parcours de vie sur une feuille avant de s'en servir comme support à la narration qu'elle allait m'offrir dans la première partie de l'entretien. De plus, pensant que les personnes, malgré le fait qu'elles aient accepté de se prêter à l'exercice de l'entretien, auraient quelques difficultés à aborder cet épineux sujet ou du moins à parler aisément de leurs expériences, j'ai estimé que cette méthode pouvait être intéressante pour créer une atmosphère plus détendue. Le but de cette méthode graphique était pour moi l'occasion d'introduire l'entretien en laissant une certaine marge de manœuvre aux enquêtés pour qu'ils puissent se retrouver « avec eux-mêmes », réfléchir et faire le point sur leurs souvenirs, sur leurs expériences, sur la façon dont ils souhaitaient les organiser, etc., de sorte à les rendre partageables en me les livrant sous forme de récit. Cette phase graphique avait donc pour ambition de permettre une transition vers la narration attendue en première partie d'entretien.

Heureusement, j'ai eu l'occasion lors de ce cours de Master « *Méthodes et recherches qualitatives en sciences sociales* » mentionné ci-dessus, de me familiariser avec les différentes techniques et méthodes qui sont au cœur de la recherche en sciences sociales. C'est dans le cadre de ce cours, alors que j'avais déjà établi ma thématique de recherche pour mon mémoire ainsi que la problématique qui lui est intrinsèque, que j'ai été amenée à « tester » l'utilité de la méthode graphique sur le groupe ciblé. L'exercice s'est révélé d'une importance cruciale pour la poursuite de mon travail puisqu'il s'est avéré n'être ni productif, ni fructueux, de sorte à me mettre, en tant que chercheuse, dans une position quelque peu embarrassante. En effet, les deux personnes auxquelles cette technique a été proposée, dans le cadre de ce cours de Master, ne s'y sont pas montrées réceptives et ont même manifesté une envie d'entrer au plus vite avec moi dans la phase de dialogue. Ayant fait quelques hypothèses sur les éventuelles raisons d'un tel échec, j'ai préféré, par acquis de conscience, contacter les deux personnes interviewées lors de cet exercice afin de recueillir leur sentiment à cet effet. Le verdict a été sans appel puisque j'ai alors appris que la démarche avait été vécue dans les deux cas comme étant infantilisante et inutile puisque, visiblement pour ces deux personnes, « *faire un dessin ou un schéma* » (citation textuelle d'une des personnes) ne les aidait pas à rassembler leurs souvenirs ou l'état de leurs pensées pour se préparer à livrer leur histoire de vie à une universitaire inconnu. C'est suite à cette expérience que j'ai décidé de ne plus proposer cette phase graphique à mes enquêtés lors des entretiens menés dans le cadre de ce présent travail de mémoire.

4.6.1 La grille d'entretien

Le but des entretiens consistait à encourager les personnes à aborder leur parcours de vie en se focalisant davantage sur leur trajectoire migratoire, le tout en accordant une place de choix à ce qu'elles ont y vécu comme étant des ruptures et des transitions, mais aussi aux ressources qu'elles ont pu mobiliser, ainsi qu'à la place et à la fonction qu'a recouvert le processus d'imagination pour elles durant la migration et une fois arrivées en Suisse.

Ma grille d'entretien a donc été construite sur la base de ce que l'on attend d'un entretien qualitatif de type semi-directif, c'est-à-dire, en privilégiant des questions ouvertes offrant une certaine marge de manœuvre à la personne qui y répond. Préparer sa grille en amont est une étape

à part entière du travail d'entretien. Il est donc essentiel qu'elle soit représentative de la logique de la recherche ainsi que des questionnements qui sont à l'origine de la problématique. La façon dont j'ai voulu structurer cette grille d'entretien répond, de manière plus précise, au cadre théorique et s'est construite de manière temporelle incluant une phase pré-migratoire pour saisir le contexte dans lequel s'est manifestée la nécessité de fuir le Kosovo (les raisons), une autre propre au moment du départ, une troisième en lien avec tout ce qui relève du contexte post-migratoire afin de saisir les phénomènes de rupture et de transition mais aussi les ressources utilisées, en m'intéressant alors particulièrement à l'imagination, et une dernière phase qui elle s'est concentrée sur la période actuelle que vivent les personnes et la façon dont elles se projettent dans l'avenir.

Dès lors, voici la manière dont j'ai procédé pour mener les différents entretiens.

Chaque entretien a été scindé en cinq parties distinctes :

La première partie a consisté en une présentation de ma personne en tant que chercheuse et de ma recherche dans les grandes lignes : *« Je suis étudiante à l'Université de Neuchâtel où j'effectue un Master en sciences sociales, et dans le cadre de mon travail de mémoire, je m'intéresse au parcours de vie des personnes albanaises du Kosovo arrivées en Suisse comme réfugiés politiques dans les années 1990 avec une importance particulière accordée à la migration ».*

La seconde partie s'est elle articulée autour d'un rappel général donné à l'interviewé pour clarifier ma démarche (même si cela avait déjà fait l'objet d'une discussion avec les quatre enquêtés rencontrés lors de la phase « prise de contact »): *« Je vous rappelle que, si vous êtes toujours d'accord, cet entretien sera enregistré. Je vous garantis la confidentialité de ce que vous me confierez, l'anonymat des personnes, des lieux, etc. que vous mentionnerez et de vous-même. Vous ne pourrez pas être identifiable et l'enregistrement sera détruit dès le travail de retranscription achevé, donc personne, à part moi, ne pourra entendre votre voix. Enfin, si une question vous met mal à l'aise ou que vous ne souhaitez pas y répondre, dites-le moi simplement et sans détour et nous passerons à la suivante ».*

La troisième partie a consisté en la présentation de manière globale la forme qu'allait prendre

l'entretien, la façon dont il allait se dérouler, à savoir, en deux temps. Ces deux temps vont être développés ci-dessous respectivement dans la quatrième et la cinquième partie.

La quatrième partie s'est articulée autour d'une seule question très englobante posée à l'enquêté pour l'encourager à livrer son expérience de vie : « *Pourriez-vous me raconter votre parcours de vie de manière un peu générale, puis en vous arrêtant ensuite sur les moments que vous jugez être importants pour vous et qui ont été caractéristiques de votre existence ? Vous pouvez parler de l'importance de la migration dans votre vie et de ce qu'elle a impliqué pour vous. Vous pouvez partir d'aussi loin que vous le voulez, quand vous étiez enfant, que vous êtes né, par exemple, et poursuivre jusqu'à votre vie actuelle. Durant cette partie, je ne vous poserai pas de questions pour approfondir ce que vous dites, pour aller plus loin, mais j'en poserais peut-être juste si je ne suis pas sûre d'avoir compris ce que vous me dites. Pour tout ça, vous pouvez prendre le temps dont vous avez besoin, c'est vous qui voyez comment vous voulez détailler et développer votre propos. Vous me verrez prendre des notes pendant que vous parlerez, c'est juste pour que j'aie une trace écrite tout de suite des points sur lesquels j'aimerais qu'on revienne après ensemble si vous êtes d'accord* ».

La cinquième partie s'est elle construite à la fois à partir des notes que j'ai prises en temps réel (lors de la quatrième phase) et à partir des quelques questions préparées en amont pour confectionner la grille d'entretien. Veiller à introduire les éléments relevés lors de la prise de notes en temps réel aux questions anticipées de la grille d'entretien s'est avéré être particulièrement intéressant. En effet, cette démarche a permis, d'une part, de laisser une certaine liberté aux enquêtés pour qu'ils puissent s'exprimer sur leurs expériences et sur l'état de leur pensée sans devoir répondre formellement à des questions préétablies, et d'une autre, de guider l'entretien de sorte à recueillir des données porteuses au regard de ma problématique.

La grille a été pensée de sorte à poser plusieurs questions par axes dont certaines dites « questions de relance » ont été prévues selon la capacité de l'interviewé à développer et à étayer son propos de manière spontanée. Chacune de ces questions a été formulée de manière ouverte et dynamique afin de maximiser la possibilité d'approfondir les pistes soulevées par la chercheuse. Je rappelle, par souci de clarification de ma démarche, que la grille d'entretien a été appréhendée comme un

outil guidant l'interaction mais en aucun cas comme quelque chose de strict et de figé auquel je me suis fait une obligation de me référer automatiquement, bien au contraire. Je parlais du principe qu'une telle démarche pourrait avoir comme effet de bloquer l'entretien et de lui conférer une dimension encore plus « artificielle » que celle qu'elle recouvre déjà intrinsèquement.

Ma grille d'entretien a été mise au point en plusieurs étapes et a connu certaines transformations. Une première trame a été constituée pour répondre aux attentes du cours de « *Méthodes et recherches qualitatives en sciences sociales* » au sein duquel j'ai été amenée à me prêter au jeu de l'entretien comme je l'expliquais précédemment. C'est à partir de cette première version que j'en ai établi une seconde avec des questions de relance plus précises. J'ai tout de même souhaité formuler quelques questions allant dans le sens d'une imagination pré-migratoire malgré le fait que je ne m'intéresse pas à cette période mais pour m'assurer que je ne passais pas à côté d'un aspect primordial dans mon travail (ces questions figurent toujours dans la version actuelle de ma grille), mais comme présagé, celles-ci n'ont absolument pas été porteuses et m'ont permis de ne récolter aucune information intéressante outre celle de m'apporter confirmation du fait que lorsqu'il y a migration forcée, donc départ précipité et brusqué, il n'y pas d'images, d'attentes, de fantasmes, etc. construits en amont de la migration qui tiennent un rôle essentiel pour la personne migrante.

Avant de clore cette partie, je précise qu'avant même de prendre contact avec les personnes enquêtées j'ai souhaité faire appel à une traductrice pour pallier aux éventuels problèmes linguistiques qui pourraient se manifester lors des entretiens. Une étudiante en sciences sociales avait accepté de tenir ce rôle pour m'aider à mener mon travail dans les meilleures conditions. Il était intéressant pour moi de faire appel à une personne appartenant à la communauté universitaire, qui plus est, suivant le même cursus que le mien (en sciences sociales) et ce pour de simples questions temporelles. En effet, je n'avais ni besoin de la former aux techniques de l'entretien, ni à la démarche générale de ce type d'exercice puisqu'elle était tout aussi familiarisée avec celles-ci que moi. De plus, cette personne correspondait d'autant plus à mes attentes qu'elle était très sensible à la thématique de ma recherche.

Ce n'est que lors de la prise de contact téléphonique avec les personnes que je leur ai proposé

l'intervention de l'étudiante improvisée traductrice, mais il s'est avéré qu'aucun des enquêtés n'a jugé utile de mobiliser cette tierce personne. Celle-ci n'a donc pas eu à intervenir lors des entretiens mais m'a, malgré tout, fourni son aide lors du travail de retranscription pour déchiffrer certains titres de chanson et certains noms de personnages albanais du Kosovo célèbres évoqués.

4.6.2 Les principales difficultés rencontrées

J'ai été, en tant que chercheuse, confrontée à diverses difficultés apparues à des moments différents du travail d'entretien au sens large.

Le premier type de difficulté atteste de la complexité de la démarche de recherche. En ce sens, je souhaite montrer ici combien la prise en compte du contexte et du poids qu'il peut représenter est importante à considérer pour mener à bien un travail comme celui-ci.

Comme présenté précédemment, la plupart des entretiens ont eu lieu chez les personnes enquêtées. Même si je m'étais préparée à me rendre à leur domicile, je n'avais pas anticipé le fait qu'ils choisiraient de confier leur histoire installés dans le salon, lui-même considéré, par les interviewés, comme le lieu de vie, d'échanges et de partage des familles. Ainsi, à défaut de se retrouver, comme je le présageais, isolés, calfeutrés dans une pièce pour mener à bien l'entretien en tête à tête, nous avons dû nous adonner à l'exercice, entourés d'autres membres de la famille, devant ainsi nous adapter à leurs mouvements dans la pièce, à leurs diverses interventions ainsi qu'aux différents types d'interpellations et de sollicitations adressées à mes enquêtés. Cependant, il est intéressant de relever que la question du genre apparaît une fois encore : les trois femmes rencontrées ont décidé, elles, à l'unanimité de mener les entretiens exclusivement en tête à tête avec moi, isolées du reste de leur famille, ce qui a conféré à ces moments une dimension plus intime qu'à ceux partagés avec les hommes.

Le deuxième type de difficulté s'est révélé être de nature matérielle. En effet, trois des enquêtés se sont montrés réticents à l'idée que l'entretien soit enregistré. Ce n'est qu'après leur avoir expliqué combien ce mode de recueil de données était précieux aussi bien pour la qualité de mon travail que pour la fidélité de leurs propos qu'ils ont finalement accepté. Une condition a malgré tout été posée pour que j'obtienne leur accord : j'ai dû m'engager à ne transmettre ces enregistrements audio à personne et à les détruire, comme convenu, dès le travail de

retranscription achevé. Je constate qu'il y a visiblement quelque chose de très important qui se joue autour de la voix (retrouvé une autre fois dans mon analyse) qui pourrait être intéressant à creuser davantage dans le cadre d'un autre travail.

Un troisième et dernier type de difficulté a été relevé suite aux entretiens. Il concerne de manière plus large l'attitude du chercheur. En amont, je m'étais préparée à devoir éventuellement recadrer les entretiens si les propos des enquêtés venaient à dépasser le cadre de la recherche. J'avais également pensé que l'évocation de certains souvenirs douloureux pourraient avoir de fortes résonances émotionnelles lors de la narration que ferait la personne pouvant elle-même provoquer un trouble, un désordre affectif pour celle-ci. Pour autant, j'ai pu constater que le simple fait d'avoir conscientisé ces éventuelles situations n'était pas suffisant. En effet, ces situations avaient été, dans mon cas, plus ou moins anticipées mais je peux dire avec le recul qui s'impose maintenant que je ne m'étais pas livrée à un exercice de projection tel qu'il me permette de réfléchir de manière aboutie et pertinente à l'éventuelle attitude à adopter si une situation délicate ou de débordement quelconque venait à se présenter.

Lors de deux entretiens, les personnes se sont considérablement éloignées du sujet de la recherche voyant dans l'entretien une opportunité de témoigner, de faire acte de leur histoire certes époustouflante de bravoure et de courage mais ne correspondant plus aux attentes de ce travail de mémoire. Dans cette même dynamique, elles ont inscrit leurs propos dans un discours d'appartenance très fort (« *nous les Albanais* ») et se sont laissées envahir, par moment, par des considérations dénonçant tantôt l'image négative de la population albanaise qui peut être véhiculée dans les médias, et/ou se perdant tantôt dans un récit animé quant à l'état de leur engagement (visiblement toujours aussi prégnant) pour le Kosovo. J'ai tenté, à la hauteur de mes compétences d'apprentie-chercheuse encore en cours d'acquisition, de ramener mes enquêtés à des débats plus proches de ceux que je souhaitais aborder dans le cadre de ma problématique de mémoire. Ainsi, une personne des deux personnes s'est relativement facilement prêtée au jeu même s'il a fallu à plusieurs reprises user de stratagèmes pour ne pas « glisser » à nouveau vers des problématiques éloignées de mon sujet d'étude. En revanche, avec la seconde personne, l'exercice a été bien plus compliqué, ce qui fait que je n'ai pu exploiter que peu des informations confiées dans ce travail final. Déçue et presque en proie à une certaine culpabilité de ne pas avoir pu mettre en lumière la plupart de ce qui avait été raconté, j'ai décidé d'« offrir » à cette

personne un résumé détaillé de son parcours de vie sous forme de petit livre. Celle-ci a été très touchée par cette démarche et, d'après le retour que j'en ai eu, s'est manifestement sentie comprise.

Puis, une autre personne encore s'est vue, à certains moments aussi, submergée par l'émotion de ce qu'elle confiait, ce qui a provoqué plusieurs coupures dans son récit, lui-même caractérisé par de longues pauses et quelques sanglots dans la voix. C'est précisément dans ce genre de moments que j'ai mesuré l'importance de se préparer à un entretien et ce, au-delà de simples anticipations « logistiques » comme peut l'être la mise au point d'une grille d'entretien. Il semble dès lors fondamental de travailler à s'anticiper affectivement et émotionnellement dans une séance d'entretien. Par chance, si je peux m'exprimer ainsi, j'ai déjà eu l'occasion de vivre ce genre de situation chargée affectivement avec quelques membres de ma famille qui, comme je le disais précédemment, ont connu les mêmes conditions de migration. Ainsi, c'est en mobilisant ma propre expérience familiale comme ressource à ce moment-là et en tissant quelques liens entre ces deux situations que j'ai pu me montrer suffisamment « enveloppante » auprès de cette personne de sorte à ce qu'elle continue à me raconter son parcours. Comme énoncé plus haut dans ce cadre méthodologique, le fait d'avoir avec mes enquêtés des caractéristiques communes a représenté une aide précieuse pour ce travail.

4.7 Méthode d'analyse

4.7.1 Traitement des données en plusieurs étapes

Comme précisé précédemment, des notes méthodologiques retranscrivant l'ambiance générale des entretiens, les points et moments vécus comme surprenants pour la chercheuse, ses premières impressions, les différents types de difficulté, les indications para-verbales (gestes, mimiques), etc. ont été prises au cours de chaque entretien et après chacun de ceux-ci.

Je précise qu'en amont des entretiens menés avec mes enquêtés, j'ai choisi de coucher sur papier mes idées préconstruites, mes *a priori* ainsi que mes représentations à la fois sur le groupe rencontré et sur mon sujet d'étude de manière globale. Cette démarche a été privilégiée dans le but de rendre le travail de distanciation- qui s'impose face aux données- plus saillant et que celui-ci se fasse de sorte à dissocier ce qui relevait du sens commun et ce qui s'apparentait davantage

au sens scientifique. Pour autant, j'ai eu l'occasion de l'expérimenter à plusieurs reprises au cours de ma formation universitaire, le(a) chercheur(se), comme n'importe quel autre individu à propos de n'importe quel sujet sur lequel il choisit de se positionner ou d'enquêter, ne peut être neutre. Et ce d'autant moins lorsque celui-ci présente quelques caractéristiques communes avec la population étudiée comme c'est mon cas dans ce travail. Le sujet abordé peut alors avoir, de près ou de loin, quelques résonances avec ce que le(a) chercheur(se) vit ou a vécu, avec ses émotions et sa vie affective. Ainsi, la quête de cette dite neutralité, d'une certaine objectivité est, par essence, aussi vaine qu'inappropriée lorsque l'on se livre à une recherche qualitative (Flick, 2009). En ce sens, il apparaît comme fondamental d'avoir à l'esprit que le(a) chercheur(se) est socialement positionné(e). Il doit alors apprendre à avoir conscience des biais subjectifs qui l'animent puisqu'en effet il ressent des émotions sur le terrain qu'il ne faudra ni négliger, ni même ignorer au moment de l'analyse. De plus, il faut pouvoir être conscient du fait que ces émotions s'expriment de manière on ne peut plus légitime puisque se livrer à une recherche répond bien à un intérêt, à un attrait personnel de la part du chercheur sur le sujet étudié. Se lancer dans une recherche ne se fait en général pas de manière désintéressée et détachée, ce qui rend ce désir de neutralité, une fois encore, inadapté à la démarche que je privilégie ici dans le cadre de ce travail de mémoire. Dans cette dynamique, à défaut de considérer les émotions du chercheur comme un biais, pourquoi ne pas les appréhender plutôt comme un outil aidant à la construction des connaissances et permettant ainsi de réfléchir à la façon dont les caractéristiques personnelles et la biographie du chercheur « influencent » la recherche ? (Rosenthal, 2007).

4.7.2 L'analyse transversale

De manière plus précise, voici la démarche adoptée pour traiter les données récoltées.

Quelques jours après la passation de l'entretien, celui-ci a été ré-écouté. Ce travail s'est vu accompagné d'une prise de mémos (notes à propos des données et des aspects de la démarche) dans le but de relever les premiers éléments apparus comme saillants et éventuellement porteurs pour l'analyse à venir. A l'issue de ce moment de prises de notes méthodologiques et de mémos, l'entretien a été retranscrit de manière « littérale » selon les critères fixés par Blanchet et Gotman (2001), à savoir, ceux propres aux normes d'écriture syntaxiques communément utilisées. J'ai estimé intéressant d'indiquer, en plus, les moments de pauses dans le discours des interviewés,

les rires, les segments d'emphase mais aussi ceux inaudibles puisqu'ils représentent à son sens autant d'informations caractéristiques de l'entretien et de l'ambiance qu'il s'en est émané. Si je n'ai pas choisi d'avoir recourt à une méthode de retranscription plus poussée, plus fine, c'est parce que je ne souhaitais pas mener une analyse de type conversationnel. Cette réflexion est apparue suite à ce que propose Flick (2009) à ce sujet : il est important de réfléchir en terme de besoins de la recherche pour choisir le type de retranscription qui semble le plus adapté et le plus approprié à ce que l'on souhaite mettre en exergue. Dans mon cas, le but principal est de mobiliser une méthode d'analyse qui soit focalisée sur ma problématique.

Une fois la retranscription des sept entretiens achevée, j'ai pris de nouveau quelques notes et mémos plus globaux, plus généraux, au regard de l'ensemble de ces entretiens, dans le but de montrer les éléments qui se recoupaient d'un entretien à l'autre, ceux qui, au contraire, semblaient être relativement opposés mais aussi ceux qui se manifestaient comme une sorte de rengaine dans le discours individuel des interviewés. Suite à ce travail, et disposant de fait d'un matériel conséquent, je me suis alors livrée à une relecture de l'ensemble de ce matériel, ce qui m'a permis de procéder à une première analyse globale incluant les sept retranscriptions, les notes méthodologiques ainsi que les mémos correspondant à chacun des entretiens. Ceci a favorisé l'accès à une première vision d'ensemble de toutes les données récoltées. Je précise également que lors du travail de retranscription j'ai veillé, dès ce moment-là, à procéder à l'anonymisation des noms, prénoms, lieux, et toutes autres informations que les personnes enquêtées ont confié et que j'estimais susceptible de les rendre identifiables.

C'est une fois ce travail effectué que j'ai dû prendre le temps de sélectionner la méthode d'analyse qui me semblait être la plus cohérente et la plus adaptée à la nature des données récoltées. Ma dynamique d'entretien s'articulant autour d'une dimension reconstructive et autobiographique, j'ai donc adapté ma démarche d'analyse en conséquence. Dès lors, j'ai choisi de m'inspirer de la méthode du codage thématique de Flick (2009) pour m'adonner au travail de traitement des données.

Cette méthode, mise au point sur la base de la *Grounded Theory*, est généralement appliquée pour comprendre des textes en se focalisant tout d'abord sur les cas individuels avant de les mettre en

relation les uns avec les autres. Cette perspective donne alors à voir un ensemble de catégories utilisables et applicables pour analyser ces cas individuels. En terme de démarche, Flick (2009) propose tout d'abord de définir un « *motto of the case* » (p. 319) qui, sous la forme d'une courte phrase, d'un titre ou encore d'une brève expression, permet de repérer et de synthétiser ce que chaque entretien a de particulier, de singulier pour s'en faire une brève image. C'est dans un second temps que je me suis livrée à une description (sous forme de fiche) de chaque personne interrogée. Cette description a présenté quelques caractéristiques telles que l'âge de la personne enquêtée, la date de sa migration, les éléments déclencheurs qui l'ont poussée à quitter son pays d'origine, les professions qu'elle a respectivement exercées au Kosovo puis en Suisse, etc. Enfin, Flick (2009) invite le chercheur à résumer les thématiques principales mentionnées par les enquêtés. Cette dernière étape s'est vue dans mon cas quelque peu modifiée puisque j'ai choisi, au-delà de résumer les thématiques principales abordées, de résumer plutôt, et comme décrit précédemment, de manière globale chaque entretien en relevant avec une attention particulière les aspects et les éléments qui me semblaient être porteurs et intéressants. Cette démarche, mêlée à celle qui m'a animée dès le début de ce travail sur les entretiens (prise de notes méthodologiques et de mémos au coup par coup), m'a permis d'avoir les prémises d'un regard critique sur les données récoltées. Comme brièvement décrit précédemment, ce type d'analyse représente un intérêt considérable dans le cadre de ce travail puisqu'il permet d'accorder une attention particulière et soutenue à la dimension individuelle, ce qui n'aurait pas été garanti si je m'étais livrée formellement à une analyse transversale. Ceci m'a alors permis d'accéder à des données complètes permettant elles-mêmes d'avoir une idée plus aboutie sur chacun des entretiens. De plus, Flick (2009) explique que sa démarche a été mise au point dans un but d'études comparatives où différents groupes de personnes sont amenés à se prononcer et donc à faire acte de leurs différents points de vue sur un seul et même phénomène. C'est sur cet aspect que ma démarche de recherche s'éloigne de celle qu'il propose. En effet, ma volonté est plutôt de tenter de saisir et de comprendre comment le parcours individuel de chaque personne a été vécu, quel rapport chaque personne a tissé avec son expérience migratoire, comment ceci a influencé la gestion des phénomènes de rupture vécue, mais aussi de repérer des processus communs et globaux, et non pas de relever l'état de différents points de vue et opinions sur un seul phénomène pour les soumettre à une comparaison. Par la suite, l'auteur (2009) propose de se livrer à une étude de cas sur chaque entretien, ce qui permet de poursuivre le travail en procédant

à un codage dit « ouvert » et sélectif qui lui-même invite le chercheur à dégager des concepts génériques pour mettre au point des catégories centrales pour l'analyse de chaque entretien. Cette présente étape ne trouve que peu de répondant dans mon cas. En effet, mes intentions de recherche sont différentes, c'est une des raisons pour lesquelles je n'ai pas souhaité suivre la démarche de codage thématique des entretiens de Flick (2009) de manière stricte, formelle et aussi poussée. En ce sens, malgré le nombre peu élevé de personnes enquêtées je n'ai pas souhaité me livrer à une étude de cas. Suite à l'analyse transversale que j'ai effectuée, je me suis rendue compte que plusieurs éléments se recoupaient d'un discours à l'autre, ce qui m'a permis d'obtenir une matière que j'ai estimée suffisamment importante pour répondre aux exigences d'un travail de mémoire. Bien que l'étude de cas aurait été intéressante dans la mesure où elle représente une méthode complémentaire à l'analyse transversale de sorte à exemplifier l'objet de recherche, j'ai jugé qu'il aurait été complexe de faire ressortir (et de synthétiser) de manière suffisamment fine les aspects qu'elle aurait révélé, bénéficiant déjà, comme je le pointais à l'instant, d'une masse de données importante à traiter de manière transversale. Pour autant, l'exercice serait intéressant à conduire dans le cadre d'un autre travail, et si j'en avais l'occasion je me pencherais en priorité sur le cas d'Arta qui fait usage de l'imagination de manière très singulière (processus d'imagination exclusivement tourné vers le passé).

L'étape à laquelle je me suis livrée par la suite a consisté à analyser mes données de manière générale et transversale en concentrant mon attention sur les thématiques principales précédemment relevées en lien avec ma problématique. Ainsi, je me suis intéressée de plus près à la perception de l'expérience migratoire, à celle des ruptures et des transitions, à l'usage de ressources, ainsi qu'à la mobilisation de l'imagination. Dès lors, tous les passages que j'estimais être en relation avec l'une de ces thématiques ont été mis en lumière (grâce à un code couleur précis) de sorte à les repérer plus facilement dans le discours des enquêtés. Chacun de ces passages, de ces extraits, s'est vu accompagné de brefs commentaires explicatifs pour justifier le code attribué à chacun d'entre eux. C'est en veillant à être attentive aux extraits qui semblaient revenir de manière récurrente dans le discours des interviewés que des premières pistes interprétatives se sont manifestées. Celles-ci ont constitué le fondement sur lequel l'analyse plus approfondie des thématiques s'est développée. A la suite de ça, j'ai choisi de faire un résumé pour chaque enquêté, et ce, par rapport à chacune des thématiques. C'est alors que des aspects

plus généraux sont apparus (Flick, 2007).

En parallèle de cette démarche d'analyse, j'ai veillé à m'inscrire dans une dynamique dite « d'abduction » proposée par Rosenthal (2007), à savoir faite d'aller-retour entre les concepts et les hypothèses issus de la théorie, et les données qui ont émergé du terrain. Le cadre théorique a représenté la toute première partie de ce travail de mémoire. Il semblait essentiel de me rendre sur le terrain en ayant en tête quelques bases conceptuelles afin de faciliter la compréhension générale du phénomène que je souhaitais étudier. A partir du moment où j'ai estimé être suffisamment familiarisée avec les théories en lien avec ma problématique, il m'est apparu comme intéressant d'instaurer une certaine distance avec celles-ci. En effet, adopter cette démarche a permis de ne pas me cantonner, m'accrocher formellement à mes bases théoriques, mésestimant ainsi certains aspects intéressants susceptibles de jaillir des propos de mes enquêtes. En prenant le contre-pied de cette attitude, c'est-à-dire en m'éloignant des concepts théoriques pendant les phases d'entretien, j'ai eu l'occasion de laisser émerger bon nombre d'éléments que je n'avais pas anticipé et qui ont participé à la compréhension du phénomène général qui m'intéresse dans le cadre de ce mémoire.

J'ai tenté de montrer en quoi l'analyse transversale peut être intéressante pour traiter les données récoltées. En effet, cette démarche a permis de privilégier une vision d'ensemble des thèmes qui sont apparus de manière récurrente dans les sept entretiens passés.

5. Présentation des résultats de l'analyse transversale

Dans le but de maintenir une cohérence tout au long de ce travail, les résultats d'analyse seront présentés selon les quatre axes de recherche présentés précédemment. Ainsi, les raisons de la migration seront exposées en premier lieu, puis, suivront les ruptures vécues par les enquêtés suite à cette expérience migratoire, qui elles-mêmes permettront de déboucher sur les ressources que ceux-ci ont mobilisé pour prétendre à un équilibre psychosocial dans le nouveau pays. Le processus d'imagination s'exprimera alors tout au long de ces différentes étapes mais de manière implicite. Enfin et pour attester de la place à part entière qu'a recouvert l'imagination, je montrerai comment elle s'est exprimée à la fois durant la migration mais aussi en contexte post-migratoire ainsi que la place qu'elle tient aujourd'hui dans la vie actuelle de certains enquêtés. Cette présentation diachronique des données permettra une meilleure compréhension des différentes étapes de la migration vécue par les interviewés.

De plus, je précise que les extraits retenus et cités ci-dessous pour illustrer les différents thèmes d'analyse correspondent à ceux que j'ai estimés être les plus représentatifs, les plus évocateurs, me permettant ainsi de mettre en exergue les processus que je souhaitais étudier de manière aboutie. Il s'avère que ces extraits sont longs mais je précise que ce n'est pas exclusivement pour cette raison que je les ai retenus. En effet, bien qu'ils m'aient permis, de par leur longueur, d'avoir une matière plus importante pour me livrer à ce travail d'analyse, il est important de noter ici que la plupart des extraits récoltés pour mener à bien ce travail sont considérablement longs. Ceci s'explique très probablement par la dynamique de confiance basée sur une réciprocité créée avec mes enquêtés décrite de manière plus précise dans le cadre méthodologique de ce travail. De plus, la question du genre comme je l'ai déjà présentée a joué un rôle important puisque je bénéficie de plus d'extraits de femmes que d'hommes. Ceci trouve écho dans ce que j'ai décrit précédemment, à savoir, qu'une relation particulière s'est tissée avec les femmes interviewées, relation que je n'ai pas retrouvée avec les hommes enquêtés.

5.1 Axe 1 : Les raisons de la migration

Il me semble essentiel, pour la compréhension des différentes étapes de la migration des personnes enquêtées, de présenter, en priorité, les raisons pour lesquelles celles-ci ont dû quitter

leur pays d'origine, et ce d'autant plus qu'elles se sont appliquées, à l'unanimité, et à plusieurs reprises au cours des entretiens, à préciser que leur migration n'avait pas répondu à une volonté de leur part mais répondait plutôt à une nécessité de préserver leur vie dans certains cas (les hommes), et leur vie de famille dans d'autres (les femmes). C'est précisément ce sur quoi je propose, dès lors, de concentrer mon attention.

5.1.1 Hommes et femmes : Des positions différenciées face à l'expérience migratoire

Au cours des différents entretiens effectués, j'ai pu relever une différence saillante entre les expériences migratoires confiées par les hommes et celles rapportées par les femmes. En effet, j'ai pu constater que la migration a toujours été initiée par les hommes. Ceux-ci, pour des raisons plus ou moins identiques de persécution, se sont vus dans l'obligation de quitter le Kosovo de manière précipitée, et ce n'est qu'une fois qu'ils ont pu prétendre à une certaine sécurité, à une certaine stabilité en Suisse que les femmes et les enfants ont pu les y rejoindre pour tenter de se reconstruire une vie de famille.

En ce sens, l'exemple d'Arlind témoigne des conditions de migration particulières qu'il a été le seul de sa famille à expérimenter de cette façon :

Arlind : « [...] moi ben c'est comme ça, j'ai dû partir, quitter la maison... seul, avec rien... j'avais rien... bon je te dis ça mais moi je voulais pas partir, c'est pas du tout ce que je voulais mais après... ya les autres qui insistent, la femme, la mère, la famille qui s'inquiètent et après ben on peut plus rester. Surtout que moi ils [les serbes]... j'étais déjà avant en prison alors... dès que je suis sorti pour un jour comme ça ben je suis parti sinon... je savais que je retournerais en prison mais que... après je pourrais pas ressortir [...] plus tard ma famille après... ils sont venus ici en Suisse et on est resté ensemble là. »

Au travers de ce premier extrait, il semble qu'Arlind ait subi différentes pressions, celles-là même de natures et de registres très différents puisque, d'une part, il dit avoir ressenti la pression que faisait peser le gouvernement serbe sur lui, et d'une autre, celle exercée par sa propre famille dont l'inquiétude ne cessait de croître et l'encourageant ainsi fortement à fuir le Kosovo. Ainsi, Arlind laisse entendre que la décision de quitter son pays d'origine n'a pas été le résultat d'un choix personnel au sein duquel il aurait disposé d'une certaine marge de manœuvre, et d'un certain temps pour y réfléchir posément. La situation s'est avérée être si tendue que tout concordait pour qu'il parte seul et au plus vite.

L'exemple de Greta apparaît comme étant éloquent pour servir l'idée de positionnements différenciés :

Greta : « [...] Aussi... faut dire aussi que bon... pour moi...avec mes enfants c'était aussi un peu différent quand même parce que je suis pas... j'ai pas d'un... je suis pas partie d'un coup comme ça... comme mon mari... quelques heures et après pfiou parti... j'ai... j'avais un peu de temps avec mes enfants... on pouvait pas prendre trop des choses ça c'est vrai mais... bon... mais j'ai pris... et... une semaine et après on est rentré en Suisse pour être avec mon mari quoi, vous voyez comment. »

D'autres exemples intéressants pour témoigner de la différence qu'ont eu hommes et femmes de vivre l'expérience migratoire sont ceux de Mirjeta, d'Arta et de Greta :

Mirjeta : « Ben en fait, c'était pour mon mari qu'on... que nous, on... il fallait partir de chez nous. Moi j'avais pas de problème je vous dis la vérité mais lui c'était pas facile pour lui alors bon c'est « à cause » [fait le geste des guillemets avec ses doigts] ... 'fin c'est pas à cause mais je sais... bon... c'était parce que mon mari il avait... des menaces, il avait fait la prison là-bas et tout ça qu'on est parti du Kosovo [...] après c'est vrai que quand on est allé nous après [elle et les enfants] c'était pas pareil pour nous... y avait beaucoup de choses préparées pour nous avec les enfants. »

Mirjeta rapporte ici en toute transparence le fait qu'elle n'a pas eu à vivre, ni à supporter les mêmes épreuves que celles traversées par son mari lors de sa migration. Elle s'applique à préciser qu'elle n'a fait l'objet d'aucune pression de la part du gouvernement serbe, ce qui lui permet de justifier le fait qu'elle n'ait pas eu le même parcours migratoire que son époux.

Plus tard, dans l'entretien, elle fournit de nouvelles informations qui permettent de comprendre en quoi et comment s'expriment les différences caractéristiques qui ont existé entre son expérience migratoire et celle de son mari :

Mirjeta : « [...] bon déjà on est rentré en Suisse avec les enfants par l'avion... pas pareil que mon mari hein...lui s'était caché pour aller aux frontières... tout de suite pour nous les papiers avec l'assistante sociale... c'était une femme magnifique... un appartement pour nous, oui oui pour nous tous... après les enfants très vite à l'école et tout. [...] mon mari lui avant c'était pas ça, c'était pas... l'appartement bien... non non... lui c'était centres pour demandeurs d'asile, moi je savais pas ce que ça voulait dire ça « demandeur d'asile »... je comprenais pas [rires] ... il est allé dans six centres en tout lui. »

Mirjeta offre des descriptions très concrètes (moyen de transport pour voyager, prise en charge, accompagnement, logement mis à disposition) de ce dont elle a pu bénéficier en arrivant en Suisse (choses auxquelles son mari, lui, n'avait pas eu droit) permettant de voir, avec encore plus de détails, les différentes conditions dans lesquelles les hommes et les femmes, concernés par cette migration, sont respectivement arrivés. Aux yeux des femmes, il semble visiblement utile de préciser (comme pour légitimer) la souffrance ressentie et engendrée par les conditions d'arrivée de leur mari.

Les deux exemples qui suivent sont également intéressants parce tous deux dénotent d'une certaine forme de reconnaissance de la façon dont l'expérience de la migration leur a été donnée à vivre. En effet, les deux personnes associent le fait de quitter le Kosovo à une démarche administrative appelée « regroupement familial » qui, selon l'OCDE « *représente le plus gros de la migration féminine durable* » (Kofler et Frankhauser, 2009, p.9) . De plus, le fait de préciser que la migration s'est faite par regroupement familial marque, une fois encore, une césure entre la façon dont elle a été vécue et expérimentée respectivement par les hommes et par les femmes.

Arta : « *Bon euh... moi je vous dis... bon c'était pas moi, enfin quoi... pas... Comment je peux dire... bon moi à mon travail y avait pas de problème quoi... en fait c'était pas nous les femmes avec les problèmes avec les serbes... le gouvernement et ce genre de choses. Bon... pour moi et les autres femmes que je connais ben c'est les hommes de la famille pour qui c'était dur... frapper, frapper, la prison, et ce genre de choses mais ça mon mari il parle pas, il dit pas. Moi j'ai pas eu des choses comme ça, moi c'était par regroupement familial on dit. Je sais... j'ai pas eu les choses comme mon mari à vivre et mon fils pareil, ça je sais... et merci pour nous !* »

Greta : « *Alors ce que je peux dire... c'est que quand je suis arrivée... avec mes petits enfants en Suisse et ben... y avait euh... bon... pour nous tout bien quoi. Moi je connais des gens... ils... bon... partis du Kosovo tous... en famille quoi et après bon c'était difficile, très difficile pour ces gens... plus que pour moi parce qu'on a fait par regroupement familial donc... par exemple on est venu en avion nous, par exemple.* »

Ces deux exemples retiennent particulièrement mon attention parce qu'au-delà du fait que les enquêtées manifestent une forme de reconnaissance à l'égard de la démarche du regroupement familial elle-même, je peux lire une seconde forme de gratitude, plus personnelle, plus intime qu'elles adressent directement à leur époux qui, en migrant seuls, leur ont permis de se prémunir des déboires et des désagréments qu'eux avaient eu à vivre au cours de leur expérience

migratoire.

Dans un registre légèrement différent, il est également intéressant de relever la difficulté (hésitations, pauses, reformulations, gestes des guillemets) avec laquelle Mirjeta, Arta et Greta expriment, des années après, le fait qu'elles n'étaient pas personnellement concernées par les raisons qui les ont poussé à quitter leur pays d'origine. Je sens de manière très claire qu'elles ne souhaitent en aucun cas incriminer leur mari mais veulent tout de même, et une fois encore, marquer une frontière entre leur position de femme et celle de leur mari.

Un dernier exemple, celui de Bujar, montre que bien que la migration n'ait pas résulté d'un choix délibéré de sa part, le fait de partir seul, sans sa femme et ses enfants, en est un. Cette démarche, que l'on retrouve également au travers des exemples précédents, atteste une fois de plus de la façon dont les hommes ont voulu préserver leur famille de l'incertitude propre à la migration en période de conflit politique.

Bujar : « *Pour ma femme et mes enfants c'est sur que c'était difficile, personne pouvait savoir où j'étais où je... et tout... aussi... mais moi ce que je voulais pas c'est qu'eux ils soient en danger... non, non ... alors pour moi c'était partir, sortir du Kosovo pour aller trouver un autre pays pour être bien et je voulais pas qu'ils vivent ces choses là comme moi... alors je suis parti seul quoi et quand je suis arrivé en Suisse et que c'était bon pour moi.. bon c'était longtemps... alors ils sont venus [sa femme et ses enfants]... tout était bien pour eux... c'était mieux: appartement par exemple, après école et tout dans un pays très bien, magnifique pour nous. »*

Au travers de ces exemples, j'ai souhaité montrer de manière plus précise comment s'expriment les positions différenciées qu'ont assumé respectivement les hommes et les femmes face à la migration. En effet, là où les hommes sont partis seuls, précipitamment et dans des conditions précaires parce qu'ils subissaient le poids de menaces sur leur vie (prison, torture, etc.), les femmes elles sont arrivées en Suisse par regroupement familial ce qui implique que bon nombre de démarches administratives (et autres) avaient déjà été entreprises leur permettant de vivre la migration, d'un point de vue matériel et organisationnel, dans des conditions moins chaotiques que celles vécues par leur mari. Pour autant, les parcours migratoires féminins et masculins se rejoignent dans le fait que personne n'ait eu ni l'occasion, ni le temps d'établir un projet migratoire précis et réfléchi, au sein duquel un travail d'anticipation de l'avenir aurait pu être

conduit, et ceci bien que la migration des femmes interrogées se soient déroulée de manière moins hâtive et moins brusque que celle de leur mari.

De plus, et pour clore cette partie, je tiens à préciser que je ne me situe absolument pas dans une démarche de comparaison des situations migratoires vécues par les hommes et les femmes interrogés mais je souhaite plutôt montrer que le fait que la migration ait été initiée par l'homme de la famille a eu des implications personnelles et familiales très fortes par la suite. Ceci fera, plus tard, l'objet d'un sous-point que je développerai.

5.1.2 La figure de l'homme : Quand partir devient une nécessité

Avant même de proposer quelques exemples pour illustrer cette partie, je souhaite mettre en avant un des points d'étonnement face auquel je me suis retrouvée lors de la constitution de cette rubrique. Il s'agit du fait que la plupart des données exploitées pour développer cette partie est extraite des discours des femmes. Je parle d'étonnement puisque cette présente partie propose de s'arrêter précisément sur les raisons à l'origine de la migration masculine. Je pensais donc obtenir des informations précieuses de la part des hommes, directement concernés par la thématique, mais finalement il s'est avéré que les femmes ont bien plus verbalisé et détaillé leurs propos, m'offrant ainsi des informations riches pour comprendre les situations vécues par les hommes et ainsi les raisons pour lesquelles ils ont dû quitter le Kosovo précipitamment.

Les quelques exemples qui suivent tendent à montrer que la migration vécue par les hommes interviewés répond davantage à une nécessité qu'à une volonté tranchée de quitter leur pays. En effet, les pressions exercées par le gouvernement serbe en place devenaient si virulentes, si manifestes que les hommes concernés par celles-ci ne disposaient que de peu d'alternatives s'ils voulaient s'en protéger. La fuite a donc été l'unique solution retenue pour préserver sa vie dans un tel contexte. C'est ce que donne à voir Mirjeta et Medin au travers des exemples ci-dessous :

Mirjeta : *« Mon mari il avait une fabrique de bière au Kosovo et puis... il y a eu une grève pendant juste deux jours comme ça et puis tous les gens kosovars ils ont pas travaillé... et puis mon mari il avait dit aux autres gens kosovars... dans les fabriques à côté de... de pas aller au travail pour faire la manifestation... ben pour l'indépendance quoi... et puis après quand ils sont revenus au travail le lendemain pour travailler et ben les serbes ils sont venus, ils ont frappé les employés, ils ont frappé mon mari aussi et puis c'était grave [...] Les serbes depuis ce moment là*

ils ont plus laissé les albanais travailler... c'était plus possible. Et on a eu encore d'autres problèmes... pour nous... parce que mon mari il devait... en fait... il... rester à la maison vu qu'il pouvait plus travailler... que les serbes ils l'empêchaient d'y aller alors les serbes ils venaient chaque jour pour rentrer chez nous, dans notre maison, pour trouver les armes, l'argent et tout mais on avait pas les armes nous... alors ils frappaient mon mari devant les enfants et tout. C'était horrible pour nous... alors vous voyez ben... lui, mon mari, il a quitté le Kosovo, il est parti parce que... plus rien... il pouvait plus rien faire lui. »

Medin : *« Je faisais l'université au Kosovo comme j'ai dit avant, au début et il a commencé à avoir les manifestations dans la rue pour l'indépendance et moi j'étais très, très engagé pour ça alors j'allais moi, je faisais tout moi et les serbes ils ont pris des gens, des hommes jeunes comme moi, ils nous ont pris comme ça [fait le mouvement de tirer quelqu'un]... on entendait des tirs, des tirs, des gens ils criaient... après c'était la prison pendant trois semaines pour moi et quand je suis sorti après ben j'avais pas le choix... j'ai dit... quelques heures après... je devais partir, je suis parti très vite comme ça... avec presque rien pour moi... sur moi. »*

Les exemples rapportés par Mirjeta et par Medin illustrent bien que le type de migration abordé ici correspond à une migration forcée où, une fois encore, aucun projet migratoire n'a pu être dressé. Les hommes concernés par celle-ci semblent ne prétendre à rien d'autre qu'à la protection et à la sécurité. La migration est, sans détour, considérée comme une réponse à une situation problématique vécue dans le pays d'origine. Pour autant, j'émet l'hypothèse que les propos des enquêtés laissent apparaître une sorte de « micro » loop de leur part (Zittoun et al., 2013) qui s'exprime de manière très brève et probablement peu consciente au travers de l'idée d'un « ailleurs » (Fouquet, 2007) moins dangereux leur permettant de se lancer dans cette action de départ vers l'inconnu.

Un autre exemple en atteste :

Arta : *« Il [mon mari] a été emprisonné en 1995, il a senti dans une manifestation qu'ils le prenaient lui et on lui a donné des coups, il voyait rien rien... il entendait rien aussi et... il pouvait pas voir qui c'était pour faire ça... même il se rappelle plus un moment. Quand il s'est réveillé un peu, il a vu que... bon que... il était loin des autres... en fait plus dans la foule de gens mais il entendait encore loin les autres gens... ils criaient, et tout. [...] Et ils étaient plusieurs hommes comme ça [elle mime des personnes en file]... et puis là... je crois il a compris que... c'était les forces militaires serbes qui avaient pris eux comme ça. Puis, après ben ils ont mis les hommes en prison, c'est tout. [...] Mon mari il pensait qu'ils allaient tous tuer vraiment, on avait entendu des autres personnes comme ça autour... dire que... à quelques kilomètres de Prishtinë, les serbes prenaient tous les hommes, dans les champs et ils les tuaient comme ça, vraiment... comme des animaux. Je sais pas mais mon mari il dit que... tout de suite il a pensé à ça, il voyait des corps*

comme ça dans sa tête, des corps comme ça [fait le geste de mettre sa main droite sur sa main gauche et le répète plusieurs fois]. Il a fait presque un mois dans la prison et quand il est sorti il a dit que pour lui... plus le choix... c'est partir d'ici, il faut partir d'ici quoi. »

Il est ici intéressant de constater que le fait de se retrouver dans une situation où le mari d'Arta ne maîtrise visiblement plus rien, où il est retenu comme un « otage », où il ne sait pas ce qu'il va advenir de son sort active chez lui (d'après sa femme) un processus d'imagination qui lui-même se construit à partir de ouï-dire, d'informations véhiculées par un réseau social, par des intermédiaires (« [...] on avait entendu des autres personnes comme ça autour... dire que... à quelques kilomètres de Prishtinë, les serbes prenaient tous les hommes, dans les champs et ils les tuaient comme ça, vraiment... comme des animaux. »). C'est cette image que le mari d'Arta a élaboré et qui, manifestement lui reste prégnante, qui va lui donner, une fois encore, selon sa femme, l'impulsion pour quitter le Kosovo.

Greta : *« Mon mari il travaillait pour le gouvernement et puis ça a commencé un peu... petit à petit... mon mari il sentait des choses un peu depuis les mois... d'abord parler que serbe, après plus aller au travail, plus le droit en fait, après les serbes c'était des gens qui travaillaient avec mon mari ben ils sont venus à la maison... déjà au début ils donnaient les coups, ils posaient des questions, ils regardaient dans la maison mais on savait pas, mon mari il savait pas, après ils donnaient les coups encore... et puis mon mari il voulait pas qu'on parle dans la maison parce qu'il pensait qu'ils écoutaient avec les micros alors quand... pour dire des choses un peu... personnelles, importantes ou pour dire si on allait partir ou pour trouver un nouveau travail quoi ben on... c'était dehors de la maison pour faire ça [...] et puis un jour... avril 1994 ben mon mari il allait plus au travail j'ai dit ben ils sont venus... aussi ses collègues du travail, ils les connaissaient très bien, des gens du travail depuis 10 ans, il connaissait et ils l'ont pris... après c'était 11 mois dans la prison, c'était 11 mois mais pour moi c'était 11 ans... [...] après les 11 mois là, ils ont laissé sortir mon mari, c'était pour un week-end et là ben... on a dit allez il faut partir maintenant sinon les enfants et personne reverra plus leur papa jamais... lui il voulait pas au début, il voulait pas partir c'est vrai... mais bon... moi.. quand j'ai dit pour les enfants et beaucoup insisté et ben... le dimanche il... mon mari est parti du Kosovo, voilà. »*

L'exemple rapporté ici par Greta apparaît comme étant quelque peu différent du précédent. Bien que je constate, au même titre qu'au-dessus, la difficulté de la situation vécue, je note que l'élément déclencheur de la migration ne relève pas d'une image que le mari de Greta s'est construite, ne s'appuie pas non plus sur le récit d'événements qui se seraient produits mais s'articule plutôt autour d'éléments plus personnels, plus intimes puisqu'en effet, Greta semble vouloir dire que c'est dès lors qu'elle a mentionné l'importance pour les enfants de ne pas perdre

leur père de manière prématurée que le fait de partir est finalement devenu l'unique solution envisageable.

Pour autant, je précise que ceci doit être appréhendé avec une certaine réserve puisque, comme je l'ai mentionné au début de ce sous-chapitre, je m'appuie ici sur les propos de femmes qui interprètent les comportements de leur époux, et non pas directement sur les dires des hommes concernés puisque je n'y ai pas eu accès.

Mirjeta : « *Moi... 'fin toujours mon mari... les mois avant il disait à la maison il sentait un truc... comme une ambiance et que ça allait pas ça... ça allait pas et il va y avoir quelque chose... il disait toujours ça... et puis, après ya eu tout ce que tu connais déjà, l'histoire quoi qui a commencé et... il a senti... il a toujours l'intuition mon mari pour ces choses... alors il a dit ils viennent déjà chaque jour presque chez nous, ils nous volent, les enfants qui sont là, qui ont peur, il pouvait plus aller au travail c'était interdit pour lui, les serbes voulaient plus, fini fini... alors il a dit ya des hommes que je connais... qui sont en prison et on sait rien pour eux, personne sait rien de ce qui se passe... et mon mari avec l'intuition il a dit : tu vas voir, ils vont dire ils ont disparus, c'est tout, disparus comme ça et personne pourra plus les revoir. A cette époque, c'était comme la Corée du Nord, comme KGB la vie... c'est là qu'il a dit qu'il fallait que lui, mon mari, il parte pour pas que ça fasse pour... lui « disparu » quoi [fait le geste des guillemets]. Et puis, ben... son intuition il a très bien eu raison d'écouter, tu vois la suite hein... et ses amis il y a plein qu'il a jamais vu après, jamais. »*

Ce dernier exemple apparaît lui aussi comme étant intéressant puisqu'il permet de pointer un élément que je n'avais pas encore rencontré jusque-là. En effet, d'après les propos de Mirjeta ce qui apparaît comme étant le moteur, pour son mari, afin d'entreprendre la migration serait la confiance qu'il faisait à son intuition. Mirjeta ne semble en aucun cas considérer l'éventuel rapport de causes à effets que son mari aurait été susceptible de faire au vu des informations dont il disposait, mais reste exclusivement focalisée sur le fait que c'est son sens de l'intuition, particulièrement affûté selon elle, qui lui a permis de sentir combien la situation devenait critique, et qui lui a ainsi insufflé la nécessité de quitter son pays.

De plus, il me semble important de relever qu'un point commun apparaît au travers de ces trois exemples. En effet, l'imagination remplit ici une fonction intéressante, à savoir, qu'elle n'est pas orientée vers ce que la personne va ou veut faire, mais plutôt vers ce qui pourrait arriver et qu'elle ne veut justement pas.

5.1.3 La figure de l'homme : Porter le poids d'une double culpabilité

Je propose dès lors, et comme annoncé précédemment, de revenir sur une des raisons pour lesquelles j'ai souhaité concentrer un moment durant mon attention sur les positions différenciées qu'ont assumé les hommes et les femmes face à l'expérience migratoire. Ce type de différenciation genrée s'est avéré être particulièrement intéressant et porteur pour mon travail puisqu'il a permis de mettre en exergue certaines conséquences personnelles auxquelles les hommes enquêtés se sont retrouvés confrontés.

Le fait de se considérer comme la raison principale de la migration de toute sa famille peut représenter, à différents niveaux, un poids lourd à porter et à assumer. C'est ce que Bujar et Arlind essaient de faire comprendre au travers de leurs exemples :

Bujar : « [...] au final... pour dire la vérité, je savais pas... 'fin... je peux... je savais pas oui ce qui était le plus... difficile pour moi... y avait tout ce que j'avais vécu avant que ma famille rentre ici... en Suisse... mais après quand ils sont venus là... vous voyez votre femme très malheureuse qui pleure très souvent... quand les enfants sont pas là... à côté d'elle quoi, elle pleure au téléphone avec ses sœurs et comme ça... après... aussi les enfants qui comprennent rien à la vie ici, c'est nouveau... les cauchemars ils font les cauchemars pendant la nuit... ils savent pas alors ils ont peur... les pleurs et tout ça... et là... ben l'homme dans la maison... être le papa, le mari... ben... c'est pas très facile ça, c'est pas ce que vous voulez bien sur... parce que vous dites mais pourquoi tout ça ? ... que mon pays est très important pour moi... pour voir ça et vivre comme ça... [bruit de claquement de langue contre palais en secouant la tête pour dire non] vraiment pas facile ça au début pour tous à la maison. »

Arlind : « Moi... souvent je disais en moi quelque chose comme... ben... « si j'avais pas fait tout ça, si j'avais pas travaillé au gouvernement... si j'avais pas voulu ça, ça, ça [fait un mouvement circulaire avec sa main] pour mon pays, ce serait comme mes frères, mes cousins là-bas... tranquille la vie là-bas au Kosovo avec tout le monde... tout le monde heureux... alors que là y avait... je disais jamais... même je dis pas ça mais bon... vous comprenez ce que je vous dis... ça c'était quand même ma faute à moi... vous voyez comment c'était. [...] Après on travaille beaucoup beaucoup pour que les enfants et ma femme ils ont tout ce qu'il faut pour eux... c'est ça le plus important après... c'est ça être le père de la maison aussi, c'est très important ça. »

Ces deux exemples montrent combien il peut être délicat personnellement et psychiquement d'endosser le rôle de l'instigateur de la migration de sa famille. Les propos de ces deux hommes convergent dans cette même direction, et montrent combien ceci peut être d'autant plus complexe à gérer lorsque la personne s'inscrit dans un discours marqué par des I- positions (Hermans et

Kempen, 1993), comme il apparaît clairement ici (« *ben l'homme dans la maison... être le papa, le mari* » ; « *Après on travaille beaucoup beaucoup pour que les enfants et ma femme ils ont tout ce qu'il faut pour eux [...] c'est ça être le père de la maison aussi* »), participant ainsi à se construire une identité sociale des rôles à remplir pour assurer un minimum de pérennité à la cellule familiale. Au travers de ces discours, je relève, de manière saillante, le poids de la culpabilité qu'ont porté ces deux hommes les premiers temps qui ont suivi l'arrivée en Suisse de toute la famille.

L'idée de I- positions (Hermans et Kempen, 1993), à savoir, celle de pluralité de positions identitaires qui répondent à des situations sociales précises, se retrouve de manière d'autant plus claire dans l'exemple présenté ci-dessous :

Bujar : « *Qu'est-ce qu'on fait ? On va continuer pour le projet, on continue la lutte, on milite encore, encore et encore ben... parce que ça c'était ma vie l'histoire de mon pays... mais quand même ya les enfants et eux ben... il faut bien un père pour eux... quand je pensais, comme père, je... bon... je disais... tu peux pas... c'est fou tout ça, c'est pas possible... et puis comme mari, ma femme elle va pas passer comme ça... toute sa vie à pleurer non et seule... non c'est pas ça mais... je dois dire... c'est compliqué tout ça... c'est compliqué parce que tout ça moi je pensais toujours c'est à cause de moi cette situation... c'est vrai... c'est à cause de moi bah... pour penser pour faire le mieux... le mieux on sait jamais ce que c'est... et même selon comment je pensais... bon en père de famille, en mari, en homme militant et engagé ben le mieux c'est pas pareil... parce que c'est différent ce qu'on pense que c'est être le mieux selon comment on se met, vous comprenez ? [...] Moi j'ai comme vécu... en fait... quand je suis parti... je disais... voilà je laisse tout, tout ce que j'ai fait pour mon pays, je mets là à côté et je pars... ça c'était difficile pour moi, difficile vraiment et après quand tu es en Suisse par exemple ben... tu dis... voilà... ben... j'ai abandonné quand même mon projet, mes amis qui faisaient ça avec moi, je les laisse même si c'est pas ça ben c'est comme ça que je fais vu que je pars... c'était très triste ça mais bon... tu es quand même un père de famille et un mari en faisant ça... mais ça aussi... pas facile mais t'es là comme ça... alors c'est ça que tu fais... le papa pour la famille. »*

L'exemple de Bujar rapporté ici apparaît comme étant particulièrement riche d'informations. Dans un premier temps, il montre on ne peut plus clairement que lorsqu'une personne utilise le « je » cela peut renvoyer à différentes facettes, à différents aspects de sa personnalité, de son identité qui parfois, et comme ça l'est illustré ici, peuvent entrer en « conflit ». En effet, Bujar explicite en toute transparence l'idée que selon la voix qu'il laissait s'exprimer en lui (réciproquement, la voix du militant ou celle du père de famille) ses priorités ne répondaient pas

aux mêmes exigences. Il montre finalement que c'est la voix du père de famille et de l'époux qui a prédominé dans son choix de vie, le poussant ainsi à se détacher quelque peu et durant un certain temps de la lutte dans laquelle il s'était pleinement engagé, celle pour mener son pays, le Kosovo, vers l'indépendance. C'est dès lors que je vois poindre la seconde forme de culpabilité ressentie et que j'évoquais dans le titre même de cette rubrique (« *porter le poids d'une double culpabilité* »). En effet, Bujar explique qu'en faisant le choix de quitter le Kosovo en plein conflit il s'expose dans un premier temps à la difficulté de porter l'entier poids de la responsabilité de la migration de sa famille, et dans un second temps, celui d'avoir laissé en suspens le projet de toute une vie porté également par des personnes toutes aussi engagées et militantes que lui qui comptaient là-bas sur sa contribution et sur sa collaboration pour continuer la lutte. Il apparaît de manière franche à quels types de tiraillements personnels, s'exprimant à différents niveaux, Bujar doit faire face lors de son arrivée en Suisse.

Enfin et pour reprendre la dynamique identitaire présentée précédemment, il est intéressant de constater que les I- positions (Hermans et Kempen, 1993) au travers desquels se décrivent les enquêtés montrent bien la multiplicité et la pluralité des individus. En effet, ces exemples permettent d'affirmer que les personnes ne peuvent pas se définir, ni même être définies par un type de caractéristiques uniques et figées. Elles apparaissent plutôt comme étant une concentration de plusieurs rôles identitaires et sociaux qu'elles manipulent et font valoir de manières différentes selon les situations dans lesquelles elles sont prises.

5.1.4 La figure de la femme : Quand migrer permet de retrouver une vie de famille

Les femmes rencontrées ont toutes, à l'unisson, montré qu'un lien on ne peut plus manifeste existait pour elles entre migration et famille. En effet, elles ont expliqué que les raisons de leur migration en Suisse s'articulaient entièrement autour du fait qu'elles souhaitaient retrouver une vie de famille unie au quotidien (au même endroit géographique) comme elles l'avaient connue avant que leur mari ne doive quitter le Kosovo. Pour ces femmes, la migration a donc été l'unique solution pour qu'elles puissent reconstruire et reformer cette cellule familiale à laquelle elles aspiraient. Ceci s'est vu concrétisé par une démarche dite de « regroupement familial » à laquelle elles ont pu prétendre après des périodes d'attente très disparates.

a) La migration dans le cadre du regroupement familial

Les trois exemples proposés ci-dessous permettent de comprendre en quoi et comment l'unique priorité de ces femmes était celle de voir leur famille de nouveau réunie :

Arta : « *C'est un peu pareil que ce que j'ai dit avant pour la famille en fait... bon... en fait... c'était parce que avec mon mari on pensait que ça [regroupement familial] c'est le mieux pour le petit garçon... et puis... ben comme j'ai dit aussi... pour lui ben... chez nous au Kosovo c'est... pas possible... il pouvait pas rentrer... alors c'est nous... pour être... c'est nous pour rentrer en Suisse et voilà. »*

Greta : « *Pour nous là-bas c'était pas bon... pas bien vraiment pour nous [...] oui quand je dis « nous » c'est ça c'est pour dire avec les enfants... moi et mes enfants. C'est une vie détachée ça et c'est pas bon pour les enfants surtout petits comme ça... alors quand mon mari ben... pour lui c'était stable on va dire ici [en Suisse] on est venu avec les petits enfants pour vivre là aussi. [...] Ca faisait plus qu'une année qu'on avait pas vu mon mari... il était ici [en Suisse] alors le plus important pour nous c'est être toute la famille comme ça... réunie. »*

Mirjeta : « *[...] Les enfants c'est comme ça... ça parle, ça pose les questions et puis... ils sont pas bêtes vous savez, ils comprennent beaucoup les choses... bon... je sais pas si c'est comprendre mais bon... voyez... ils peuvent... comme... sentir les choses qui arrivent et tout autour... dans la vie... et moi tout le temps les plus grands ils demandaient ça et ça et ça sur le papa, sur quand on allait être avec lui et... aussi où il est et tout [...] ya beaucoup de questions et c'est pas vraiment... facile de dire aux enfants... on peut pas dire les choses, c'est trop dur pour eux... alors il fallait qu'on retrouve tous... la famille... le papa, les enfants ensemble c'est le mieux pour eux parce que c'est ça... c'est normal la vie d'être tous à la maison. »*

Il est ici intéressant de relever qu'au-delà de l'importance qu'est accordée par ces femmes à la structure familiale, c'est avant tout le bien-être et la stabilité émotionnelle de leurs enfants qui a primé. En effet, dans chacun des trois extraits, il apparaît clairement que si la migration par regroupement familial a été la solution de choix élaborée pour pallier au démantèlement de la cellule familiale, c'est pour que les doutes des enfants et leurs interrogations soient dissipés, et qu'ainsi ils se sentent rassurés et puissent continuer à grandir dans une atmosphère familiale qu'ils avaient perdu lorsque leur père avait quitté précipitamment la maison pour trouver refuge en Suisse. Le besoin de retrouver un cadre de vie et un environnement que l'une d'entre elles, Mirjeta, qualifie d'ailleurs de « normal » est essentiel pour ces femmes.

5.1.5 « *Migration politique, attention, moi c'est politique, pas économique !* »

Avant même de m'intéresser plus en détails à cette rubrique, je précise que son intitulé a été repris des propres termes utilisés par une de mes enquêtées. Ces propos entre guillemets correspondent donc formellement aux mots prononcés par celle-ci. Si j'ai choisi de privilégier ici le code *in vivo* c'est parce qu'il résume, en toute transparence, un des aspects migratoires qui est apparu de première importance pour mes interviewés.

Je me suis appliquée à le montrer depuis le début de ce travail d'analyse, la migration expérimentée par mes enquêtés n'a, à aucun moment, été envisagée tel un projet de vie. Au vu de leur démarche migratoire, le lecteur comprend que, pour ces personnes, la migration en Suisse ne devait être que temporaire, que transitoire le temps que la situation s'apaise au Kosovo pour pouvoir, par la suite, y retourner en toute sécurité. Aucune d'entre elles n'a pensé, à l'époque, qu'elle passerait les quinze ou vingt prochaines années de sa vie en Suisse. En attestent ces deux exemples :

Arta : « *Si... je sais pas... mais si quelqu'un avait dit... à moi et à mon mari que après quinze ans on était encore en Suisse... je crois... personne peut croire ça, c'était impossible de penser ça [...] pour nous c'était un petit moment... bon peut-être quelques mois comme ça ou un peu plus mais après quinze ans, non non.* »

Greta : « *Moi au début toujours je pensais au retour au Kosovo... je me disais ça va pas être très long ici, bientôt retour là-bas avec tous à la maison... je me disais tout le temps ça moi, toujours... pour moi c'était très rassurant de me dire ça... alors non j'ai pas cru une seule minute avant... à ce moment que nous on resterait ici en Suisse [...] pour dire aussi on acheté rien avec mon mari en Suisse, les choses ça restait dans... les cartons comme ça parce que toujours pour dire quand le Kosovo libre nous retourne, c'est tout [...]* »

Comme tous les enquêtés se sont appliqués à le préciser, et ce à plusieurs reprises au cours des entretiens, leur migration ne répondait ni à une volonté de progression socio-économique, ni à des opportunités professionnelles et financières, et encore moins, comme l'a explicitement fait valoir Mirjeta, à une volonté de jouir des avantages que pouvait offrir le système suisse : « *[...] mais jamais on est venu pour profiter du pays, ça c'est sûr et il faut dire, c'est important que les gens ils comprennent ça hein, jamais on a pensé à ça nous, jamais, jamais [...]* ».

De plus, il est également intéressant de relever que plusieurs exemples qui attestent de la volonté qu'ont manifesté les personnes interviewées de marquer une différence, une frontière (travail de boundary making, Dahinden et Zittoun, 2013 ; Holtz, Dahinden et Wagner, 2013) nette entre elles, ayant migré pour des raisons politiques, et les personnes étant venues en Suisse pour prétendre à un avenir économique meilleur. D'ailleurs, Bujar, Greta et Mirjeta l'expliquent très clairement :

Bujar : « *Tu te souviens ça j'ai déjà dit et même... nous on est venus parce que... c'était pas.. bon, on pouvait pas faire différemment tu vois... c'est pas qu'on voulait venir en Suisse pour l'argent, le travail et tout comme les autres personnes avant venus en Suisse pour... 1985-1990 comme ça tu vois... nous c'est pas pareil notre histoire, c'est très différent moi... ma situation. »*

Greta : « *Moi je vous dis la vérité... je manquais de rien là-bas au Kosovo... c'est vrai, j'avais ma maison avec... le jardin beau et tout... moi je travaillais très bien, j'aimais beaucoup ma vie... mon mari aussi c'était un très bon travail... les enfants ils avaient tout pour eux, il manquait rien, vraiment [...] les gens... bon les suisses ils ont toujours de la peine pour comprendre ça mais c'est pas parce que... en fait... c'est pas parce que c'est le Kosovo notre pays qu'on avait rien chez nous... nous on vivait très, très bien chez nous je vous jure... mon mari et puis... moi après c'est pas venir pour gagner argent, acheter des choses et tout... ça il y avait tout dans notre maison... ma vie elle était très belle au Kosovo... je voulais pas... pas changer, je voulais pas faire autrement moi. »*

Mirjeta : « *[...] Migration politique, attention, moi c'est politique, pas économique vous comprenez bien hein ? C'est très, très différent, on n'est pas les mêmes hein... pas venus pour les mêmes choses que eux nous... eux ils sont rentrés en Suisse pour avoir plus de l'argent, pour avoir une plus belle vie... avec un travail, ils avaient rien, rien, pas de travail, des vieilles maisons sans les fenêtre... mais... mais c'était comme des pauvres en fait... c'était la misère c'était vraiment ça pour ces gens... mais nous attention c'est pas ça... nous vous savez on avait une très belle vie avec tout pour nous... tout pour être bien et heureux... personne voulait partir ça. »*

Ces trois exemples montrent, en effet, et dans un premier temps, la nécessité pour les personnes interrogées de marquer une distance avec d'autres personnes également venues du Kosovo en tant que réfugiés économiques. Cette façon de marquer la distance, et de manifester le besoin de se différencier des réfugiés économiques, leur permet par là même de distinguer leur parcours migratoire de cette autre catégorie de migrants, de distinguer leur trajectoire de vie de la leur, et ainsi de prétendre à une reconnaissance singulière de leur statut et de la légitimité de leur présence en Suisse.

De plus, il est intéressant de relever combien ces exemples illustrent la notion de représentations

sociales au sens de Moscovici (1961), et celle de catégorisation sociale de Tajfel (1972) qui peuvent circuler entre différents groupes d'individus. Pour Moscovici (1961), la représentation sociale est un « *corpus organisé de connaissances et une des activités psychiques grâce auxquelles les hommes rendent la réalité psychique sociale intelligible, s'insèrent dans un groupe ou un rapport quotidien d'échanges, libèrent les pouvoirs de leur imagination* » (p. 27-28) ; et pour Tajfel (1972) la catégorisation sociale renvoie au fait que :

Les caractéristiques de son propre groupe (son statut, sa richesse ou sa pauvreté, sa couleur de peau, sa capacité à atteindre ses buts) n'acquièrent de signification qu'en liaison avec les différences perçues avec les autres groupes et avec leurs différences évaluatives [...] un groupe devient un groupe en ce sens qu'il est perçu comme ayant des caractéristiques communes ou un devenir commun, que si d'autres groupes sont présents dans l'environnement. (p. 295).

En effet, ceci transparait clairement lorsque Greta dénonce les représentations que, selon elle, « *les suisses* » ont des albanais du Kosovo, à savoir, que ce sont toutes des personnes qui ne disposaient que de peu de ressources pour vivre dans leur pays ce qui les aurait incité à venir s'établir en Suisse dans le but d'y remédier. Ceci rejoint également la définition que donne Tajfel (1970) de l'identité sociale puisqu'il avance que celle-ci se fonde sur les connaissances et/ou croyances qu'ont les individus à propos des catégories sociales auxquelles ils appartiennent et/ou auxquelles on veut les faire appartenir.

Ce que cherche à communiquer par là Greta est le fait que la frontière entre réfugiés économiques et réfugiés politiques peut s'avérer être si trouble pour certaines personnes non-concernées qu'elle peut finir par ne plus exister, et ainsi provoquer une confusion telle que tous les migrants albanais du Kosovo se retrouvent englobés dans une seule et grande catégorie relativement homogénéisante.

Cependant, en souhaitant dénoncer certaines représentations sociales, Greta, à un autre niveau, s'en fait le relai puisqu'elle aussi dresse une catégorie relativement figée et globalisante lorsqu'elle avance que ce sont « *les suisses* » qui auraient tendance à voir tous les migrants du Kosovo comme étant des personnes en quête d'avenir économique meilleur.

Une démarche similaire s'observe avec l'exemple de Mirjeta qui propose un portrait relativement tranché et stéréotypé des réfugiés économiques venus du Kosovo. En effet, pour elle, asile économique rime visiblement avec « *pauvres gens* », « *misère* », « *pas de travail* » et « *vieilles maisons sans fenêtre* ». Ces exemples concrets témoignent de manière exemplifiée de la représentation que Mirjeta s'est construite de ceux qui sont pour elle des migrants économiques en provenance du Kosovo. Au-delà d'essayer de saisir la « réalité » sociale des groupes, des catégories auxquelles les enquêtés appartiennent ou n'appartiennent pas, ce qui est vraiment intéressant ici est la signification que ces catégories ont pour ces personnes.

Il me semble que ces éléments qui participent à nourrir les représentations sociales apparaissent comme étant fondamentalement intéressants puisqu'ils permettent, à un premier niveau (je montrerai ceci plus en détail et avec des exemples plus évocateurs plus tard), de mesurer l'importance que représente, pour les enquêtés, le fait de restaurer leur image personnelle et de la légitimer auprès d'un tiers qu'est ici le chercheur (appréhendé selon les interviewés tel un « porte-parole »). En effet, en dressant un tel portrait des réfugiés économiques et en manifestant une telle volonté de se démarquer de ces derniers (ne pas avoir eu besoin d'argent, avoir eu une vie pleinement satisfaisante au Kosovo où ils ne manquaient de rien, etc.), mes enquêtés peuvent prétendre à une image positive et dynamique de leur personne, à une valorisation de leur soi.

Ces questions qui touchent plus largement la notion d'identité feront l'objet, plus tard, d'un point sur lequel je m'attarderai plus spécifiquement.

Dès lors, je propose de me concentrer sur les discours tenus par mes enquêtés et de m'attarder sur le contenu même des entretiens.

5.2 Axe 2 : La perception de différentes ruptures causées par l'expérience migratoire

Comme décrit précédemment, mon travail de recherche porte un intérêt premier à la migration vécue comme étant une rupture particulièrement marquante dans la trajectoire de vie. Je l'ai explicité au sein du cadre théorique, la rupture causée par l'expérience migratoire engendre plusieurs changements au sein des différentes sphères d'expériences (Zittoun, 2012a) qui caractérisent l'existence des personnes concernées. Dès lors, au travers de ce chapitre, je focaliserai mon attention sur ces ruptures, abordées tels des changements, des points de bifurcation, qui peuvent être vécues et perçues comme des situations problématiques.

Après m’être penchée de manière détaillée sur les discours de mes enquêtés, j’ai pu constater que différentes catégories de ruptures (au sens de la psychologie socio-culturelle) s’en dégagent. L’analyse transversale à laquelle je me livre ici me permettra de saisir ces ruptures vécues et perçues comme telles par les personnes interviewées.

Quatre types de rupture (caractéristiques de la rupture plus globale que représente la migration elle-même) ont été identifiés et répertoriés. Je propose de les détailler ci-dessous.

5.2.1 Rupture linguistique

La rupture qui a été exprimée de manière unanime pour les enquêtés s’est articulée autour de tout ce qui touche au niveau linguistique. En effet, la communication langagière se trouve être au cœur de ce qui concerne la plupart des individus au quotidien et lorsque celle-ci se voit compliquée par des soucis de langue, les situations d’interaction s’en trouvent dérangées.

Ces deux premiers exemples en attestent :

Mirjeta : « *Oh la la le français c’était tellement dur pour moi au début... pour parler avec les autres... pour pouvoir répondre à la vendeuse dans le magasin par exemple, ça c’était vraiment difficile pour moi... même pour les courses aussi on comprend rien mais bon... je pouvais pas demander, je savais pas parler alors on est toujours à...avec rien [...] Moi j’adore parler toujours parler, parler toujours quand j’étais là-bas avec ma famille, les gens au travail, dans les magasins et tout... toujours pour parler moi [rire]... et là au début jamais tu peux dire des choses aux voisins et tout. Ca c’était dur pour moi pour être... je disais qu’après avec la langue, le français ce serait mieux mais bon ce milieu, comme... entre ces deux, pas bien cette période pour moi. »*

L’exemple que fournit Mirjeta est intéressant puisqu’il montre qu’elle a vécu une rupture linguistique qui a eu deux types de répercussions pour elle. En effet, là où elle rapporte une difficulté à s’exprimer, à communiquer que tous les interviewés ont manifesté dans leurs discours, elle insiste aussi sur le fait que la migration, et donc le changement de langue usuellement utilisée, a provoqué une deuxième rupture, plus personnelle, émotionnellement plus complexe à accepter, à savoir, celle de se trouver dans l’incapacité de discuter, d’échanger, de bavarder avec les personnes qui gravitaient autour d’elle (exemple des voisins), alors qu’elle se présente comme étant une femme qui a des prédispositions pour tout ce qui touche à la sphère

communicative (« [...] *toujours pour parler moi* »). Mirjeta ajoute à la fin de l'extrait qu'elle se situait au début de son arrivée en Suisse « entre » deux états, dans un « milieu » comme elle le nomme qui était compliqué à assumer. L'utilisation de cette préposition atteste du fait qu'auparavant, au Kosovo, elle se considérait comme étant une personne aimant communiquer et ayant de la facilité à le faire, puis avec la migration, pour des raisons extrinsèques, elle n'a plus pu exprimer cette facette de sa personnalité. Pour autant, suite à un exercice de projection dans le futur (« *je disais qu'après avec la langue, le français ce serait mieux* »), elle a pensé qu'elle pourrait de nouveau coller à l'image de la femme qu'elle pensait être, qu'elle voulait de nouveau être et en laquelle elle se reconnaissait. Dès lors, et au travers de cet exemple, il est intéressant de constater que Mirjeta donne accès à la manière dont elle se voit, se considère et se perçoit. Ceci montre comment les questions identitaires et linguistiques peuvent être liées. La rupture linguistique peut visiblement mener à une certaine confusion de son identité personnelle (Gretler et al., 1989). J'y reviendrai plus tard, de manière plus détaillée, avec des exemples d'autant plus saillants.

Arlind : « *Ben vous savez quand même... ben... quand vous pouvez pas parler le français et que c'est pas possible de dire pour la petite chose, une chose comme ça qui est pas importante et ben ça vous arrivez pas dire ça... et qu'après... c'est avec les gestes pour essayer de parler, de dire les choses, avec les mains comme ça ben... c'était triste, vraiment, c'était très triste pour moi de me voir comme ça, faire ça parce que... ben... pas problème avec ma tête ou quoi... ou pour apprendre... toujours une personne qui a bien réussi... c'est juste plus compliqué que ça.* »

L'exemple d'Arlind montre, dans un premier temps, que des remparts à la communication verbale peuvent être mobilisés : il propose de considérer la communication gestuelle comme un outil de substitution mais la décrit comme étant peu satisfaisante en terme d'image véhiculée. En effet, faisant preuve d'une certaine réflexivité sur sa situation, il exprime très clairement ne pas se reconnaître (« *c'était triste pour moi de me voir comme ça, faire ça* ») dans cette pratique appréhendée à son sens comme l'unique alternative dans certaines situations expérimentées. Comme suggéré plus haut, je relève alors combien les questions linguistiques sont liées à la notion d'identité perturbée lors d'expériences telle que l'est la migration.

Il est on ne peut plus intéressant de relever qu'Arlind veille à préciser que selon lui le fait d'être en proie à quelques difficultés avec la langue du pays hôte ne relève pas de troubles de « l'intelligence » (« *pas problème avec ma tête* »), ni de troubles de l'apprentissage. Dans son

discours, il laisse entendre que la problématique est plus complexe sans expliciter en quoi et comment elle l'est pour lui. Je peux imaginer que ce qu'il essaie de communiquer ici est le fait que pour arriver à mobiliser la langue d'un pays, la personne migrante devra surmonter un certain nombre de difficultés qui sont externes à ses facultés et à ses compétences personnelles (Gretler et al., 1989). Tenir un tel discours lui permet en priorité de restaurer l'image qu'il a de lui-même en essayant de faire valoir la personne qu'il se sent être vraiment (« *toujours une personne qui a bien réussi* »), et qui tranche avec l'image de la personne migrante qu'il a été à son arrivée en Suisse.

Arlind se trouve être dans une période de transition qui l'invite à la fois à réfléchir à qui il est mais aussi à comment il veut parler de lui, quelle image il souhaite renvoyer. Cet exercice exige une forme de prise de distance par rapport à soi-même qu'Arlind semble avoir développé au fil des années qui se sont écoulées depuis son expérience migratoire et donc son arrivée en Suisse.

Les trois exemples qui suivent expriment eux aussi combien la rupture linguistique expérimentée par les enquêtés peuvent avoir des répercussions identitaires fortes :

Arta : « *Le plus dur je trouve moi c'est d'exprimer un peu sa personnalité avec une langue étrangère. Je crois que ça passe beaucoup par la langue, par le langage on peut dire et même si... si je savais un peu... parler français parce que j'avais étudié la langue à l'université au Kosovo là-bas... ben... on a pas toujours les bons mots pour montrer qui on est vraiment... quel genre de personne on est en fait. [...] et après quand je suis venue ici, que... je parlais comme tous les étrangers ben... pour les gens... j'étais comme ça aussi oui hein... c'était dur pour moi... c'était pas moi ça... c'était pas le vrai moi. »*

Greta : « *[...] En plus, avec le français même quand je voulais essayer un peu j'étais très, très... inconfortable, gênée quoi, vous voyez un peu... je voulais être moi mais je voyais que les gens ils disaient dans leur tête « oh la pauvre, elle comprend rien »... Mais j'étais pas une « pauvre » moi, non... c'est bizarre mais je voulais dire à tous ces gens qui regardaient comme ça qui j'étais vraiment moi, pas cette « pauvre » là [...]* »

Les extraits respectifs d'Arta et de Greta seront analysés ensemble puisqu'ils comportent plusieurs similitudes que je souhaiterais mettre en exergue.

Dans un premier temps, il apparaît comme intéressant de relever que les difficultés linguistiques que les deux interviewées ont rencontrées ne s'expriment pas à un niveau « primaire » comme l'est l'incapacité à verbaliser, ou encore l'incompréhension d'idées (Arta : « *[...] je savais un peu... parler français* »). Celles-ci concernent plutôt, et une fois encore, la personnalité, l'identité et la

perception de soi (Arta : « *Le plus dur je trouve moi c'est d'exprimer un peu sa personnalité avec une langue étrangère.* », Greta : « *[...] je voulais être moi [...]* »).

De plus, et dans un second temps, je relève qu'Arta dresse une catégorie relativement rigide des personnes étrangères qu'elle rend visible au travers de son « *tous les étrangers* », catégorie dans laquelle elle s'englobe du point de vue social (« *[...] pour les gens... j'étais comme ça aussi [...]* ») mais à laquelle elle ne souhaite pas être associée et dans laquelle elle ne se reconnaît pas personnellement (« *[...] c'était pas moi ça [...]* »). Greta aussi manifeste ce sentiment d'appartenance à une catégorie de personnes qui ne lui ressemble pas et dans laquelle elle ne se retrouve personnellement pas, à savoir, « *les pauvres* » comme elle les nomme (Greta : « *[...] Mais j'étais pas une « pauvre » moi, non [...]* »). Ceci est intéressant dans la mesure où il fait écho à la question de l'identité sociale soulevée par Tajfel (1972) qui renvoie à « *la connaissance qu'on a d'appartenir à certains groupes sociaux et la signification émotionnelle et évaluative qui résulte de cette appartenance* » (p. 296).

Dès lors, je pourrais dire que le « moi » respectif de ces deux enquêtées apparaît comme étant tiraillé. En effet, pour Arta ce sentiment de tiraillement s'exprime, d'une part, par la catégorie figée et statique des étrangers (comportant elle-même certains types de représentations/catégorisations sociales sur ceux-ci) qu'elle utilise et à laquelle, selon elle, le regard des autres l'associe ; et d'une autre part, sa volonté de marquer la différence, de se distancier de cette catégorie, et ainsi de se revendiquer comme étant une personne unique et singulière. Pour Greta, un schéma similaire s'observe au travers de la dichotomie : être « *une pauvre* » vs exprimer « *qui j'étais vraiment moi* ».

De manière plus générale, ces exemples montrent que la rupture linguistique ressentie lors de l'arrivée dans un nouveau pays comporte des facteurs psychologiques et sociologiques qui peuvent s'exprimer de manière très forte pour certaines personnes (Gretler et al., 1989).

Drilon : « *[...] Ben pour parler j'étais très mal au début, je voulais pas quoi parce que... faire les erreurs avec la langue ça rendait pas bien, pas bien avec moi-même vous voyez... je me sentais comme une petite personne, c'était plus moi, c'était... j'étais un peu comme enfant... pas savoir, pas faire seul, pas parler [...]* »

Ce nouvel extrait s'inscrit aussi dans la même dynamique que les deux précédents. En effet, le lecteur constate combien la rupture linguistique peut avoir des résonances identitaires profondes et peut chambouler des repères à ce niveau-là. Pour Drilon, ne pas maîtriser la langue du pays hôte est vécu comme un phénomène de régression, de déclin (« [...] j'étais un peu comme un enfant [...] ») portant lui-même les marques de la représentation personnelle stéréotypée de ce qu'est « l'enfance » pour cet enquêté (« [...] pas savoir, pas faire seul, pas parler[...] »). Ce que je retiens en priorité ici est le fait que Drilon verbalise clairement la perte de son statut d'homme, d'adulte et la souffrance que celle-ci engendre chez lui.

Au travers de ces différents extraits, j'ai souhaité montrer combien le fait de ne pas parler la langue du pays dans lequel les personnes migrantes rencontrées sont arrivées peut avoir des conséquences sur leur identité et des effets sur la perception de soi. Plusieurs interviewés ont insisté sur la difficulté d'assumer le poids du regard de l'autre sur soi et l'impression qui lui est intrinsèque de se sentir catégorisés, enfermés et réduits à leur seul statut de migrant. Ce sentiment d'infériorité et de discrimination relevé dans le récit des enquêtés pourrait faire écho à ce que Légault et Frontaux (2008) appellent, dans un tel contexte, le « sentiment de dévalorisation ».

5.2.2 La rupture professionnelle

Dans la continuité de ce que j'ai présenté ci-dessus, le lecteur comprendra que le type de rupture que je m'appête à développer dans ce sous-chapitre fait aussi écho à la question de l'identité.

Je l'ai précédemment montré, il est apparu de manière relativement franche que mes enquêtés jouissaient dans leur pays d'origine d'un statut social particulier auquel ils avaient accédé suite à un parcours universitaire, ou du moins tertiaire (cf. tableau des profils socio-démographiques). Les personnes rencontrées étaient toutes qualifiées voire très qualifiées au Kosovo. Ce point-ci se présente comme l'un des plus importants dans cette rubrique puisqu'il représente la base sur laquelle s'est construite ma réflexion.

Malgré leur profil, aucun d'entre eux n'a pu faire valoir ses diplômes et ses titres académiques, ni même l'expérience acquise au Kosovo pour se réinsérer dans la vie active en Suisse. Dès lors, je propose de m'attarder ici sur cet aspect du phénomène migratoire vécu par mes interviewés, et de

mettre en lumière la manière avec laquelle cette perte de statut a été vécue, perçue et ressentie, mais aussi à partir de quelles stratégies ils ont pu rebondir de sorte à retrouver un équilibre dans le pays d'accueil.

Suite aux entretiens effectués, le point ressorti en priorité, et que j'ai introduit ci-dessus, est sans contexte la problématique de la reconnaissance des diplômes. En effet, aucune de leurs compétences et de leurs connaissances acquises au Kosovo n'a été légitimée une fois en Suisse. En atteste ces quelques exemples :

Mirjeta : [...] rien, rien je vous dis, rien du tout... tu arrives là et c'est comme si avant rien avait existé pour toi... tu pars de rien, zéro. »

Arta : « Ben moi je pensais bien que je... fallait en fait parler la langue, français quoi pour le travail... bon ça c'est sur... mais après j'ai vu que le problème... en fait... c'était pas le français mais le papier que j'ai moi du Kosovo... Ca... ça va pas pour ici, pas reconnu... comme pas existait mon diplôme et mon expérience professionnelle. »

Bujar : [...] pour ici quand t'arrives ya rien, ils regardent tes papiers et tout mais ils disent désolé mais pas possible pour faire ça... je connais pas cette école, le papier là, connais pas [...] ils voient Ex-Yougoslavie et ils pensent de suite que c'est nul, que ça vaut pas pour ici en Suisse... mais il savaient rien de là-bas, c'est bête... après je me sentais faible, nul, avec rien. »

Arlind : [...] dans les administrations vous savez ils savent eux... alors moi ils disaient ok pour le diplôme, je comprends mais c'est pas le même pays ici alors on peut pas vous dire c'est d'accord... pour faire architecte ici, pas possible... mais après c'est vous pour apprendre français et... après tu repasses les examens... très long ça alors... j'ai dit alors pas de valeur pour ce que je fais dans mon pays, très déçu, vraiment. »

Je relève qu'un sentiment de rupture se manifeste au niveau professionnel pour ces personnes. Même si Arta apparaît comme étant lucide quant à la nécessité de devoir parler la langue du pays, tous présentent une grande déception (Arlind : « [...] pas de valeur pour ce que je fais dans mon pays, très déçu, vraiment. ») par rapport à la non-reconnaissance et à la dévaluation des diplômes obtenus au Kosovo. Visiblement, ils ne s'étaient pas préparés et ne s'attendaient pas à devoir assumer le poids d'une telle nouvelle. Les enquêtés cités ci-dessus ont alors nourri un sentiment d'infériorité qui s'est exprimé au travers de cette mésestimation qu'ils disent avoir ressenti lors des démarches administratives entreprises (Mirjeta : « [...] et c'est comme si avant rien avait existé pour toi [...] » ; Bujar : « [...] après je me sentais faible, nul, avec rien. »).

Bujar, lui, permet d'interpréter la situation à un niveau différent. En effet, il semble s'expliquer sa situation en mobilisant une image très précise qu'il se fait de la représentation qu'auraient, à son sens, les administrations suisses à l'égard des migrants venus d'Ex-Yougoslavie. Il semble interpréter sa situation sous l'angle d'une forme de discrimination dont lui et ses compatriotes seraient les victimes (« [...] ils voient Ex-Yougoslavie et ils pensent de suite que c'est nul [...] »).

Un écart incontestable s'est alors manifesté entre l'identité professionnelle pré-migratoire des enquêtés et leur identité professionnelle post-migratoire :

Drilon : « *Quand même... quand je pense à comment c'était pour moi et ma famille avant avec mon travail... c'était bien, beau travail pour moi, des choses très intéressantes pour moi, avec des responsabilités [...]* »

Mirjeta : « *Tous les jours, c'était le travail... mon travail à moi, toujours travailler mais pas toujours travailler comme maintenant, pas pareil... Avant, travail magnifique pour moi, je l'aimais, oh j'aimais beaucoup beaucoup mon travail... très dynamique, , faut avoir des choses très très bonnes pour la tête... avoir pour réfléchir et tout... avec les études à l'université pour moi... maintenant plus besoin pour réfléchir, je dois plus faire pareil pour mon travail ici, c'est dommage, c'est comme ça... c'est juste travail pour vivre avec ma famille ce travail, c'est tout, rien de très [...]* »

Greta : « *[...] Avant, j'étais... toujours... toujours pour... j'organisais des choses avec mes collègues, je faisais très bien mon travail, je m'occupais des enfants à la maison, je travaillais encore à la maison après pour préparer les choses pour le travail, je faisais tout toute seule, j'étais très forte moi... et puis, arrivée ici... plus rien, plus la même vie, pas le même rythme c'est sûr. Au début pas de travail, pour presque deux ans, alors les journées c'était long pour moi, très long... moi je te dis, jamais jamais jamais j'étais restée à la maison avant... toujours pour étudier et après pour travailler tous les jours... toute la journée. »*

Arta : « *[...] Qu'est-ce que je peux dire de plus... avant je suis... bien avec mon travail qui... magnifique, gagnais bien ma vie, toujours à faire des choses pour... ben pour le travail quoi... avant, moi j'étais très [fait un geste de mouvement, de rapidité avec ses mains] et maintenant plus rien... très dur pour moi [...]* »

Ce qui apparaît de manière assez franche dans les discours rapportés ci-dessus est l'utilisation de locutions comme « avant- après » et/ou « avant- maintenant » employées de pair pour marquer

l'opposition radicale entre deux périodes de la vie des enquêtés. Ceci me permet, une fois encore, de cerner la rupture qui a été perçue et vécue de manière saillante au niveau professionnel lors de l'arrivée en Suisse.

Dans cette dynamique, il est intéressant de relever que j'ai eu accès pour ce point-ci en particulier à plus d'externalisations de la part de femmes que d'hommes. Au travers des extraits qui apparaissent précédemment, le lecteur constate qu'elles se sont montrées très soucieuses de faire valoir l'idée qu'elles étaient au Kosovo des femmes actives, autonomes et indépendantes (Mirjeta : « [...] *Avant, travail magnifique pour moi, je l'aimais, oh j'aimais beaucoup beaucoup mon travail... très dynamique [...]* », Greta : « [...] *je faisais tout toute seule, j'étais forte moi [...]*) qui exerçaient un métier qu'elles avaient choisi et qui demandait certaines dispositions (Mirjeta : [...] *mon travail... très dynamique, faut avoir des choses très très bonnes pour la tête... avoir pour réfléchir et tout... [...]*).

Dans cette perspective, il semble important pour ces femmes d'insister sur le fait qu'elles menaient une vie professionnelle comblée et pleinement épanouie avant de devoir expérimenter la migration. Ceci laisse, une fois encore, entrepercevoir le poids et l'importance qu'occupe cette rupture dans leur trajectoire de vie :

Greta: « [...] *Au Kosovo, moi... je faisais tout pour être au plus haut... faut toujours être meilleure comme ça t'as le choix de ta vie... et moi ben... c'est ce que j'ai fait... avec l'université puis le travail, la meilleure pour être bien et tranquille, c'était parfait ça. »*

Arta : « [...] *Moi mon travail là-bas c'est... c'était moi pour prendre et dire les décisions... pas une personne sur moi... moi j'étais au dessus pour dire aux autres comment faire le travail [...] pour faire ça... c'était super, très élevé mon travail. »*

Toutes ont eu la sensation de passer d'un statut de femme active à celui de femme relativement passive. Mais ce qui est d'autant plus intéressant est de constater que ceci s'est exprimé dans leur discours à deux niveaux différents : d'une part, une forme de passivité a été relevée par le manque d'activité professionnelle en soi puisqu'en effet certaines n'ont pas pu s'insérer dans le monde professionnel suisse (Arta est bénéficiaire de l'AI et Greta n'a pas travaillé les deux premières années de son arrivée en Suisse) et, d'une autre part, la passivité s'est ressentie par le manque de stimulation intellectuelle propre à la nouvelle profession exercée en Suisse (Mirjeta : [...] *c'est juste travail pour vivre avec ma famille ce travail, c'est tout, rien de très... [fait geste*

de hauteur vers sa tête avec la main]. »).

Pour nourrir ceci, et par analogie pour révéler une fois encore à quel point la rupture professionnelle s'est exprimée de manière saillante et saisissante pour les interviewées, je relève la façon dithyrambique qu'elles ont eu de parler de leur vie professionnelle passée par le biais de l'utilisation de termes comme « beaucoup », « très », « toujours », « magnifique », « parfait », « super », etc. Cet aspect apparaît comme étant particulièrement important à souligner puisqu'il s'est manifesté, chez mes enquêtées, une volonté -presque un besoin- de montrer qu'elles entretenaient un lien fort et éloquent avec le Kosovo, et par conséquent, avec leur passé. Ce lien qu'elles tissent avec leur vie passée apparaît clairement et à plusieurs reprises lorsqu'elles mettent en lumière les caractéristiques des personnes qu'elles étaient avant que la migration ne vienne les entacher. Il est donc intéressant de relever que les questions liées à l'identité sont appréhendées surtout en lien avec le passé de ces femmes, et ce même une vingtaine d'années après la migration :

Arta : « [...] *Moi dans ma tête je veux toujours comment j'étais là-bas avant... je sais que j'ai changé, avec les enfants, la vie ici et tout... je vois que j'ai changé par rapport aux gens restés là-bas... ou par le regard des gens au début... et pas que au début aussi... mais... c'est normal presque pour 18 ans en Suisse et... comment dire... ici... bon je suis ok avec ma vie ici, c'est bien, je suis bien... c'est vrai mais... c'est comme si... pas vraiment moi un peu... la vie avant, la femme avant que j'étais, toujours bien préparée, maquillée, pour faire des belles... bien prendre la parole comme ça... parfait cette vie pour moi tu vois. »*

Il est intéressant ici de constater qu'Arta semble complètement tiraillée entre, d'une part, le fait de concevoir l'identité comme quelque chose de dynamique, en mouvement, en changement au grès des expériences données (ou contraintes) par la vie (« [...] *je sais que j'ai changé, avec les enfants, la vie ici et tout... je vois que j'ai changé par rapport aux gens restés là-bas mais... c'est normal presque pour 18 ans en Suisse [...] »*), et d'une autre, le fait de mobiliser une image très précise d'elle-même, emprise d'une forte nostalgie, à laquelle elle souhaite se raccrocher et au travers de laquelle elle souhaite encore exister (« [...] *Moi dans ma tête je veux toujours comment j'étais là-bas avant [...] »*). Pour toute personne qui vit une période de changement, survient une forme de dualité pouvant s'exprimer, d'une part, par le besoin de maintenir un sentiment de continuité (se sentir identique à travers le temps) et, de l'autre, par la nécessité de s'adapter au

changement. C'est en ça que Zittoun (2012a) appréhende l'équilibre qu'une personne doit trouver au sein de cette forme de tension (ce qui change vs ce qui ne change pas) présente tout au long de la vie. Ainsi, Arta souhaite être la même personne, unique et identique au travers du temps mais n'y arrive pas puisqu'elle ne parvient pas à créer une « *continuité et un sens entre [ses] déterminations du passé, et [ses] projets [...]* » (Lipiansky, 1993, p.43).

Dès lors, il semble important de préciser que ceci représente un point sur lequel Arta a longuement insisté au cours de l'entretien et au travers duquel elle s'explique- et m'explique - les raisons pour lesquelles elle ne s'est jamais sentie capable de travailler une fois en Suisse, et les raisons pour lesquelles elle s'est laissée emporter par des vagues successives de dépression. Malheureusement, ces problématiques dépassent le cadre de ce travail de mémoire mais constitueraient, cependant et à mon sens, un matériel précieux pour montrer en quoi et comment le processus d'intégration (et les questions de remaniement identitaire qui lui sont inhérentes) doit être appréhendé avec nuance et finesse réfutant l'idée primaire et basique du sens populaire selon laquelle une simple motivation intrinsèque ou une volonté personnelle de la part du migrant permet de s'intégrer automatiquement dans le pays hôte.

Je relève ainsi que l'ensemble des questionnements identitaires (et des questionnements liés à l'estime de soi) auxquels ces femmes semblent être en proie peuvent être rattachés aux différents échecs qu'elles ont dû essayer (surtout celui touchant la sphère professionnelle), ainsi qu'à l'ensemble des difficultés vécues dans leur quotidien en Suisse. Il est également important de relever les traces d'un travail d'idéalisation du passé (idéalisation de ce qu'elles ont perdu) lui-même étayé par le biais de portraits qu'elles ont dressé des personnes qu'elles étaient avant de devoir migrer.

De manière générale, j'ai noté le besoin, pour ces femmes, de veiller à se faire valoir comme des figures fortes, éduquées qui faisaient preuve d'une emprise et d'un pouvoir sur leur vie professionnelle au Kosovo, mais aussi dans les autres sphères de leur existence (Greta : « *[...] je m'occupais des enfants à la maison [...] je faisais tout toute seule, j'étais très forte moi [...]* »). Ainsi, une telle démarche leur permet peut-être de garder, et surtout de rétablir, auprès d'un tiers, une image positive et avantageuse des femmes qu'elles étaient dans leur pays d'origine (stratégie pour maintenir/restaurer une estime de soi positive), et par là même, de trancher avec la

représentation populaire plutôt négative des femmes migrantes (Morokvasic, 1983).

De fait, la migration et la mobilité ont longtemps été considérées comme des phénomènes uniquement masculins (Dahinden et al., 2007). Bien que ces dernières décennies de véritables transformations aient été connues à ce niveau, il n'en reste pas moins que les représentations de la migration se sont construites à partir des expériences migratoires des hommes. Selon certains auteurs telles que Catarino et Morokvasic (2005), ceci aurait conduit à développer une image catégorisante et stéréotypée des femmes migrantes les présentant réciproquement sous l'angle de mères (ou d'épouses) subissant la migration de leur mari, ou sous l'angle de femmes répondant au contexte de transformations socio-économiques et politiques afin d'effectuer des tâches nécessitant peu (voire pas) de qualification rappelant ce qu'elles sont amenées à réaliser dans la sphère privée et familiale (domestique, emplois du *care*, travailleuse du sexe, etc.) (Dahinden, 2009). Des auteurs comme Kofler et Frankhauser (2009) abondent, sans détour, en ce sens se proposant de dénoncer l'image réductrice et statique des femmes migrantes dont notre société se fait le relai :

Les migrantes sont souvent présentées comme des mères d'enfants en bas âge, sans réelles qualifications, qui ne maîtrisent pas la langue du pays d'accueil [...] qui sont venues dans le cadre du regroupement familial [...] et qui sont soumises aux traditions patriarcales de leur pays d'origine. » (p. 4).

Dans cette même dynamique, Morokvasic (1983) rend attentif au fait qu'en véhiculant de telles images de « la femme migrante » tout participe « à renforcer l'image déformée qu'on a d'elles, celles de personnes à charge et improductives, isolées, illettrées et ignorantes. » (p. 27).

Dès lors, il est essentiel de mesurer l'importance de prendre une certaine distance pour comprendre le phénomène de « migration féminine ». Il est fondamental de se livrer à un travail de réflexivité pour se montrer vigilant quant aux généralisations qui ont tendance à dresser un portrait des plus dépréciatifs des femmes migrantes. Dans la démarche qui est la mienne, il est capital d'avoir conscience du fait que les phénomènes migratoires n'ont rien d'homogènes, ils nécessitent une connaissance de la pluralité des trajectoires des personnes, mais aussi que l'expression « les femmes migrantes » crée une catégorie hermétique à laquelle je n'adhère pas

puisque'elle participe à alimenter les stéréotypes et les lieux communs à l'endroit de toutes femmes dont le parcours de vie a été marqué par une expérience migratoire.

Dès lors, et suite à ce que je viens de présenter, il apparaît comme étant peu surprenant que parmi les personnes enquêtées seules les femmes aient ressenti le besoin de se faire valoir comme des figures entreprenantes, adroites, libres et décidées, et ceci d'autant plus qu'elles ont raconté en toute transparence, comme je l'ai rapporté au début de ce travail d'analyse, que leur migration avait répondu à une demande dans le cadre du regroupement familial.

J'ai précédemment montré en quoi et comment la rupture professionnelle s'est exprimée pour mes enquêtés en s'installant en Suisse. Face aux complications préalablement décrites (non-reconnaissance des diplômes, non-validation des acquis et de l'expérience professionnelle, démarches administratives longues et coûteuses), ceux-ci ont dû trouver des alternatives pour pallier à la dépréciation de leur parcours scolaire et professionnel. Ainsi, il est intéressant de souligner que malgré la blessure narcissique et la remise en question personnelle que la perte du statut socio-professionnel a causé en eux, ils ont quasiment tous choisi de se montrer actifs en intervenant professionnellement dans des secteurs pourtant très éloignés de ceux pour lesquels ils avaient été formés et au sein desquels ils auraient pensé évoluer un jour. En ce sens, il aurait été possible de penser que ces personnes refusent de s'illustrer dans de telles professions² et pourtant ça n'a pas été le cas.

Je vais dès lors détailler ci-dessous les différentes motivations évoquées par mes interviewés pour expliquer et justifier leur besoin d'insertion professionnelle en Suisse quitte à effectuer des professions nécessitant peu (voire pas) d'aptitudes particulières :

Arlind : « [...] et puis après t'es là et tu peux rien faire... que des trucs sur les chantiers... pour construire... ben ça moi je connaissais très bien parce vous avez vu j'ai dit avant... moi c'était architecture avant... dans mon pays [...] et puis, tu veux faire quoi ? Pour rester comme ça devant la télé toute la journée ? Non, non, non, ça c'est non pour moi ça... tu vas demander l'argent à l'état et tout... Nous on avait pris les sociaux pendant je sais plus...le temps mais très long et t'es là comme ça... ils te donnent ton argent, ton appartement ils paient et tout, ils font tout pour toi dans ce pays... mais pour moi pas possible encore vivre comme ça... pour attendre que

² Comme Berisha l'a montré dans son travail de mémoire (à paraître) qui s'intéressait au parcours migratoire de femmes fréquentant le centre d'échange interculturel Récif (Neuchâtel).

quelqu'un me donne les choses... quand le travail c'était possible...ils m'ont dit et moi tout de suite travailler... tout de suite. »

Mirjeta : « [...] mais qu'est-ce que c'est... ben... je veux dire il y a les enfants, la vie et c'est pas le choix, pour moi, je devais travailler. Vous savez quand on arrive... et alors on nous a donné les vêtements, les chaussures, la nourriture, je veux dire tout l'argent pour vivre pour moi et ma famille... ben qu'est-ce que peux dire ? C'est gentil c'est sûr mais je suis pas un enfant moi et là j'aime pas moi. Il faut faire seule, rien dire « je dois ça ou ça » [...] »

Greta : « [...] je crois que je peux pas vous dire comment... je me sentais moi quand tu vas au CSP [Centre Social Protestant] pour trouver des petits vêtements, quand tu sais que c'était ceux d'autres gens avant mais qu'ils veulent plus et... et toi ben tu peux acheter que ça... aller dans le magasin aussi pour nourriture avec les bons, et ben... je peux dire que c'était horrible pour moi vivre ça, horrible, je pleurais de ma voir comme ça... après tu fais quoi ? Tu peux pas toujours pleurer et surtout pas toujours le CSP, assistante sociale, l'argent que... une personne elle te donne comme ça pour faire les choses et tout... alors tu vas trouver un travail, c'est tout ce que tu peux faire... trouver un travail pour être bien avec toi-même si on veut [...]. »

Au travers de ces trois exemples, je relève une double nécessité qui s'exprime chez ces personnes, d'une part, de ne pas être oisives (Arlind : « [...] Pour rester comme ça devant la télé toute la journée ? Non, non, non, ça c'est non pour moi ça... »), et d'une autre, le besoin plus que manifeste de prétendre à un minimum d'autonomie, d'indépendance en Suisse pour ne plus se sentir « assistées » (Centre Social Protestant, Organisme de l'Action Sociale, etc.). Le lecteur sent combien il semble indispensable pour les enquêtés de pouvoir assumer eux-mêmes, et par le fruit de leur travail, leur famille, leurs enfants sans se sentir « infantilisés » (Mirjeta : « [...] mais je suis pas un enfant moi [...] »). Ce besoin de s'affranchir d'un sentiment d'infantilisation est d'autant plus relevant qu'il fait écho à ce que j'ai décrit dans le sous-point précédent (problématique de la langue).

Un autre type d'explication a été fourni pour expliquer le fait de s'être engagé professionnellement dans des voies éloignées de celles qui leur étaient caractéristiques au Kosovo, voici deux exemples qui en témoignent :

Arlind : « [...] maintenant je dis comme ça... c'est bête pas avoir fait une formation en Suisse pour avoir un... pour bien... un métier beau qui va bien en Suisse mais bon avant quand je suis arrivé ici... tout va très, très vite, tu dois vite pouvoir trouver un travail, et c'est « petit job » [il fait le geste des guillemets avec ses doigts] qui marche, pour ça c'est toujours ok pour trouver...

et puis, la vie bah... la vie va vite, ça va très vite, tous les jours vous pensez pour ça, pour votre vie là-bas et ici maintenant mais ça continue et ça continue... la vie elle a des droits qui sont plus forts que nous hein et après... 20 ans ici et toujours pareil pour « petit job » en fait [...] »

Greta : « [...] Tu vas faire quoi ? Tu vas aller à l'école en Suisse pour apprendre un nouveau métier bien mais [elle lève la main en l'air et les yeux au ciel]... c'est derrière moi tout ça... mais c'est dommage [...] quand je suis arrivée en Suisse moi j'avais 31 ans... avec les enfants, je pouvais pas aller à l'école pour faire nouveau diplôme, pas possible ça... alors tu fais le travail du ménage ou ces choses et après t'accepte... y'a pas le choix hein, c'est comme ça hein... bon, non je crois pas t'acceptes parce que tu penses encore pour avant et tout... c'est dur toujours ça mais nous... les gens on est bien fabriqué en fait... on oublie jamais bien sûr mais on s'habitue à tout dans la vie. »

Ces deux enquêtés expriment le regret de ne pas avoir eu l'occasion de suivre une formation en Suisse qui leur aurait permis de prétendre à des professions plus reconnues (Arlind : « [...] c'est bête pas avoir fait une formation en Suisse [...] ») que celles exercées à l'époque et qu'ils exercent toujours à l'heure actuelle. Cependant, tous deux justifient ceci soit par l'urgence de la situation (Arlind : « [...] tout va très, très vite, tu dois vite pouvoir trouver un travail [...] »), soit par leur situation familiale (Greta : « [...] avec les enfants, je pouvais pas aller à l'école pour faire nouveau diplôme [...] »).

Il est également intéressant de relever un autre type de justification que les interviewés apportent et qui se retrouve, dans leurs discours, quelque peu entremêlé à celui que je viens de présenter, à savoir, s'être laissé happer par le tourbillon de la vie, par une certaine routine qui les a finalement poussés à accepter la situation professionnelle dans laquelle ils se trouvaient de sorte à n'en être jamais sortis. Une image de résignation, de fatalité se manifeste (Greta : « [...] on oublie jamais bien sûr mais on s'habitue à tout dans la vie. ») en lien avec l'idée que la vie file ne laissant parfois que peu d'emprise sur celle-ci (Arlind : [...] la vie elle a des droits qui sont plus forts que nous [...] »).

Pour un autre enquêté, Bujar, c'est plutôt le fait de continuer à assumer un rôle à part entière (celui de père comme figure importante) au sein de la cellule familiale qui a été le moteur pour accepter un emploi peu estimé et peu reconnu :

Bujar : « [...] ben... je sais pas trop mais pour moi j'étais le père de la famille, avant toujours travaillé, toujours... mes enfants eux ils m'ont toujours vu aller au travail, c'était normal... alors pour moi il fallait pas couper ça... ben c'est sûr c'est pas le même travail mais c'est un travail...

quand même hein [...] Les enfants ils doivent voir le papa le matin... il se lève pour aller au travail, c'est le père vous voyez, ça c'est très important pour les enfants... c'est valeur essentielle à monter pour les enfants ça... le père c'est le modèle pour les enfants... alors il faut montrer le bon exemple pour eux. »

Dans le discours de Bujar, l'image du père est très importante et semble renvoyer à un certain nombre de représentations qu'il a quant à cette figure familiale : un père doit aller chaque matin au travail et doit se faire le représentant, le promoteur premier de certaines valeurs comme l'est celle du travail. Bujar renvoie ainsi l'image d'un père soucieux de transmettre à ses enfants cette idée de « *culture du travail* » si considérable dans le cadre de cette recherche puisque plusieurs interviewés l'ont décrite durant les entretiens comme étant une norme sociale véhiculée et partagée au sein de la « *culture kosovare* ».

Ceci se retrouve de manière d'autant plus manifeste plus tard dans le discours de cet interviewé :

Bujar : « [...] *Ben oui c'était très compliqué de faire ce travail que j'aimais pas trop, que... ben voilà qui était pas très bien pour moi mais il faut travailler, ça c'est toujours la base pour être bien vous savez... il faut donner... faire beaucoup d'efforts... et puis je vous dis la vérité... pour mes enfants c'était très bien qu'ils voient comment le papa il avait pas un bon travail pour lever très tôt le matin, tout décalé et beaucoup la fatigue... vous savez pourquoi ? [...] parce que c'est ça qui permet dire aux enfants : « travaille à l'école, c'est seule chose pour t'en sortir, c'est obligé ça pour être à l'abri comme on dit »... moi ma vie c'était passée, c'était comme finie je peux dire alors eux ils pouvaient faire belles choses et de voir le papa travailler avec les mains tous les jours, abîmées et tout, très fatigué toujours... moi toujours je leur disais ça à mes enfants : « regardez-moi, faut jamais devoir faire ça comme travail, faut aller loin à l'université, toujours, tu restes longtemps, des heures hein, dans ta chambre... toute la journée pour lire, lire, écrire, étudier avec ta tête pour plusieurs heures, et.. c'est ça qu'il faut faire... pas sortir à droite à gauche ou je sais pas, ça c'est pas important, tu peux faire plus tard... déjà travailler, travailler après dehors pour boire les cafés. »*

Il est important de constater ici que ce père souhaite avant tout mobiliser son propre exemple, sa propre expérience professionnelle en Suisse pour donner l'impulsion et l'envie à ses enfants de s'investir dans des études qui leur permettront de prétendre, de son point de vue, à une certaine stabilité et quiétude. Son discours se construit autour du fait qu'il ait pu transformer sa situation personnelle, appréhendée telle une faiblesse, en une réelle force pour l'avenir de ses enfants. De plus, je remarque que Bujar semble avoir fait du dicton populaire « *On n'a rien sans rien* » une philosophie de vie qu'il souhaite également transmettre à ses enfants. Dès lors, le « *capital culturel* » (Bourdieu, 1966), comme système de valeurs intériorisées, que Bujar transmet à ses

enfants participe à façonner leurs attitudes à l'égard de la scolarité, et de la sphère scolaire en générale. Ce même capital culturel apparaît ainsi comme étant des plus importants lorsque cet enquêté aborde le phénomène de réussite scolaire.

Dès lors, ce qui semble primer dans le discours de cet homme s'articule autour de l'idée qu'un père doit se faire le relai de valeurs comme le travail et l'effort qui sont, pour lui, de première importance pour réussir à se confectionner une vie « à l'abri » (Bujar). Il est également intéressant de relever une prégnance chez lui de l'importance du travail qui se manifeste au travers de représentations précises du mode de vie (Bujar : « [...] *pas sortir à droite à gauche ou je sais pas, ça c'est pas important, tu peux faire plus tard... déjà travailler, travailler après dehors pour boire les cafés.* ») qui englobent certaines représentations du travail scolaire (Bujar : « [...] *tu restes longtemps, des heures hein, dans ta chambre... toute la journée pour lire, lire, écrire, étudier avec ta tête pour plusieurs heures [...]* »).

Les notions de volontarisme et de persévérance apparaissent comme étant des plus prégnantes dans le discours de cet interviewé et renvoient elles-mêmes à une conception de la vie relativement « terre-à-terre »³ que Bujar semble expliquer par le passé historique du Kosovo comme le montre ce dernier exemple :

Drilon : « [...] *Moi grâce à mon père, je me suis élevé, oui... j'ai grandi quoi avec l'idée de me battre pour avoir quelque chose qu'on veut... comme se battre pour avoir la liberté... ça c'est à cause de notre histoire avec les serbes et les turcs aussi c'est sûr... mais pour être libre, il faut beaucoup beaucoup travailler, lutter... ça c'est essentiel pour... les enfants ils doivent comprendre ça [...]* »

Les propos de Drilon rapportés ici trouvent écho de manière générale dans les dires des autres enquêtés en ce qui concerne la sphère professionnelle.

5.2.3 La rupture sociale et familiale

Je l'évoqué dans le sous-point précédent, plusieurs de mes enquêtés ont laissé entendre qu'il existait, selon eux, une sorte de norme sociale qui serait partagée dans ce qu'ils ont appelé la « *culture kosovare* », et qui les encouragerait à se reposer sur des valeurs appréhendées comme

³ Expression empruntée à Mehmeti (2013) qui avait aussi mis cette idée en avant au sein de son travail de mémoire qui lui-même s'intéressait à la réussite scolaire de jeunes femmes kosovares en Suisse.

étant fondamentales tel que le travail. Dans cette même dynamique, j'ai pu constater qu'une seconde valeur répondant aux mêmes caractéristiques était apparue dans la plupart des discours de mes interviewés. Il s'agit de celle de la famille :

Medin : « [...] la famille c'est la base, si on l'a pas, on peut pas être bien, il nous manque quelque chose... [...] en Suisse, tout seul, j'avais pas ma base tu vois...j'avais pas mes parents... et j'étais très jeune en venant en Suisse... c'est très dur de faire comprendre aux gens qui tu es, quelle personne tu es et tout quand c'est pas ton pays et que les gens ont une image de toi... « l'étranger » [...] et c'est quand j'ai eu ma propre famille que... voilà, j'ai compris très bien ça [...] tout le monde a besoin de ses parents, de sa famille... c'est toujours eux qui te voient... le vrai toi, la vraie personne que tu es... pas besoin pour faire comme ça ou comme ça, ils savent tout... tu es normal avec ta famille toujours, tes parents, c'est eux qui t'ont élevé, ils connaissent tout toi... toujours se connaître... moi j'aurais toujours besoin d'eux, même loin... ta famille c'est pour toujours, toute la vie. »

Cet exemple s'en fait le porte-parole : la sphère familiale apparaît comme étant à la fois la plus importante et la plus stable pour les enquêtés. Medin décrit de manière très explicite la façon avec laquelle une personne ne peut qu'être « vraie », « naturelle » en famille, ce qui semble, selon lui, plus compliqué avec des personnes externes à cette cellule.

Il est intéressant de relever que lorsque Medin parle de sa conception de la famille, le terme « toujours » est utilisé à plusieurs reprises et laisse entendre que seule la famille peut conférer une unité de soi malgré les changements personnels vécus (comme la migration, par exemple). La famille apparaît dès lors dans le discours de cet enquêté comme étant un point de stabilité (Medin : « [...] moi j'aurais toujours besoin d'eux, même loin... ta famille c'est pour toujours, toute la vie. ») constituant un élément rassurant, un repère, qui lui permet de se sentir « lui-même ».

Dès lors, et après avoir présenté au sein des sous-points précédents deux types de ruptures perçues et vécues par les enquêtés, je vais me concentrer sur une troisième concernant les sphères sociale et familiale.

Je l'ai décrit au sein du cadre théorique, s'inscrire dans une perspective psycho-sociale et culturelle demande de porter une attention particulière à l'individu en tant qu'acteur pris dans des relations sociales. Toutefois, la migration- et toutes ses implications- a différents types de

conséquences sur diverses sphères de la vie d'une personne. Celles avec lesquelles je me suis entretenue ont toutes dit évoluer au Kosovo dans un environnement dynamique voire même effervescent fait de rencontres, d'échanges, de sorties, d'événements les invitant à être pris dans une ambiance interactive des plus stimulantes :

Arta : « [...] avec mes sœurs ont allé dehors pour boire le café... on rencontré nos cousines... on passait chez nos oncles, nos tantes... après on les prenait pour aller faire une promenade en ville et tout... le soir on mangeait tous ensemble... après pour prendre le thé chez une autre... c'était toujours comme ça... plein de gens, plein d'enfants autour de moi. »

Avec l'arrivée en Suisse, leur dynamique et leur rythme de vie se sont vus modifiés de la plus significative des manières. Le large réseau qu'ils possédaient au Kosovo n'a plus pu être mobilisé au quotidien une fois dans le pays hôte. Il n'a pas été aisé pour eux de se voir évoluer loin de leur famille (dont la plupart s'est dit être très proche) et de leurs amis, ceux-ci ont d'ailleurs mis en exergue la difficulté de se reconstituer des relations sociales et ont dit avoir cruellement manqué de contacts sociaux (hors la famille qu'ils possédaient en Suisse) les premières années qui ont suivi l'immigration. C'est à ce niveau-ci que s'exprime une nouvelle forme de rupture.

Ces premiers exemples en témoignent :

Greta : « Puis... faut dire qu'au début c'était pas facile à la maison... vous savez je vous dis... Quand on était encore au Kosovo ben on vivait avec ma mère et un frère à moi... et une fois ici en Suisse ben ils étaient plus là avec nous... avec moi quoi... et c'était comme ça d'un coup... je comprenais pas pour ça moi [...] mon mari il voulait pas rester dans la maison, alors il allait dehors un peu et moi j'avais des journées je vous jure hein pour parler à personne, personne... c'était très difficile pour moi [...] »

Mirjeta : « Quand toujours vous êtes avec votre famille... avec la mère, le père, les tantes, les sœurs et tout... et après c'est pour venir ici avec plus personne avec vous... moi je restais la journée, rien faire hein... pour rien faire avec personne la journée... j'étais très triste moi... il me manquait un truc avec moi... nous on vivait toujours comme ça tous ensemble... tous à côté tu vois... pour se voir tous les jours et tout... pour manger, pour sortir... et tout... c'était comme ça la vie là-bas [...] »

Ces extraits rendent explicite la rupture familiale qui a été vécue en arrivant en Suisse. Le lecteur constate combien cette rupture affecte le quotidien de ces personnes mais aussi comment et à quel niveau le fait de se retrouver privé, de manière abrupte, de son cercle familial peut être lourd à

assumer. Ceci s'exprime de manière d'autant plus manifeste que les enquêtés cités ci-dessus ont précisé avoir une vie familiale on ne peut plus active.

Deux autres extraits semblent intéressants pour montrer qu'en plus de la rupture familiale vécue par mes enquêtés, celle-ci s'est trouvée renforcée par une rupture plus générale qui s'est exprimée au niveau social. En effet, les interviewés cités ici expliquent clairement qu'ils n'avaient pas fait, en amont, le choix délibéré d'évoluer dans un environnement uniquement albanophone mais plutôt qu'ils étaient enthousiastes à l'idée de rencontrer et de fréquenter des personnes autochtones en Suisse.

Cette volonté d'« *intégration* » (comme la nomme Arlind) s'est vue confrontée à quelques difficultés dont ils semblent tenir, de manière indirecte, les « suisses » (selon la terminologie utilisée réciproquement par Arlind et Mirjeta) pour responsables. Ceci a pu engendrer chez eux un sentiment de déception et d'incompréhension. C'est ce que je propose de voir ci-dessous :

Arlind : « [...] Mais tu sais si je dis ça aussi c'est aussi parce que nous on voulait beaucoup s'intégrer en Suisse... on voulait pas que être toujours albanais avec albanais comme ça... mais avec les suisses c'est compliqué quand même... tu vois les voisins ils venaient pas nous voir pour rencontrer... pour politesse, saluer quoi... pas pour voir les petits enfants... ils intéressaient pas pour nous, non non, pas du tout... chez les suisses c'est chacun un peu sa vie... qui s'occupe de lui-même après les autres [...] alors après ben... c'était très dur de sortir du milieu que d'albanais... moi je comprenais pas vraiment je disais « mais qu'est-ce qu'il y a avec nous ? »... chez nous je te dis la vérité c'est pas comme ça, on fait pas comme ça nous... nous on va saluer les gens, on demande s'ils ont besoin pour ça ou ça, on donne des petits cadeaux, des gâteaux aussi... c'est normal chez nous de faire ça, c'est la culture albanaise ça c'est comme ça [...] au début très dur pour moi de comprendre ça [...]. »

Mirjeta : « Moi quelques temps après... bon je dis vraiment après... peut-être une année et plus pour dire... je me suis inscrite dans un cours pour faire la gym [petits rires]... ben oui moi je voulais un peu rencontrer des suisses quoi, des vraies femmes suisses... très contente pour faire ça mais après... j'ai vu quand c'était fini la gym personne restait là... personne pour parler avec moi... chacune elles allaient à la maison, comme ça... mais en fait, ils sont comme ça les gens en Suisse... oui oui ils sont pas beaucoup dehors, à sortir, à se retrouver pour faire des choses dehors... je crois qu'ils aiment être dans leur maison quoi... ou ils travaillent beaucoup aussi ça c'est vrai... mais les suisses et nous les albanais c'est vraiment très différents, beaucoup... nous toujours pour sortir là, là, là... c'est marrant de voir ça hein [...]. »

Au travers de ces deux extraits apparaît la difficulté que les enquêtés ont rencontré afin de se constituer de nouvelles relations sociales en Suisse. Cette difficulté s'est vue renforcée par un

travail de frontière auquel ils s'adonnent. En effet, je constate que leurs discours s'articulent essentiellement autour d'une dynamique « nous les albanais » vs « eux les suisses » leur permettant, plus globalement, de compléter les questionnements de « meaning making » auxquels ils sont (ou ont été) en proie. La définition de l'identité d'un individu ou d'un groupe passe nécessairement par la mise à jour de ce qui est perçu comme « autre » et par l'interaction avec celui-ci (Dahinden et Zittoun, 2013; Holtz, Dahinden et Wagner, 2013). Ainsi, je relève quelle place les interviewés accordent à la « *culture albanaise* » (Arlind et Mirjeta) pouvant participer d'un dynamisme de création de frontière entre groupes et entre individus, dans un contexte de perpétuel questionnement des différences et des ressemblances, incluant des processus d'inclusion et d'exclusion (Dahinden et Zittoun, 2013 ; Holtz, Dahinden et Wagner, 2013).

En me penchant de manière plus détaillée sur le type de frontière mobilisée par ces deux enquêtés, je remarque qu'ils s'inscrivent dans un mécanisme de « boundary brightening » qui évoque « *une stratégie de renforcement de la frontière avec « l'autre » [« les suisses »], groupe ou individu, parallèlement à une intensification de l'identification au groupe d'appartenance [« les albanais »], Holtz, Dahinden et Wagner, 2013, p.3*). Dans cette stratégie de boundary brightening, Arlind et Mirjeta posent la frontière entre leurs pratiques sociales, en tant qu'albanais, (Arlind : « [...] nous on va saluer les gens, on demande s'ils ont besoin pour ça ou ça, on donne des petits cadeaux, des gâteaux aussi... c'est normal chez nous de faire ça, c'est la culture albanaise [...] ») et celles des « suisses ».

5.2.4 Rupture « culturelle » et dans le déroulement de la vie quotidienne

La migration provoque différents types de ruptures liées au pays d'origine pour les personnes qui l'expérimentent. De profondes modifications sociales et culturelles s'observent, comme je l'ai laissé entendre au travers du sous-point précédent, et l'ensemble de ces paramètres incitent la personne migrante à développer des éléments d'adaptation afin de correspondre à la nouvelle situation, à l'environnement en changement (Perret-Clermont et Zittoun, 2002), et ainsi à créer des liens avec le pays d'accueil (Dinello et Perret Clermont, 1987).

Je souhaiterais, dès lors, présenter un dernier type de rupture auquel j'ai eu accès dans mes

entretiens, il s'agit de ce qui relève du système culturel et social et, plus largement, de ce qui renvoie aux pratiques de la vie quotidienne.

Dans un premier temps, je m'attarderai sur ce qui a été appréhendé comme élément de rupture de nature « positive » une fois en Suisse :

Arlind : « *Oh moi ce que je trouvais très bizarre au début que j'étais en Suisse... ben c'était dans le train... vous savez... oui vous savez bien les gens ils disent « bonjour » et après ils demandent s'ils peuvent s'asseoir... si la place est libre alors qu'ils voient très bien que c'est libre bien sur... [rire] mais ils demandent quand même par politesse suisse je pense. Ça j'avais jamais vu ça avant mais ça ben ça me dérange pas du tout... même au... c'est bien en fait [...]. »*

Mirjeta : « *Je vous dis une histoire c'est vrai hein... un jour comme ça à la Coop ben j'ai oublié le porte monnaie avec tout dedans... papiers, cartes et tout... j'ai perdu quoi après... et ben je jure il y a un garçon qui a couru très vite pour venir me redonner le porte monnaie avec tout dedans... il manquait rien dedans... tout l'argent et tout c'était toujours... je me suis dit « ben ça c'est magnifique un jeune comme ça » et vite j'ai vu tout le monde comme ça ici... en Suisse [...]. »*

Arta : « *[...] moi vraiment je vous dis un exemple nul... si vous voulez pas bon je cherche un autre mais quand j'étais arrivée en Suisse toujours je me disais à moi et même à mon mari... les gens ici sont très propres, très attention dans la rue, pas jeter papier là [elle montre le sol] et même... [elle rit] pour prendre les cacas des chiens avec des sacs plastique... j'avais jamais vu ça vraiment... je disais « oh la la ils sont très propres ces suisses, c'est fou de faire ça [rire]. »*

Greta : « *[...] ce qui est magnifique pour moi en Suisse c'est tout tout très tranquille... le soir... bon pas trop tard quand même... moi j'aime pas... un peu peur après... mais le soir quand l'hiver il y a la nuit comme ça pour 19 :00 – 20 :00 tu peux être seule le soir toute seule dans la rue, au lac ou quoi... pas pour avoir peur pour toujours regarder comme ça... c'est très tranquille, très calme [...]. »*

Les quelques exemples proposés ci-dessus mettent en lumière, à partir d'éléments concrets voire anecdotiques, comment s'expriment la sensibilité que les enquêtés ont développé respectivement à l'égard de la politesse, de l'honnêteté, de la propreté dans les rues ainsi que de la quiétude et de la sécurité qui s'émanent de la vie en Suisse. Ces éléments, envisagés par mes interviewés comme caractéristiques « du mode de vie suisse », sont présentés, certes, comme des points d'étonnement mais sont surtout vécus comme étant positifs et agréables.

En revanche, des aspects moins reluisants semblent également se manifester au sein de leurs

discours. Ceux-ci touchent, au même titre que décrit précédemment, à la vie quotidienne avec la particularité qu'ils s'articulent essentiellement autour de la famille et de la façon de l'appréhender, de la concevoir. Les personnes interrogées semblent déplorer certains modes de fonctionnement ou habitudes qui, selon eux, caractérisent « les suisses » :

Bujar : « [...] mon fils avant au début il nous disait à moi et à ma femme que les suisses... les copains d'école suisses quoi... et ben quand tu vas chez eux après à la fin... ils te ramènent pas les invités...toi quoi à la porte pour accompagner, pour dire au revoir vraiment... ou aussi ils te demandent une fois si tu veux boire au début de la visite et quand tu dis « non » et ben... eux ils te donnent rien pour boire.. ça... on... rire, rire beaucoup avec mes enfants et ma femme pour ça... parce que tu vois chez nous tu dis toujours « non » en premier comme ça... c'est parce que... c'est la politesse chez nous mais toujours on te donne une chose pour boire... c'est marrant comme c'est différent hein ? [...] mais ces choses que les enfants ils disaient parce que eux ils étaient toujours avec des suisses à l'école... c'est leur pays aussi à mes enfants la Suisse... ben c'est intéressant pour moi et ma femme pour savoir comment ils font les suisses... c'est pour être bien intégrés aussi, très important pour comprendre comment ça marche la Suisse. »

Medin : « [...] c'est vrai que ici les gens ils se méfient pas tu vois ce que je veux dire... ils sont très... à faire confiance à croire que tout le monde est gentil avec eux mais... ils font un peu trop confiance... comme quand les filles des fois tu les vois rentrer tard le soir toutes seules dans la rue... non ça ça va pas c'est dangereux [...] »

Greta : « [...] moi y avait vraiment une chose qui me choquait beaucoup beaucoup au début ici en Suisse... c'était les enfants pour mettre les parents quand ils sont vieux dans les homes... ça pouvais pas comprendre comment on peut faire ça alors chez nous les albanais existe pas du tout ça pas du tout... je disais dans ma tête « mais comment ils font ces gens, pourquoi ils font des choses comme ça, les pauvres parents, c'est les parents, c'est tout... plus important dans la vie comme les enfants pour ça les parents »... je disais, pas du tout bien ça pour les parents... mais maintenant un peu différent... je dis c'est des gens qui sont... leur métier occuper pour les personnes vieilles, il sont bien avec eux... ils savent bien faire pour eux... bon mais moi je ferai pas ça avec mes parents c'est sûr mais bon... je comprends un peu maintenant [...] »

Ces extraits ont permis de mettre en avant les différences, propres au contexte « socio-culturel », auxquelles les enquêtés se sont retrouvés confrontés en s'installant en Suisse. J'ai pu constater, par l'intermédiaire d'exemples précis, en quoi et comment les repères, les routines, les habitudes de vie, et de manière plus large, l'environnement de ces personnes se sont retrouvés chamboulés.

L'exemple de Bujar est intéressant puisque celui-ci semble envisager le fait que ses enfants fréquentent quotidiennement ceux qu'ils appellent « des suisses » comme une chance, comme

une ressource personnelle à part entière afin de saisir les codes et les coutumes propres au pays hôte, et plus largement, pour se familiariser avec le système social et culturel de ce pays, le tout dans le but de réussir son « *intégration* » (je cite).

Je souhaite, avant de clore cette partie, m'attarder sur l'exemple de Greta. Celui-ci me semble être intéressant à traiter en terme de frontière comme je l'ai introduit précédemment avec deux autres extraits (ceux d'Arlind et de Mirjeta). En effet, le discours de cette personne est empreint d'une volonté de marquer une frontière entre son mode de fonctionnement qu'elle considère comme étant représentatif de celui « des albanais », et celui « des suisses » dans lequel elle ne se retrouve visiblement pas (Greta : « [...] *ça alors chez nous les albanais existe pas du tout ça pas du tout [...]* »). Pour autant, les propos de cette enquêtée ne sont pas aussi tranchés que ce qu'il y paraît de prime abord. En effet, celle-ci met en place une stratégie lui permettant de nuancer, d'atténuer la frontière qu'elle crée entre « nous les albanais » vs « eux les suisses ». Le fait d'allouer du crédit et de la valeur à une pratique qu'elle décrit comme étant typiquement suisse (Greta : « [...] *mais maintenant un peu différent... je dis c'est des gens qui sont... leur métier occuper pour les personnes vieilles, il sont bien avec eux... ils savent bien faire pour eux [...]* ») peut être interprété comme une manière de faire du « boundary blurring ». Le boundary blurring renvoie à un déplacement de frontière, ou du moins, consiste à la rendre floue, notamment en rendant moins visible l'homogénéité interne au groupe d'appartenance, et en évitant l'essentialisation de ses caractéristiques (Holtz, Dahinden et Wagner, 2013, p.4).

Avec l'exemple de Greta, je parle de boundary blurring dans l'idée que ce n'est pas parce qu'elle n'est pas suisse ou qu'elle ne se sent pas suisse qu'elle ne peut pas s'intéresser à la pratique qu'elle décrit (placer les personnes âgées dans des maisons de retraite plutôt que de les garder au sein du foyer), y réfléchir et même finir par la comprendre. Il est intéressant de relever que le discours de Greta est vraiment tout en nuances et peut être considéré comme une façon de réduire la frontière puisqu'à la fin de l'extrait rapporté ci-dessus il y a de nouveau un marquage de la différence entre elle et « les suisses » (Greta : « [...] *mais bon mais moi je ferai pas ça avec mes parents c'est sûr [...]* »). Pour autant, le simple fait qu'elle précise, une fois encore, être à même de comprendre ce genre de démarche (Greta : « [...] *mais bon... je comprends un peu maintenant [...]* ») atteste d'une certaine ouverture, d'une possibilité de boundary blurring. C'est comme si bon nombre de valeurs qu'elle estime relever de la « culture albanaise » avaient été complètement

intériorisées et internalisées de sa part mais qu'au regard de l'environnement dans lequel elle évolue actuellement, et ce depuis près de vingt ans, il pouvait y avoir une sorte de réinterprétation de certaines pratiques. Dans ce sens, la définition qu'elle semble allouer à la « culture » n'est pas vraiment figée, fixée et admet que celle-ci évolue avec la personne et ses expériences (Greco Morasso et Zittoun, 2014). Enfin, il est intéressant d'observer que les catégorisations qu'Arta fait ne débouchent pas sur une situation de conflit entre les groupes (suisse et albanais). De part son discours, elle montre au contraire que des liens peuvent être créés entre ceux-ci.

Avoir convoqué ici des notions liées au boundary making ainsi qu'à l'approche en psychologie socio-culturelle m'a permis d'interroger certains stéréotypes et certaines représentations/catégorisations sociales réciproquement exprimés sur la « culture albanaise » et sur « le mode de fonctionnement suisse ». Certains propos d'enquêtés ont véhiculé, en effet, quelques représentations à propos de conduites et d'habitudes, et des possibilités de les vivre et de les pratiquer dans le contexte actuel dans lequel ils évoluent.

Au sein de ce chapitre, j'ai montré que la migration engendre un certain nombre de ruptures s'exprimant à différents niveaux (linguistique, professionnel, social, culturel et familial) et pose des questions identitaires évidentes. Ces questions se sont manifestées, chez mes enquêtés, en lien avec les difficultés liées à l'apprentissage de la langue du pays hôte (rupture linguistique) et à l'insertion professionnelle (rupture professionnelle). En effet, en ce qui concerne ces deux types de rupture, j'ai relevé, de la part des interviewés, le besoin de faire valoir les personnes qu'ils étaient au Kosovo dans le but de restituer une image positive et dynamique de soi entachée par la migration.

De plus, j'aimerais au sein de cette partie conclusive souligner le fait que les personnes interviewées ont fait preuve d'une prise de recul saillante quant à leur expérience et ont développé un regard particulier sur ce qu'elles sont et/ou ce qu'elles ont été. Elles ont reconnu s'être trouvées dans une phase intermédiaire nécessitant un réajustement pour pouvoir s'adapter après les différentes ruptures vécues. Dès lors, ceci les a encouragés à considérer la période vécue comme une période de transition. J'ai montré –et vais continuer à le faire tout au long de cette analyse- l'idée que plus mes enquêtés ont été capables de prendre de la distance quant à leur

situation personnelle, plus ils ont été à même de considérer leur trajectoire de manière globale et ainsi de pouvoir se voir et se considérer de manière plus large.

5.3 Axe 3 : Des ruptures oui... mais des ressources pour y faire face

Le fait d'expérimenter la migration contraint la personne concernée à vivre divers types de ruptures touchant différentes sphères de sa vie et provoquant ainsi bon nombre de difficultés personnelles vécues la plupart du temps comme étant profondément déstabilisantes. C'est pour faire face à ces aléas que mes enquêtés ont été amenés à mobiliser deux types de ressources : des ressources sociales et des ressources symboliques. La mobilisation de ces ressources leur a permis de prétendre au maintien d'un sentiment de continuité de soi malgré les ruptures provoquées par l'expérience de la migration ce qui a aidé à la mise en place d'un processus de production de sens (Zittoun, 2012a).

5.3.1 Les ressources sociales

Au travers des « ressources sociales », Zittoun (2006) propose de considérer l'idée selon laquelle les individus sont inscrits dans des réseaux relationnels et sociaux qu'ils peuvent mobiliser pour pallier à des situations de désarroi et de tourment. L'auteure ajoute également que les ressources sociales renvoient aux connaissances et aux compétences sociales dont les individus ont fait l'acquisition :

People are part of social networks in which they can mobilize others to give them some expert or relational support; they can also draw in a more or less conscious social knowledge to determine how to act with various persons, in certain situations. (Zittoun, 2006, p. 19).

a) La famille restée au Kosovo

Arta : « [...] toujours pour appeler là-bas au Kosovo... ma mère et ma sœur parce que après je suis partie... et ben... c'est ma sœur qui a pris ma maman dans sa maison... alors je pouvais parler avec les deux. Ces moments téléphone comme ça c'était toujours ce que j'attendais... les deux me racontaient des petites choses de là-bas... petites histoires comme ça dans la famille...

j'étais un peu avec ma mère et ma sœur... un peu comme avant quoi [rire]. »

Arind : « [...] au téléphone un peu mais pas facile comme maintenant... dernières années tu vois... pour parler avec mon frère... il racontait très très difficile encore au Kosovo et très bien pour moi et la famille d'être partis là-bas en Suisse [...] mon frère il donnait beaucoup de courage à... je parlais un peu avec lui et c'est vrai que... après ça... c'était plus... ben... les choses un peu plus facile pour comprendre... que moi ici et que pour faire ici [...]. »

Mirjeta : « [...] moi j'ai un oncle au Kosovo il a toujours... toujours beaucoup aimé moi... toujours pour s'intéresser à moi, ma vie... alors quand je suis partie c'était difficile pour lui et même pour moi aussi ça c'est vrai [...] on s'appelait au téléphone pas toujours c'est vrai parce que y avait pas comme maintenant les trucs Viber et tout mais j'attendais toujours les téléphones avec lui [...] toujours lui... pour dire « écoute la vie elle est comme ça, c'est pas très facile pour tout le monde et toi là tu es avec ton mari et tes enfants en sécurité... le mieux pour vous... pense aux enfants... bien grandir dans pays riche avec bien l'avenir pour eux les enfants [...] toujours il disait « il faut le temps, c'est normal mais tu es courageuse, toujours tu as été comme ça alors continue, c'est maintenant qu'il faut être comme ça parce que là c'est une nouvelle vie »... ben oui c'était juste... toujours très juste, bien comprendre mon oncle... je me sentais bien avec ça, beaucoup aidé mon oncle, j'étais bien, c'était bonne chose d'être en Suisse pour nous et vraiment ça me donnait... [se redresse sur sa chaise et lève la tête]... aller ça va aller, ça va aller ! [rire]. »

Bujar : « [...] ma mère toujours elle me disait dans les... au début ici... quand on se parlait « dans le fond de toi, tu sais que la vie c'est pas comme la mauvais herbe, t'as pas plusieurs chances... tu sais ça, tu es intelligent mon fils, je sais que tu vas faire des belles choses pour toi et la famille là-bas, toujours comme ça pour toi »... après ça tu peux que vouloir faire bien et croire... dans le futur [...]. »

Je fais ici le choix d'analyser ces quelques extraits sous l'angle de la perspective transnationale. En effet, comme je l'ai déjà présenté au sein du cadre théorique de ce travail, cette perspective invite à prendre en compte l'idée qu'une personne migrante peut maintenir des réseaux sociaux entre les frontières géographiques de deux (ou plusieurs) pays (dans le cas ci-présent, entre celui qu'elle a quitté et celui dans lequel elle s'est installée). Ainsi, des régions se retrouvent alors liées d'une certaine manière pour la personne migrante (Glick-Schiller et al., 1995).

L'intérêt pour mes enquêtés de s'inscrire dans une dynamique transnationale (coups de fil, contacts avec le pays d'origine) se manifeste au travers du soutien moral apporté par les membres de la famille restée au Kosovo. En effet, je relève de manière éloquent, par le biais de ces quatre extraits, que la sphère familiale, de par ses discours, ses paroles et ses encouragements, a joué un

rôle de prédilection sur l'état affectif et émotionnel des enquêtés. En leur accordant un intérêt particulier et en estimant leur trajectoire de vie, les différents membres de la famille mentionnés dans les exemples cités procurent et véhiculent auprès des interviewés des sentiments aussi positifs que réconfortants. Ceux-ci ont visiblement eu un effet stimulant de sorte à leur donner l'impulsion, l'élan suffisant pour vouloir investir la nouvelle vie en Suisse. Je propose de détailler ceci en considérant la singularité de chaque extrait.

Ce qui apparaît comme étant intéressant au sein du discours d'Arta est la manière dont les propos de sa mère et de sa sœur, qui pourtant pourraient être qualifiés d'anecdotiques (« [...] *les deux me racontaient des petites choses de là-bas... petites histoires comme ça dans la famille [...]* »), ont permis d'assurer le maintien d'un sentiment de continuité de soi (Zittoun, 2012a) au travers de l'expérience migratoire (« [...] *j'étais un peu avec ma mère et ma sœur... un peu comme avant quoi [rire].* »). En effet, la relation que l'enquêtée dit avoir avec ces deux membres de la famille permet d'entretenir un lien fort avec le pays d'origine et participe, par analogie, à créer un sentiment de solidarisation au groupe d'appartenance qui peut être salulaire à la stabilité identitaire.

Une dynamique similaire à celle qui vient d'être décrite s'observe au travers de l'exemple de Mirjeta. En effet, pour elle c'est son oncle qui lui permet de maintenir un sentiment de continuité de soi (Zittoun, 2012a), en lui rappelant l'une des qualités premières qui la caractérise à son sens, à savoir, le courage. Ainsi, il l'invite à créer un lien entre ce qui la caractérise personnellement (le courage) tout en s'adaptant au changement qui est en train d'être vécu (« [...] *tu es courageuse, toujours tu as été comme ça alors continue, c'est maintenant qu'il faut être comme ça parce que là c'est une nouvelle vie [...]* »). De manière implicite, cet oncle la pousse à trouver une forme d'équilibre entre constance et mouvance (Zittoun, 2012a). De plus, je relève que le discours rapporté de l'oncle permet à Mirjeta d'engager un travail de construction de sens autour de la migration (« [...] *beaucoup aidé mon oncle, j'étais bien, c'était bonne chose d'être en Suisse pour nous et vraiment ça me donnait... [se redresse sur sa chaise et lève la tête] [...]* »).

Cette idée que le discours d'autrui peut conduire la personne migrante à s'inscrire dans une dynamique de création de sens de son histoire se retrouve également décrite au travers de l'extrait

d'Arlind. En effet, les propos tenus par son frère (même s'il ne les détaille pas) lui ont visiblement permis de commencer à trouver du sens dans ce qu'il vivait, dans le processus de migration et l'établissement en Suisse (« [...] *je parlais un peu avec lui et c'est vrai que... après ça... c'était plus... ben... les choses un peu plus facile pour comprendre... que moi ici et que pour faire ici [...]* »).

Enfin, le discours de Bujar permet, lui aussi, de constater combien les membres de la famille restés au Kosovo ont représenté une ressource majeure pour mes enquêtés. En ce sens, la mère de cet interviewé a incarné un soutien important dans la mesure où elle lui a renvoyé une image de valorisation de la personne qu'il est, et de son parcours (« [...] *tu es intelligent mon fils, je sais que tu vas faire des belles choses pour toi et la famille là-bas, toujours comme ça pour toi [...]* »). En effet, l'intérêt porté par sa mère semble redonner une certaine confiance à Bujar, ce qui lui permet ainsi de renforcer son désir de se mobiliser et d'accorder de l'importance à son avenir en Suisse (« [...] *après ça tu peux que vouloir faire bien et croire... dans le futur [...]* »).

Pour autant, je tiens à apporter une légère nuance à ce sous-chapitre, nuance qui m'a été donnée à voir à plusieurs reprises dans le discours d'Arta. En effet, bien que l'extrait de cette enquêtée présenté ci-dessus témoigne bel et bien du fait que sa famille ait pu être une véritable ressource sociale pour elle, j'ai également constaté que la relation que cette interviewée entretenait avec les membres de sa famille, restés au Kosovo, pouvait représenter un blocage pour investir sa nouvelle vie en Suisse. En ce sens, elle a précisé à plusieurs reprises passer « *plusieurs heures chaque jour au téléphone avec ma famille moi c'est sûr* », avoir « *encore la tête au Kosovo* », penser « *aux problèmes de ma sœur et de mes oncles aussi là-bas pour la vie* », etc.

b) Le réseau de solidarité ethnique et sociale

Il a été intéressant de noter, au sein des discours des enquêtés, qu'au-delà de la ressource on ne peut plus claire qu'ont représenté certains membres de la sphère familiale au Kosovo, d'autres personnes, présentes dans leur entourage en Suisse au moment de la migration, ont tenu ce rôle. Ces « autres », essentiellement des amis de la famille déjà installés en Suisse depuis quelques années, ont permis d'une part d'élargir le réseau social jusque-là uniquement familial, et d'une autre, de représenter une figure d'identification forte pour les enquêtés. En effet, cette idée

d'identification s'est manifestée presque à l'unanimité dans les discours de mes interviewés. Ces deux exemples en témoignent de manière explicite :

Greta : « [...] je voyais cette personne [amie d'une de ses cousines] et je me disais « aller toi aussi pour être ce genre de personnes... en fait... une vraie personne moi aussi ici. »

Mirjeta : « [...] j'ai fait la connaissance d'une amie de mon oncle ici en Suisse... on a beaucoup parlé avec elle, beaucoup... elle me disait beaucoup des choses sur sa migration à elle, sur les débuts en Suisse pour elle... sur les choses de la vie en fait quoi... je comprenais... c'était que des choses que moi j'avais... 'fin je pensais quoi ben pareil comme elle... les mêmes questions et tout... les mêmes situations un peu tu vois ? [...] et puis elle est très bien cette femme... tout bien en Suisse alors quand... j'ai vu que c'était comme moi au début pour elle mais après très bien pour elle ben... ça donne un peu l'espoir pour devenir pareil hein. »

Ces contacts ont sensiblement vécu les mêmes étapes que mes enquêtées, ce qui permet à la fois de légitimer les interrogations causées par les différentes ruptures inhérentes à la migration (Mirjeta : « [...]c'était que des choses que moi j'avais... 'fin je pensais quoi ben pareil comme elle... les mêmes questions et tout [...] j'ai vu que c'était comme moi au début pour elle [...] »), mais aussi de faciliter le processus de transition en envisageant ces personnes ressources comme des exemples, des modèles à part entière (Greta : « [...] je voyais cette personne [...] et je me disais « aller toi aussi pour devenir ce genre de personnes [...] ») afin de s'envisager dans l'avenir en allouant du sens au présent.

L'idée d'identification présentée ci-dessus permet à la fois, comme vu au travers des deux exemples, de restaurer une stabilité identitaire mais aussi, et surtout, de soutenir la reconfiguration de l'identité de mes enquêtées.

Par le biais d'autres exemples, j'ai pu constater que la mobilisation de ce type de réseau (des amis de la famille) pouvait être qualifié de réseau « fort » puisqu'il a reposé sur le principe de solidarité et de réciprocité ethnique pour mes enquêtés sédentarisés en Suisse (Dahinden, 2009).

Ces quelques exemples l'illustrent :

Bujar : « [...] cet ami-là [ami d'un oncle] toujours il m'appelait et il disait « aller, on vient vous voir chez toi samedi par exemple »... toujours quand on parlait il disait... « tu sais je sais ce que c'est ça, le début, je sais très bien quand tu arrives depuis Kosovo à ici, j'ai eu la même chose que toi » [...] et alors que lui il était pas venu ici pour la politique c'était réfugié économique lui mais avec lui c'était pareil lui et moi, pas de différence... il disait que si je voulais ça ou ça, si pour

avoir besoin pour faire ça ou quoi je l'appelais au téléphone... toujours très gentil lui avec moi [...] pour le travail il me disait des choses pour aller chercher là pour demander une personne de sa part à lui et tout par exemple... même lui il m'a fait connaître des autres pour aider avec les papiers aussi [...] toujours il disait « je sais ce que c'est »... lui c'est un vrai ami pour très longtemps. »

Greta : « [...] elle [amie d'une de ses cousines] venait me voir avec mon mari et mes enfants... quand même elle venait souvent au début, c'était bien pour moi... c'est une très gentille femme, magnifique pour moi ça c'est... on parlait des choses du Kosovo, de notre vie là-bas oui oui... de comment c'était la vie là-bas et ici maintenant... comment on pensait là-bas pour les choses de la vie... on pense pareil avec elle... beaucoup d'idées pareilles avec moi pour elle... on aime beaucoup se voir toujours maintenant. »

Medin : « [...] et puis c'est vrai que j'ai eu la chance de rencontrer des personnes de sa famille [famille de l'homme avec lequel il a migré du Kosovo vers la Suisse]... ben c'est vrai qu'on a vraiment créer des liens forts tu sais... c'était des personnes en or... on se voyait, sa tante ben elle me faisait à manger des choses de chez nous, ils m'ont aussi accueilli chez eux après... à un moment... ils m'ont donné de l'argent... encore maintenant je sais pas comment les remercier... ce sera jamais trop ça c'est sûr. »

Le lecteur relève effectivement, par l'intermédiaire de ces trois extraits, que les enquêtés ont pu exploiter un capital social fort qui s'est exprimé au travers du fait que les personnes ressources mobilisées correspondent à un réseau durable de relations (Bourdieu, 1980) (Bujar : « [...] lui c'est un vrai ami pour très longtemps » ; Greta : « [...] on aime beaucoup se voir toujours maintenant » ; Medin : « [...] encore maintenant je sais pas comment les remercier [...] »).

Ce capital social fort représente à plusieurs niveaux un intérêt de poids, c'est ce que l'exemple de Bujar invite à considérer. En effet, ce type de capital tient le rôle de multiplicateur c'est-à-dire qu'il permet, de par la fréquentation d'une personne qui a de bonnes relations sociales et un bon capital social, de donner accès à d'autres formes de capitaux (Bujar : « [...] pour le travail il me disait des choses pour aller chercher là pour demander une personne de sa part à lui [...] il m'a fait connaître des autres pour aider avec les papiers aussi »).

De plus, je relève que ce capital social fort a permis à mes interviewés d'accéder à un soutien affectif particulier (Bujar : « [...] toujours il disait « je sais ce que c'est [...] » ; Greta : [...] elle venait souvent au début, c'était bien pour moi [...] ») mais a également constitué une ressource précieuse pour tout ce qui relève du matériel et du pratique (Medin : « [...] sa tante ben elle me faisait à manger des choses de chez nous, ils m'ont aussi accueilli chez eux après... à un moment... ils m'ont donné de l'argent [...] »). Dès lors, le lecteur constate de manière éloquent

comment les idées de solidarité et de réciprocité sont à l'origine de ce type de capital.

Suite aux exemples proposés ci-dessous, tout conduit à penser que la mobilisation de ce type de réseau est très probablement lié au fait qu'il y ait entre le migrant sédentarisé et les personnes de son réseau ethnique la conscience d'une ethnicité commune, d'idées communes voire d'un vécu commun qui motivent le développement d'une certaine solidarité (Dahinden, 2009).

Avant de clore cette partie, je souhaiterais m'arrêter rapidement sur un aspect du discours de Bujar qui a attiré mon attention. Il s'agit de relever que le travail de boundary making (Dahinden et Zittoun, 2013 ; Holtz, Dahinden et Wagner, 2013) auquel les enquêtés s'étaient adonnés en début d'entretien et au travers duquel ils avaient mobilisé le boundary brightening (Holtz, Dahinden et Wagner, 2013) pour marquer la frontière entre réfugiés politiques et réfugiés économiques se trouve ici, dans le discours de cet homme, complètement gommé comme si celui-ci n'avait, à ce moment précis de l'entretien, plus raison d'être (« [...] *alors que lui il était pas venu ici pour la politique c'était réfugié économique lui mais avec lui c'était pareil lui et moi, pas de différence [...]* »). Ceci s'explique peut-être par le fait que cet ami soit devenu une personne-ressource pour l'enquêté. De manière plus large, je note donc que Bujar s'inscrit dans un mécanisme de boundary blurring (Holtz, Dahinden et Wagner, 2013).

c) « Cette personne suisse... magnifique pour moi ! »

Ce dernier sous-chapitre dont l'intitulé renvoie à un code *in vivo* me permettra de m'attacher à un autre type de ressource sociale qui a été mobilisé par mes enquêtés au-delà des sphères familiale et ethnique. Deux des femmes interrogées ont effectivement dit avoir trouvé en des personnes de nationalité suisse une ressource considérable. Ces personnes-ressources ont été rencontrées dans des circonstances et des environnements très différents puisqu'il s'agit respectivement d'une voisine (pour Greta) et d'une collègue de travail (pour Mirjeta).

Je propose de m'intéresser plus en détails à ces deux personnes et à la nature du soutien qu'elles ont apporté aux interviewées :

Greta : « [...] *j'avais ma voisine au début ici... c'était une femme très très gentille vous savez... c'était une suisse [...] cette personne suisse... magnifique pour moi ! Elle venait me voir à la maison [...] et elle travaillait plus en fait, elle était à la retraite alors elle avait du temps pour... rester avec moi comme ça la journée par exemple [...] elle me disait comment faire avec le*

français... elle m'expliquait plein de choses pour la langue... après... on avait pris les livres de mes enfants aussi à l'école pour... moi je... pour faire la lecture et surtout pour parler... on faisait des exercices avec elle en français oui oui... c'était bien... j'aime bien moi un peu l'ambiance école comme ça... ça faisait un peu comme avant, ma vie avant, un peu, j'adore pour étudier moi ! [rire] [...] et avec le français... avec cette dame, Monique c'est... ben c'est pour ça que j'ai trouvé un travail [...] je pouvais commencer pour à faire des choses seule hein dans la rue, les magasins avec... en Suisse, j'avais un peu confiance comme ça... je suis très reconnaissante hein pour tout ce qu'elle... avant fait pour moi [...] »

Cette personne-ressource qu'incarne Monique pour Greta lui a visiblement permis à la fois de soutenir un type d'apprentissage précis et de rétablir une certaine stabilité identitaire. En effet, il apparaît de manière on ne peut plus transparente que l'investissement personnel et l'accompagnement que Monique a proposé à Greta l'ont encouragé à se lancer dans la recherche d'un emploi en Suisse qui lui-même lui a permis de regagner en confiance en elle de sorte à prétendre de nouveau à l'autonomie et à l'indépendance dont elle s'était sentie privée lors de son arrivée en Suisse. Une véritable dynamique se met alors en place. Ainsi, le lecteur relève comment le développement de compétences linguistiques permet de maintenir un sentiment de continuité de soi au fil du temps et des expériences (Zittoun, 2102a). Ceci se trouve d'autant plus renforcé par le fait que Greta se soit complètement retrouvée dans les méthodes d'enseignement proposées par sa voisine (« [...] on faisait des exercices avec elle en français [...] j'aime bien moi un peu l'ambiance école comme ça... ça faisait un peu comme avant, ma vie avant, un peu, j'adore pour étudier moi ! [...] »). En effet, ce côté « scolaire » lui permet de faire le lien avec la profession qu'elle exerçait au Kosovo (professeure), et ainsi avec la personne qu'elle était là-bas.

Mirjeta : « [...] elle était super avec moi [une collègue de travail dans l'entreprise de nettoyage] elle m'invitait chez elle pour connaître son mari et ses enfants... presque comme le même âge mes enfants... c'était bien pour le français ça c'est... magnifique... pour parler ça... on a fait beaucoup mieux, bien progresser en français grâce à cette dame suisse [...] au travail, tout de suite très gentille avec moi, venir pour demander comment ça allait et tout [...] bon bien sûr j'ai toujours mon accent pour... le français mais avec cette dame elle me disait « viens avec nous » au travail pour la pause comme ça... on est toujours plusieurs pour faire le nettoyage et... comme ça je parlais avec les autres femmes, des suisses hein, pour raconter en français, parler et parler quoi comme moi avant toujours pour parler [rire]... j'apprenais beaucoup les choses sur la Suisse et tout... pour comprendre c'était magnifique pour moi je vous jure ! [...] je crois c'est pour ça bien intégrée parce que j'ai rencontré cette dame, mon amie vraiment [...] »

Au travers de ce deuxième extrait, je constate que pour Mirjeta c'est une collègue de travail qui a tenu le rôle de personne-ressource. Il est intéressant de relever au sein de cet exemple qu'au-delà

du fait que cette collègue ait permis à mon enquêtée d'acquérir des connaissances en français (« [...] *bien progresser en français grâce à cette dame suisse [...]* »), elle l'a également aidée à se familiariser avec le milieu social et culturel local en lui donnant accès à son propre réseau familial et social (« [...] *elle m'invitait chez elle pour connaître son mari et ses enfants [...]* elle me disait « *viens avec nous* » au travail pour la pause comme ça [...] *je parlais avec les autres femmes, des suisses hein, pour raconter en français, j'apprenais beaucoup les choses sur la Suisse et tout... pour comprendre [...]* »). En effet, je remarque combien il a pu être intéressant pour Mirjeta de sortir d'un environnement jusqu'alors uniquement albanophone pour pouvoir faire de nouvelles rencontres qu'elle estime, aujourd'hui encore et avec le recul inhérent à la situation, avoir activement participé et surtout facilité son travail d'« intégration » (comme elle le nomme) en Suisse (« [...] *je crois c'est pour ça bien intégrée [...]* »).

De plus, le fait que cette collègue de travail l'ait épaulée lui a permis, de la même manière que relevé avec l'extrait précédent, de construire un lien avec la femme qu'elle a décrit être au Kosovo en début d'entretien, à savoir, une personne bavarde et loquace (« [...] *parler et parler quoi comme moi avant toujours pour parler [rire][...]* »). Le lecteur voit alors comment s'est articulé chez elle le rétablissement d'une stabilité identitaire.

Je me suis précédemment appliquée à montrer combien les difficultés vécues et perçues par les enquêtés sur les plans linguistique, professionnel, culturel et social ont pu avoir des répercussions à différents niveaux dont le plus manifeste reste très probablement le niveau identitaire. Toutefois, j'ai constaté que c'est en mobilisant différents types de ressources sociales, qui leur ont permis de développer diverses connaissances et compétences, que le sentiment de rupture a pu être nuancé de sorte à trouver une certaine satisfaction et un certain équilibre dans la vie en Suisse, à la suite de quoi plusieurs réajustements ont été mis en place.

Dès lors et de manière résumée, je pourrais dire que les personnes-ressources issues à la fois de l'environnement familial, ethnique et social des enquêtés leur ont permis de restaurer un sentiment de continuité et d'identité, d'acquérir de nouvelles compétences et de donner un sens aux ruptures vécues (Zittoun, 2009). C'est ainsi que j'avance l'idée selon laquelle mes interviewés ont expérimenté un processus de transition (Zittoun, 2012a).

5.3.2 Les ressources symboliques

Les travaux de Zittoun sur les transitions dans les trajectoires de vie (2006, 2008, 2012a) ont montré l'importance de diverses ressources symboliques utilisées par les individus pour faciliter leur propre changement, dépasser des situations vécues comme stressantes, le tout pour aider à l'attribution de sens afin de prétendre au maintien d'une continuité de soi (Stankovic, Baucal et Zittoun, 2009). En effet, et comme décrit précédemment dans le sous-chapitre traitant des ressources sociales, l'un des buts principaux de cette recherche est de relever et d'analyser des moments de rupture au sein du parcours de vie des individus enquêtés, mais aussi de prêter une attention particulière aux éléments mobilisés pour y pallier. Ces moments vécus comme tels sont rendus accessibles par un travail d'élaboration psychique de l'expérience vécue par les personnes (prise de distance) s'exprimant sous forme de récits qu'elles m'ont offerts.

J'ai relevé à plusieurs reprises les conflits internes dus à des questionnements identitaires que pose la migration. Dès lors, je propose de voir plus précisément comment ceux-ci peuvent être apaisés, voire résolus grâce à l'utilisation de ressources symboliques. Parmi les outils culturels mobilisés comme ressources symboliques, j'ai pu constater différents types d'usages de la part des enquêtés que je propose de détailler ci-dessous.

a) Les chansons

Il est intéressant de relever que pour quelques interviewés la musique albanaise a vraisemblablement permis de répondre à différents types de besoins directement liés à la question de la migration. A cet effet, ils ont précisé que les chansons de leur pays d'origine ont respectivement représenté une source de motivation et de joie de par la bonne humeur qui s'en émanait, mais leur ont également inspiré des sentiments plus mélancoliques les ramenant à des souvenirs douloureux en lien avec l'expérience de la migration. Dans les deux cas, la musique, et plus précisément certaines chansons en particulier, ont servi à maintenir et à rappeler des liens avec le Kosovo. En effet, les enquêtés que je m'appête à citer ci-dessous ont tous précisé avoir une chanson qui a caractérisé leur expérience migratoire. C'est ce que je propose désormais de détailler.

Greta : « [...] Moi aussi vous savez au début que c'était... enfin qu'on restait ici ben il y avait cette chanson, enfin une chanson qui me... qui était bien pour moi parce qu'en fait je l'aimais beaucoup cette chanson... elle était magnifique pour moi, c'est «Syri i nanes », c'est le titre de... ça. Bon, elle est triste... c'est vraiment une histoire très triste je vous dis mais dans cette chanson c'est une femme qui dit que... ben elle en fait... elle a tout fait pour son fils, elle a tout donné... tout vraiment tout pour lui... que pour lui toute sa vie vous voyez un peu... elle lui a même donné son œil parce qu'il avait... ben... un accident quand il était enfant. Elle dit que sa vie à elle c'est comme... pas important en fait, c'est tout pour son enfant, pour son fils, pour son fils... et ben pour moi c'était ça aussi vous comprenez. Bon... pas triste ou quoi comme cette histoire mais quand même... cette chanson elle me parlait beaucoup... comme quoi je me disais... ben... en fait... maintenant toi ta vie c'est comme fini je pourrais dire... alors tu donnes tout pour tes enfants pour avoir une très belle vie pour eux [...] je disais... comme cette femme dans la chanson... elle est triste comme toi cette dame, triste de sa vie un peu, mais tu peux faire des choses pour les enfants comme elle [...] C'est une chanson qui est magnifique pour moi... et aussi... fait du bien à l'esprit et au cœur. »

L'exemple de Greta laisse entendre que la chanson qu'elle cite a été envisagée tel un point de stabilisation de sorte à être mobilisée individuellement et personnellement pour prétendre à un état émotionnel plus calme et plus paisible (« [...] fait du bien à l'esprit et au cœur. »). Le travail d'identification qu'elle fait par rapport à la mère de cette chanson et la façon dont elle semble se retrouver dans l'attitude qu'elle décrit de celle-ci (« [...] Elle dit que sa vie à elle c'est comme... pas important en fait, c'est tout pour son enfant, pour son fils, pour son fils... et ben pour moi c'était ça aussi [...] » ; « [...] je disais... comme cette femme dans la chanson [...] ») lui permet, d'une part, de trouver du sens à la migration en se dévouant totalement à son rôle de mère (« [...] alors tu donnes tout pour tes enfants pour avoir une très belle vie pour eux [...] »), et d'une autre, de légitimer sa peine en la mettant en parallèle avec celle éprouvée par cette femme (« [...] elle est triste comme toi cette dame, triste de sa vie un peu, mais tu peux faire des choses pour les enfants comme elle [...] »). En effet, l'état de tristesse dans lequel semble être plongée la mère décrite dans la chanson trouve visiblement écho dans l'état affectif et émotionnel de mon enquêtée : elle aussi souffre, l'expérience migratoire n'est pas facile à vivre et grâce à cette chanson, et surtout à la manière dont elle l'intègre à sa « culture personnelle » (Valsiner, 2000), elle peut manifestement prétendre à une certaine stabilité.

Mirjeta : « [...] Ah oui la musique de chez nous elle est magnifique, elle donne envie d'être bien, avec t'es léger [rires] [...] c'est la joie ça, c'est la belle vie, c'est les beaux souvenirs, tout ça... Moi toujours j'écoutais la musique de chez nous quand on était arrivé là je vous jure... toujours toujours c'est comme ça qu'on se... se sent un peu mieux... comme avec le sourire quoi [...] avec

la chanson « Xhamadani vija vija » c'est les moments avec ma famille là-bas, les vacances pour aller tous ensemble à la mer avec ma sœur et tout... tout le monde ensemble... avec cette musique y avait un truc comme ça dans... dans mon cœur léger oui oui [...] »

Au travers de l'extrait de Mirjeta, je relève que la musique albanaise, dans un premier temps et de manière générale, est appréhendée comme une source de joie et de motivation (« [...] elle donne envie d'être bien, avec t'es léger [...] »). Celle-ci permet à l'enquêtée de s'évader et de se distancier de la situation délicate vécue (la migration). De manière plus précise, une certaine chanson semble avoir tenu le rôle de ressource symbolique pour l'interviewée puisqu'elle explicite l'idée que celle-ci lui a permis de remobiliser des souvenirs familiaux agréables et de se replonger dans des situations et des moments de bonheur passés très précis, lui procurant une sensation d'allégresse et de bien-être émotionnel (« [...] avec cette musique y avait un truc comme ça dans... dans mon cœur léger [...] ») dans le moment présent. Cette question de la temporalité (passé/présent) est d'autant plus importante à relever dans le cas de Mirjeta que quelques minutes après avoir livré les propos rapportés ci-dessus, elle poursuit avec la réflexion suivante :

***Mirjeta** : « [...] c'est marrant tout ça... je pense que... parce que moi... vous voyez ben... bon... en fait quand au début ya... ça fait maintenant comme ça 16 ans 17 ans pour être en Suisse ben je me souviens que je pensais à cette chanson que j'ai dit avant « Xhamadani vija vija » mais maintenant quand je pense à ça ben... c'est comme pour... cette chanson c'est un peu le bonheur encore oui mais plus beaucoup, c'est pas comme là avant ce que j'ai dit parce que... ben moi maintenant toujours je pense que cette chanson ben je la pensais quand on est arrivé là et que c'était dur comme moment de la vie... vous voyez un peu ce... que je dis ? [rires] ... cette chanson c'est plus pareil pour moi dans mon cœur... je la pense en lien avec le début de la vie en Suisse alors pas le bonheur comme avant quand je la pensais [...] »*

Cet exemple apparaît comme étant intéressant, d'une part puisqu'il reflète toute la réflexivité qui anime et caractérise Mirjeta, et d'une autre, puisqu'il montre comment un même élément culturel qui a servi de ressource symbolique à un moment donné et précis de l'existence d'une personne peut, de par les années écoulées, le travail de l'esprit et la vie qui défile, occuper une nouvelle fonction, se retrouver être la cible de nouvelles projections auxquelles la personne alloue un nouveau sens. Cet extrait permet de mettre en exergue le fait que les choses (et l'usage que l'on en fait) ne sont ni définies, ni immuables, elles bougent et changent au grès de l'existence d'une personne.

Dans le cas présent, Mirjeta essaie d'expliquer que la chanson qui, il y a une quinzaine d'années, lui a indéniablement servi de ressource symbolique, n'a actuellement, et avec le recul qu'elle a sur la situation vécue, plus la même fonction pour elle puisque celle-ci la ramène à l'heure actuelle au déracinement qu'elle et sa famille ont dû subir. En effet, aujourd'hui cette chanson qui pourtant est présentée comme entraînante, dynamique et joyeuse, n'évoque plus uniquement et en priorité les moments heureux passés autrefois en famille lors des vacances mais génère plutôt le souvenir douloureux de l'arrivée en Suisse.

b) Les « héros » albanais

Bujar : « [...] Vous savez... on peut avoir la faim comme ça dans le ventre [il place ses doigts au niveau de son ventre et les bouge rapidement pour faire un mouvement de froissement], être fatigué, et tout... mais quand... tu penses à tes héros albanais, je sais pas si tu connais... comme Scanderbeg... tu penses à leur histoire comme dans *Kënga e Isa Boletinit* c'est chanté par *Illir Shaqiri* ... à tout ce qu'ils ont fait pour... et là tu es comme léger... tu penses à tout ça et tu veux faire la même chose... que toi aussi tu vas faire des grandes choses pour ton pays [...] c'est important de dire que... on a des vrais héros oui qu'ils... ont fait des choses magnifiques... comme *Mère Teresa* vous connaissez bien sûr... et ben elle est albanaise hein [...] pas que les albanais qui sont dits dans les journaux hein, ya pas que ça et oui, pas tous comme ça les albanais c'est ça qu'il faut comprendre [...]

Pour Bujar, c'est le fait de mobiliser des personnages importants et marquants du patrimoine historique et culturel albanais qui semble représenter une ressource symbolique. Ces personnages sont présentés par l'enquêté comme des « héros » (« [...] tu penses à tes héros albanais [...] ») et représentent, pour lui, le symbole d'un engagement fort à différents niveaux (politique, humanitaire). Ainsi, ces personnages sont appréhendés comme des figures de réussite, des modèles et des exemples à suivre que Bujar semble avoir intériorisé et auxquels il s'identifie (« [...] tu penses à tout ça et tu veux faire la même chose... que toi aussi tu vas faire des grandes choses pour ton pays [...] »). De plus, il est intéressant de relever qu'en mentionnant ces « héros » albanais (et plus particulièrement *Mère Teresa*, incarnation de la tolérance, de l'amour et de la paix), l'interviewé tente de mettre en avant et de valoriser la « culture albanaise » qui est la sienne, et surtout qui est celle qui le ramène à ses origines. Ceci lui permet ainsi de se détacher de l'image ternie véhiculée des albanais, selon lui, dans la presse suisse, mais aussi de se distancier de la stigmatisation et des amalgames dont il se pense être victime dans le pays d'accueil (« [...] pas tous comme ça les albanais c'est ça qu'il faut comprendre [...]

Il est également intéressant de souligner, comme montré précédemment, que l'utilisation des parcours des héros albanais comme ressource symbolique permet à Bujar d'insister sur le fait qu'il est fondamental de se montrer combattant, pugnace et volontaire pour défendre ses idées et pour accéder à ce à quoi on aspire. Cette notion de « culture du travail », décrite plus tôt et qui s'est fortement manifestée au travers des discours de mes enquêtés, se retrouve ici aussi. Cette sous-partie, et plus précisément la mobilisation d'héros albanais comme ressource symbolique, fait largement écho à ce que Mehmeti (2013) avait mis en lumière dans son travail de mémoire à propos de la réussite scolaire de jeunes femmes kosovares en Suisse.

c) Les objets matériels du Kosovo

Avant de détailler ce que je compte faire figurer dans cette rubrique, il me semble important de préciser qu'une majorité de mes enquêtés n'a pas eu l'occasion, de par le caractère précipité de la migration forcée, de préparer, de la manière dont ils l'auraient souhaité, leurs affaires et effets personnels comme on a pour coutume de le faire lors d'un déménagement « classique ». En effet, ceux-ci ont précisé avoir pris en priorité des objets utiles à leur migration (passeport, livret de famille, etc.). Cette impossibilité de se munir d'objets avec lesquels ils avaient un lien affectif a été sujet à quelques inquiétudes de leur part. C'est ce que Greta et Medin ont exprimé très clairement :

Greta : « [...] j'avais peur de pas me souvenir de tout ça... des lieux, des maisons et tout [...] je regardais comme ça autour de moi pendant des... petites secondes comme ça après c'était tout très vite, vite préparer pour partir... et je disais comme ça: mets tout ça dans ta tête, garde bien dans ta tête hein... dans ta mémoire... pour jamais jamais oublier ça, c'est ça ta vie [...] »

Medin : « [...] les murs... ils nous ont entendus, ils ont vus... ils te voient grandir, toi tu grandis avec eux... c'est eux qui contiennent les souvenirs un peu hein... et c'est... pour moi les objets, les murs, les photos qui nous permettent de nous rappeler... ça fait qu'au premier regard ben... on se souvient oui, ça revient directement à l'esprit [...] c'est vraiment dommage que... j'ai rien pu prendre avec moi de ces choses-là [...] »

Même si la plupart des enquêtés n'a pas eu la possibilité, comme je l'ai précisé, d'emporter des objets matériels rappelant le Kosovo, j'ai tout de même eu la chance de récolter deux exemples qui ont illustré combien ces objets, en provenance du pays d'origine, pouvaient jouer un rôle

crucial dans la transition migratoire. En effet, je vais montrer ci-dessous, et par le biais de ces deux extraits, que de tels objets ont pu être appréhendés comme supports du souvenir :

Arlind : « [...] on avait les photos, les paysages du Kosovo, le drapeau aussi c'est important ça mais plus maintenant... maintenant il y a plus... ben avec le temps et tout... un jour j'ai enlevé... au début c'était très important pour moi et après plus du tout... maintenant je veux plus tout ça... ben j'ai plus besoin des choses comme ça... avant j'avais besoin de ça, je crois j'avais besoin vraiment... il fallait que j'ai ça dans ma maison... c'est moi qui sentait ça comme important. »

J'ai montré que lorsqu'une personne vit une situation qu'elle appréhende comme étant incertaine, à laquelle elle n'a pas nécessairement été préparée, celle-ci peut catalyser l'interprétation de son vécu en faisant usage d'objets culturels qui cristallisent les expériences qu'elle a du monde ou que sa mémoire renferme (Zittoun, 2009). Une sorte de « fonction miroir » de l'objet s'observe alors. Celle-ci permet à la personne de voir « à l'extérieur de soi » (dans l'objet) ce qui se passe à l'intérieur, et ainsi d'en faire sens. C'est le travail auquel Arlind s'adonne, et c'est donc en ça que l'ensemble des objets qu'il faisait figurer dans son appartement, au début de son arrivée dans le pays d'accueil, a été envisagé comme ressource symbolique. De plus, il est intéressant de relever que cet extrait témoigne d'une évolution au fil des années passées en Suisse pour l'enquêté. En effet, ces éléments sont décrits, au début, comme représentant une aide précieuse afin de supporter la rupture engendrée par la migration (« [...] j'avais besoin de ça, je crois j'avais besoin vraiment... il fallait que j'ai ça dans ma maison [...] »), et montrent qu'ils ont permis à l'enquêté le maintien d'un sentiment de continuité de soi au-delà du changement causé par l'expérience migratoire. Certains de ces objets ont peut-être permis à Arlind de soutenir un sentiment d'appartenance à un certain groupe, ou à une certaine communauté, (exemple du drapeau du Kosovo) mais ceci ne peut que relever de l'ordre de l'hypothèse puisqu'aucun élément issu de son discours ne m'autorise à l'affirmer. Pour autant, et avec les années, l'enquêté décrit de manière on ne peut plus explicite s'être inscrit dans un processus de réajustement à sa nouvelle vie et à son nouvel environnement faisant lui-même partie d'un processus plus large de transition dans lequel il s'est illustré (« [...] ben avec le temps et tout... un jour j'ai enlevé [...] », « [...] maintenant je veux plus tout ça... ben j'ai plus besoin des choses comme ça [...] »).

Le lecteur peut aussi relever qu'Arlind fait preuve d'une réflexivité intéressante sur son parcours de vie, il semble arriver à prendre une distance manifeste avec ce qu'il a vécu, et l'extrait que j'ai rapporté ici atteste du fait qu'il a conscience qu'il s'est, au début de sa migration, senti dans un

« entre deux » où la mobilisation de ressources symboliques était indispensable pour pouvoir s'adapter au nouveau lieu de vie après la rupture, et ainsi trouver un nouvel équilibre dans le pays hôte.

Je m'intéresse maintenant au deuxième extrait :

Arta : « *Ce genre de choses qu'ils [les enfants] pouvaient faire à l'école par exemple, ça Dieu merci j'ai pris ça... et je me souviens que c'est la première chose ces objets un peu que j'ai sorti et que j'ai mis dans ce nouvel appartement en Suisse [...] mais vous savez ces choses qui mettent toujours quand même un peu le sourire quand on les voit [...] avec comme... voir la vie d'avant quoi [...] et ben... oui je me suis rendue compte que... ces choses... ça avait une grande importance sur moi [...] quand un jour mon mari sans faire... ben exprès ben il a fait tomber une petite... construction... moulure non ? [...] que ma grande fille elle avait fait quand on était encore...là-bas et... ya tout qui s'est tout cassé comme ça, en morceaux... et ben vous voyez ça faisait peut-être un an... et plus qu'on était en Suisse quand même je crois et... j'ai pleuré oooohhh... mais j'ai pleuré, pleuré comme s'il y avait eu un mort dans la famille [...] »*

Dans la même dynamique qu'Arlind, l'exemple d'Arta rend accessible le fait qu'un objet spécifique puisse être à la fois porteur d'affect et de souvenirs, et utilisé pour s'adapter à une nouvelle situation (Gillespie et Zittoun, 2010), de sorte à représenter une ressource pour mieux vivre la transition (« [...] je me souviens que c'est la première chose ces objets un peu que j'ai sorti et que j'ai mis dans ce nouvel appartement en Suisse [...] »). La rupture interpersonnelle qui se manifeste avec l'« espace physique symbolique » (Gyger-Gaspoz, 2013), et qui, dans le cas d'Arta, renvoie au fait de quitter sa maison, lieu dans lequel elle a eu des enfants et les y a vus grandir, a pu être dépassée par l'intermédiaire d'objets (et d'un en particulier) réalisés par ses enfants lorsqu'ils étaient encore au Kosovo (« [...] je me suis rendue compte que... ces choses... ça avait une grande importance sur moi [...] »). En effet, les objets que ces derniers ont confectionnés ont permis à mon enquêtée de développer des stratégies reposant sur des traces de mémoire (expériences passées), elles-mêmes destinées à apaiser les tensions vécues dans la situation présente. Ces objets, réalisés par les enfants, faisant directement référence à l'environnement familial dans lequel évoluait Arta et sa famille avant la migration, lui ont permis d'établir un lien entre la sphère d'expérience familiale au Kosovo et celle créée en Suisse.

Il est également intéressant de relever que ces objets lui ont permis de déboucher sur une expérience imaginaire matérialisée par le fait de « voir une sorte de film intérieur » (Zittoun, 2005, p. 20), et de ressentir des émotions précises (« [...] ces choses qui mettent toujours quand

même un peu le sourire quand on les voit [...] avec comme... voir la vie d'avant quoi [...] »). Ces mêmes objets l'ont aidée en somme à assouvir, comme je l'ai décrit plusieurs fois dans ce travail, un des besoins identitaires élémentaires de l'être humain : se sentir être la même personne au fil du temps (sentiment de continuité dans son histoire personnelle).

De plus, je relève ici une dimension plus personnelle qu'avec l'exemple d'Arlind. En effet, là où le premier interviewé a mobilisé des objets culturels renvoyant directement au Kosovo, Arta, elle, alloue aux objets qu'elle utilise comme ressource symbolique un caractère plus personnel puisque ceux-ci ne présentent aucun lien avec le Kosovo, en tant que pays, mais ont une signification personnelle et unique caractéristique de sa vie familiale dans le pays d'origine. Ces objets font donc partie, par essence, de la « *culture personnelle* » (Valsiner, 2000) d'Arta. Pour autant, le travail de mobilisation de l'objet comme ressource symbolique s'avère être sensiblement le même pour les deux enquêtés malgré le fait que le type d'objets utilisé soit lui foncièrement différent.

Un autre aspect me semble être intéressant dans l'extrait d'Arta. Celui-ci s'articule autour de l'anecdote de l'objet brisé utilisé comme ressource symbolique par l'enquêtée. En effet, je propose de considérer l'état émotionnel dans lequel la casse de cet objet plonge Arta. Ceci traduit de toute l'importance et de la valeur qu'elle lui accordait au-delà de son unique matérialité. Le lecteur voit alors tout ce qu'elle avait projeté sur cet objet, tout ce qu'il a véhiculé émotionnellement et affectivement pour elle, et relève surtout que c'est en faisant usage de celui-ci qu'elle avait réussi à retrouver une forme de stabilité après l'expérience de la migration. Dès lors, et au même titre que l'objet dont il est question, Arta s'est visiblement sentie brisée (« [...] *j'ai pleuré oooohhh... mais j'ai pleuré, pleuré comme s'il y avait eu un mort dans la famille [...]* »). Enfin, je note que c'est malheureusement son mari qui a brisé cet objet. Il se présente donc, de manière symbolique, et pour la deuxième fois, comme l'instigateur involontaire et la triste source de ruptures pour Arta puisqu'en effet il a été à l'origine de la migration vécue comme rupture, et se retrouve également être à l'origine de la rupture avec l'équilibre que sa femme avait retrouvé en mobilisant cet objet.

d) La nourriture

Suite à ce que mes données ont fourni, j'appréhende la nourriture (ainsi que les pratiques qui lui sont liées) comme ressource symbolique mobilisée par les personnes migrantes dans le processus

de transition. Je verrai comment celle-ci représente une forme de soutien matériel au processus d'adaptation dans le nouveau pays (Greco Morasso et Zittoun, 2014) et je relèverai un lien entre les habitudes alimentaires et les identités en évolution. En effet, l'un des objectifs centraux ici est d'explorer, par le biais de quelques exemples choisis, comment les pratiques culinaires des personnes migrantes interrogées ont évolué au fil du temps et au fil de l'évolution de leur « culture personnelle » (Valsiner, 2000).

Dans le sillage de l'article de Greco Morasso et Zittoun (2014), je considère la nourriture comme étant une ressource dite « malléable », à savoir, une ressource symbolique dont une personne fait usage sur la base de son expérience et de son identité, un élément culturel activement recréé que les individus peuvent utiliser pour répondre à diverses fonctions. De manière générale, la nourriture est appréhendée comme étant malléable parce que les ingrédients peuvent être modifiés ou adaptés en fonction des préférences des personnes et de la disponibilité des aliments (Laurens et Masson, 2006 in Greco Morasso et Zittoun, 2014) comme en témoignent ces deux premiers extraits :

Greta : « [...] je vous ai dit avant pour... avec ma voisine Monique hein ? [...] ben c'était un peu marrant au début parce que moi toujours je faisais des choses à manger de chez nous et... pour lui donner à Monique quoi... et y avait un plat, nous on l'appelle « musak » ben j'ai fait ce plat plusieurs fois pour cette dame hein... et un jour elle me dit que... en fait elle peut jamais manger ça parce que ya trop... c'est piquant quoi... elle dit comme ça ben... ça pique la bouche, ça brûle alors elle pouvait pas manger [...] ben après... ben alors j'ai un peu fait mon plat avec le style suisse... sans... pour que ça pique pas [rires]. »

Mirjeta : « [...] chez Denner c'est un peu mieux les... choses... produits pour trouver pour faire le manger mais le mieux c'est le turc c'est sûr [...] oui le petit magasin de... turc là comme en ville ici hein tu vois ? [...] mais avant au début d'ici c'était pas facile comme ça... y avait pas tous les magasins turcs et y avait pas beaucoup des... produits pour acheter... aujourd'hui c'est mieux oui oui c'est sûr [...] ben... avant pas facile pour trouver donc ben... t'es obligé de faire un peu différent les plats... pas exactement comme Kosovo c'est sûr... tu changes un peu avec les produits qui sont dans les magasins ici hein c'est comme ça. »

Que ce soit pour s'adapter à la « rupture » provoquée par l'indisponibilité de certains ingrédients utilisés pour confectionner des repas comme au Kosovo (Mirjeta) ou alors pour coller davantage aux habitudes alimentaires de certaines personnes en Suisse (Greta), je remarque, grâce à ces deux exemples, que les pratiques alimentaires de ces deux femmes ont dû être revues pour s'adapter au nouvel environnement suisse et à ses exigences.

Dès lors, et pour gagner en terme de lisibilité, j'ai dégagé deux sous-catégories qui permettront de présenter les données récoltées. La première répond au titre suivant : « *Cuisiner à l'albanaise pour maintenir un sentiment de continuité* », et la deuxième : « *La nourriture comme moyen « d'intégration » dans le pays d'accueil* ».

- **Cuisiner à l'albanaise pour maintenir un sentiment de continuité durant la transition migratoire**

Arlind : « [...] moi quand... je mange... même au début... encore plus au début [rires]... je... je mangeais les bonbons Negro parce que je les trouve... ben au turc là ben... c'est comme quand j'étais enfant au Kosovo pour moi [rires]. »

Ce premier exemple permet d'introduire mon propos, et ainsi de mettre en avant le fait que la nourriture peut représenter un support matériel invitant à la fois au voyage imaginaire, et au maintien d'un lien avec le passé.

Cette idée de lien avec le pays d'origine s'est manifestée à plusieurs reprises. En ce sens, il est intéressant de relever que les extraits d'Arta et de Mirjeta que je m'apprête à présenter convergent dans cette même direction laissant apparaître, en plus, le souci de transmission aux enfants, une envie de perpétuer auprès de la génération future :

Arta : « [...] non... pour moi c'est pas compliqué hein... j'ai toujours fait des plats de chez nous... bon avant les enfants j'avais pensé faire différent mais après... quand ils demandaient des trucs précis d'ici ou quoi alors je faisais bien sûr mais bon... très rare ça... sinon je faisais la nourriture du Kosovo hein, c'est ça que je connais moi, c'est mon pays... que j'ai appris cette nourriture avec ma mère [...] les enfants ils adorent cette nourriture c'est sûr avec... la blaclava ou la tatli [...] bon c'est normal ils aiment ça fait... partie de... eux-mêmes cette nourriture, c'est leur racine hein, c'est important ça. »

Mirjeta : « [...] bon tu sais... si tu vas au Japon demain par exemple je te dis ben... tu vas pas oublier toute ta cuisine à toi, de ton pays quoi... c'est normal... tu fais un peu différent c'est sûr, mais... nous à la maison tout le monde ils aiment tous la cuisine de Kosovo alors toujours j'ai fait un peu la cuisine comme chez nous là-bas... les enfants quand ils viennent à la maison... toujours pour demander pour moi... je fais la... la nourriture du Kosovo... tout le monde aime chez nous, c'est comme ça. »

Ces mères semblent accorder une importance cruciale (qui se manifeste par l'utilisation qu'elles font de la nourriture) au fait que leurs enfants entretiennent une relation forte avec leur pays d'origine. En effet, toutes deux se montrent très sensibles aux comportements de leurs enfants face aux plats du Kosovo qu'elles cuisinent (Arta : « [...] *les enfants ils adorent cette nourriture c'est sûr [...]* », Mirjeta : « [...] *les enfants quand ils viennent à la maison... toujours pour demander pour moi... je fais la... la nourriture du Kosovo [...]* »). Il est également intéressant de relever que le choix d'articuler son alimentation autour de plats albanais s'explique par l'expérience de ces femmes qui, elle-même, provient directement du patrimoine alimentaire qui leur a été transmis (Arta : « [...] *la nourriture du Kosovo hein, c'est ça que je connais moi, c'est mon pays... que j'ai appris cette nourriture avec ma mère [...]* »). Dès lors, et après avoir exploité ces premières données, je suis en mesure d'avancer l'idée selon laquelle les pratiques alimentaires de ces deux mères sont dirigées vers le maintien de cette orientation pour la prochaine génération (Greco Morasso et Zittoun, 2014). De plus, c'est en présentant la cuisine traditionnelle du Kosovo comme étant une valeur partagée par tous à la maison (Mirjeta : « [...] *nous à la maison tout le monde ils aiment tous la cuisine de Kosovo [...]* ») que mes enquêtées laissent avoir accès au sens qu'elles attribuent et à l'importance qu'elles accordent à la continuité des traditions culinaires et alimentaires dans leur environnement familial respectif (Greco Morasso et Zittoun, 2014).

Deux autres extraits, issus du discours de Mirjeta, me serviront afin de mettre en exergue l'idée que l'alimentation et les pratiques qui lui sont intrinsèques permettent d'une part (premier extrait) de soutenir le maintien d'un sentiment de continuité de soi au fil du temps, et d'une autre (deuxième extrait), d'assurer la perpétuation des habitudes alimentaires comme patrimoine culturel au sein de la cellule familiale.

Mirjeta : « [...] *c'était ya trois ans comme ça, quatre... bon... mon grand fils il est venu à la maison et il nous donne une machine pour faire le café... il avait acheté cette machine pour le café avec les... [montre un cercle avec ses doigts] [...] oui oui exactement les capsules comme ça pour mettre dans la machine... ben c'est gentil mais pour vous dire elle est dans la cuisine là... la machine mais mon mari et moi jamais pour faire marcher jamais jamais... nous on boit le café turc comme au Kosovo, comme quand on était au Kosovo nous... comme tout le monde là-bas, on boit tous ça... on aime le café turc nous, le matin et le midi et aussi l'après-midi des fois c'est café turc pour nous comme là-bas hein [...] café machine c'est que dehors en Suisse pour le restaurant*

ou pour aller boire dehors quoi mais jamais à la maison comme... ce café-là, maison c'est café turc, c'est tout [...] »

Dans un premier temps, il est effectivement intéressant de relever que le « *café turc* », présenté comme caractérisant une des pratiques alimentaires propres au Kosovo (« [...] nous on boit le café turc comme au Kosovo, tout le monde là-bas, on boit tous ça [...] »), est une habitude ritualisée dont mon enquêtée ne s'est jamais séparée, et ce même après plus de quinze années passées en Suisse (« [...] le matin et le midi et aussi l'après-midi des fois c'est café turc pour nous [...] »). De plus, au travers de cette pratique liée à ses souvenirs et aux coutumes qui étaient les siennes lorsqu'elle vivait encore dans son pays d'origine (« [...] comme quand on était au Kosovo nous [...] »), Mirjeta semble vouloir intensifier et solidariser son appartenance au groupe que représentent, visiblement pour elle, les personnes albanaises du Kosovo (« [...] comme tout le monde là-bas [...] »). En ce sens, Mirjeta semble appréhender la pratique du « *café turc* » comme une « *Nostalgic food* » (Locher et al. 2005 in Greco Morasso et Zittoun, 2014, p. 1) puisqu'en effet elle apparaît comme étant directement liée aux souvenirs de l'interviewée qui eux-mêmes lui permettent de maintenir son identité ethnique.

Enfin, il s'avère être important, à mon avis, de souligner le fait que l'extrait de Mirjeta met en lumière un des aspects permettant d'affirmer qu'elle fait de la nourriture une ressource symbolique malléable (Greco Morasso et Zittoun, 2014). En effet, je lis dans ses propos différentes utilisations du café, et surtout différentes pratiques liées au café (« [...] *café machine c'est que dehors en Suisse pour le restaurant ou pour aller boire dehors quoi mais jamais à la maison comme... ce café-là, maison c'est café turc, c'est tout [...]* »). Ceci m'autorise alors à en conclure qu'elle cherche ainsi à maintenir, de manière scindée, les deux sphères d'expérience différentes intégrant, peut-être, les différents aspects de sa personnalité.

Désormais, je m'intéresse, comme annoncé préalablement, au deuxième extrait de Mirjeta qui celui-ci permettra de relever la satisfaction que cette dernière éprouve à l'idée que ses habitudes alimentaires en lien avec le Kosovo soient préservées et prolongées par le biais de ses enfants, et qu'elles perdurent ainsi au sein de la sphère familiale de manière générale :

Mirjeta : « [...] ce qui est un peu marrant avec cette machine pour le café c'est que bon... je voulais la faire marcher que quand mon fils [celui qui a offert cette machine à Mirjeta et à son mari] et... ben mes autres enfants ils viennent... mais... en fait ils veulent pas de... du café machine... eux toujours ils demandent le café turc comme les parents, pour sentir eux comme les

parents, comme les origines... ça c'est beau pour moi ! [...] mais aussi ya pas que avec le café ça... mes enfants toujours ils font avec nous pour venir manger le repas de l'Aïd je dis un comme ça...mais pareil pour le jour pour... indépendance du Kosovo et tout. »

Le lecteur voit comment le maintien de certaines pratiques liées à la nourriture, et plus généralement à l'alimentation, s'exprime dans la famille de l'enquêtée. Il peut être intéressant de relever la manière dont Mirjeta s'explique, d'abord à elle-même puis par l'externalisation à l'interviewer, le fait que ses enfants ne veulent consommer que du café turc lorsqu'ils viennent lui rendre visite. En effet, je peux potentiellement imaginer plusieurs raisons susceptibles d'expliquer le désir de boire ce type de café de la part des enfants : par goût, par habitude familiale, ou encore parce que celui-ci les ramène à des souvenirs, à des odeurs liés à leur enfance, par envie de renouer avec le rituel de la préparation de ce café (se déroulant en plusieurs étapes et nécessitant un outil matériel précis), ou même par simple envie de changer de ce qu'ils consomment au quotidien (plus loin dans l'entretien Mirjeta explique que ses enfants, chez eux, ont tous des machines à café avec capsules). Voici autant d'explications, aussi plausibles que réalistes, qui pourraient être à l'origine de l'envie des enfants de l'enquêtée de savourer un café turc. Toutefois, c'est bien l'interprétation qu'en fait Mirjeta qui m'intéresse tout particulièrement dans le cadre de cette section. Cette dernière traduit l'appétence de ses enfants pour ce café en terme d'identification aux parents (« [...] eux toujours ils demandent le café turc comme les parents, pour sentir eux comme les parents, comme les origines [...] »), comme si cela lui permettait de continuer à véhiculer une image culturelle du soi au travers de ses enfants, de se sentir rassurée quant au fait que ses traditions et pratiques alimentaires continuent à exister au sein de la seconde génération, et ainsi ne se perdent pas. En appréhendant les choses de cette manière dans le cadre des relations familiales, Mirjeta agence son identité en constante référence aux générations passées (ce qu'elle a appris au Kosovo qui fait ses coutumes et ses pratiques) et surtout futures (ce qu'elle souhaite transmettre à ses enfants).

Cet extrait montre de manière intéressante comment la nourriture peut devenir le socle sur la base duquel se négocient et se construisent les identités.

De plus, et pour conclure, je souhaiterais attirer l'attention sur un dernier aspect important du discours de Mirjeta, à savoir, le fait que la nourriture soit mobilisée par les enfants d'une certaine manière qui elle-même permet peut-être à cette seconde génération de développer une façon très singulière d'être transnationale (très différente et surtout s'exprimant à un autre niveau que celle

de leurs parents) au sein de laquelle la nourriture, et tout ce qui s'articule autour, participe à s'inscrire dans un processus d' « *ethnisation symbolique* » (Gowricharn, 2009). J'entends par là le fait que les enfants mangent comme dans le pays de leurs parents, participent aux repas donnés en l'honneur des fêtes religieuses et nationales du Kosovo certainement dans le but de maintenir une identification à leur pays d'origine.

- **La nourriture comme moyen d'« intégration » dans le pays d'accueil**

Au sein de cette seconde catégorie, je souhaite concentrer mon attention sur l'importance des processus individuels d'adaptation et de changement des enquêtés auxquels la nourriture, perçue comme ressource symbolique, participe activement. En effet, je verrai comment au fil du temps et des expériences vécues dans le pays d'accueil, l'alimentation a joué un rôle crucial quant à la négociation et à la (re)construction des identités de mes interviewés. Ce premier exemple issu du discours de Greta en témoigne :

Greta : « [...] ben maintenant j'ai comme deux plats [en faisant référence au plat dont elle parlait précédemment : « *musak* »] avec le même au départ quoi... mon plat il est un peu comme moi [rires] [...] lui aussi comme ça avec le temps... il doit se changer un peu pour être un peu Kosovo, un peu Suisse [rires]. »

L'analogie que fait Greta entre sa personne et le plat typique du Kosovo qu'elle évoque ici est intéressante puisqu'elle participe à montrer combien habitudes alimentaires peuvent rimer avec « identité » en évolution. En effet, je constate qu'avec la migration (et le temps qui passe), la nourriture peut recouvrir différentes significations et engendrer ainsi quelques modifications de l'identité d'un individu afin que celui-ci corresponde davantage aux nouvelles habitudes du pays hôte (Greco Morasso et Zittoun, 2014). L'alimentation est bel et bien présentée ici comme étant une ressource malléable, qui est légèrement transformée de l'étranger au local (Greco Morasso et Zittoun, 2014).

Dans cette dynamique de socialisation à la « culture » du pays d'accueil, je vais à présent concentrer mon attention sur un phénomène apparu à deux reprises dans les entretiens, à savoir, l'importance qu'a recouvert la scolarisation des enfants de mes enquêtés en Suisse dans le processus d' « intégration ». Pour ce faire, voici un premier exemple :

Greta : « [...] mon fils il avait fait la course d'école quand il... on était arrivé pour pas... des mois comme ça... peut-être 6 mois je sais plus mais au début quoi et... bon bien sûr il était à l'école ici pour... et un jour et ben la professeur elle avait pris les enfants pour faire course d'école pour aller dans une ferme dans les montagnes dans le Jura je crois... les enfants eux ils voyaient les animaux et tout c'était belle journée et après le soir... mon fils il a raconté un peu comme ça tout comment c'était la journée dans la ferme et puis il a dit que... il avait mangé la saucisse avec le cochon c'est la professeur qui avait donné ça [...] bon elle savait pas je crois que le cochon ben nous on mange pas hein [...] après mon fils il disait « c'est bon la saucisse de cochon Maman ! » [rires] [...] maintenant pour lui ? [...] ben oui je crois mon fils il mange des fois les pizzas avec le cochon et c'est normal il est avec les copains et tout et il... lui il a grandi en Suisse aussi avec des suisses hein, c'est normal [...] alors à la maison pas le cochon non, moi je fais pas ça hein, on est des musulmans nous mais avec les copains dans... le restaurant ou quoi ben oui il mange ça [...] »

Avant même de me pencher plus en détail sur cet extrait, je tiens à préciser que celui-ci a été le seul à contenir des aspects en lien avec la religion. En effet, quelques questions avaient été préparées à cet effet (*la religion a-t-elle été utilisée comme ressource symbolique ?*) mais il s'avère que cette thématique ne s'est manifestée à aucun moment dans le discours des sept interviewés comme étant quelque chose ayant eu une quelconque importance dans leur existence (comme marqueur identitaire, par exemple), et ce aussi bien durant la transition migratoire que dans leur vie actuelle.

L'exemple de Greta semble intéressant dans la mesure où l'enquêtée s'inscrit dans une stratégie de boundary blurring (Holtz, Dahinden et Wagner, 2013) de la frontière entre « nous les albanais » et « eux les suisses » relevée précédemment au sein de ce travail. En effet, cette frontière entre certaines pratiques alimentaires musulmanes (« [...] le cochon ben nous on mange pas hein [...] ») et celles de la société suisse se voient nuancées et deviennent floues considérant comme étant on ne peut plus « normal » (d'après ses termes) le fait que son fils consomme du porc lorsqu'il est hors de la sphère familiale. Ainsi, en tenant de tels propos Greta montre qu'elle comprend, valide et accepte les pratiques d' « intégration » (alimentaire sur cet aspect-ci) de son enfant (« [...] lui il a grandi en Suisse aussi avec des suisses hein, c'est normal [...] »).

De plus, et comme je l'ai déjà montré plus haut avec un extrait de Mirjeta, il semble important de relever que Greta, malgré son discours d'ouverture et de tolérance, tient à marquer une différence, une frontière en ce qui concerne les pratiques et habitudes alimentaires de son fils entre la sphère d'expérience liée à la famille et celle en rapport avec les relations sociales (« [...] alors à la

maison pas le cochon non [...] mais avec les copains dans... le restaurant ou quoi ben oui il mange ça [...] »). Cette frontière, marquée par Greta, lui permet certainement d'inclure les différentes facettes de l'identité de son fils. Il est alors intéressant de constater que de par sa position elle véhicule une image particulière de l'identité, à savoir, comme étant quelque chose de mobile, de changeant comprenant plusieurs types d'interprétations et de pratiques.

Désormais, j'aimerais m'attarder sur un deuxième extrait :

Mirjeta : « [...] pour rentrer après l'école avec ça [le livre « Croqu'-Menu »] et la journée à l'école ben... la maîtresse elle avait fait le classe pour apprendre la cuisine tu vois ? ... ou je sais plus comment on dit [...] oui c'est ça exactement c'est « économie familiale » ça s'appelle [...] et puis à la maison il voulait beaucoup beaucoup [son fils] faire la tresse... la tresse suisse on dit... pour manger demain matin... bouhhhh [rires] alors mon fils c'est lui pour lire le livre pour savoir comment faire et moi je faisais... [...] lui était très très content pour ça [...] aujourd'hui quand mon fils il vient à la maison et... je fais la tresse pour lui [rires] »

L'exemple de Mirjeta montre le rôle qu'a joué la scolarisation de son fils dans le processus d'« intégration » en Suisse. En ce sens, il est intéressant de relever que c'est un objet qui est à l'origine de la dynamique de socialisation à la « culture » du pays hôte. En effet, d'après le discours de l'enquêtée, il semblerait que ce soit après que son fils ait reçu de la part de l'école un ouvrage intitulé « Croqu'-Menu »⁴ qu'un tournant dans les habitudes culinaires entre mère et fils se soit manifesté (« [...] aujourd'hui quand mon fils il vient à la maison et... je fais la tresse pour lui [rires] »). En effet, cette tresse apparaît comme étant le symbole de l'« intégration » de Mirjeta et de son fils en Suisse puisqu'elle montre comment elle a participé à faire évoluer les pratiques culinaires de cette mère une fois dans le pays hôte, et comment elle reste aussi (et surtout), affectivement, l'élément de référence entre mère et fils de cette « intégration ».

A un autre niveau d'analyse, et dans la perspective de l'article de Greco Morasso et Zittoun (2014), il est intéressant de noter que ce Croqu'-Menu représente un moyen nouveau pour l'enquêtée d'acquérir des connaissances quant à la cuisine « suisse ». En effet, une différence est à relever entre, d'une part, le fait d'apprendre à réaliser les plats du pays d'origine par tradition, et d'une autre, par la mobilisation de ressource symbolique comme l'est le livre « Croqu'-Menu » pour confectionner une tresse suisse.

⁴ Ce livre répertorie les recettes « suisses » dites les plus traditionnelles et s'avère être très populaire dans les écoles en Suisse romande.

Cette idée de support différent apparaît également au sein du dernier exemple de cette rubrique, à savoir, celui de Bujar :

Bujar : « [...] au début ici ma femme pas de travail... plusieurs années sans travail [...] elle aimait pour regarder la télé avec les... programmes pour faire la cuisine [...] toujours elle disait sur la chaîne allemande ou même français aussi... beaucoup beaucoup programmes pour la cuisine... apprendre pour faire la cuisine allemande ou français... très intéressée ma femme pour ça... la cuisine et tout... pour faire différent un peu [...] des fois alors... nous à la maison on mangeait un peu différent... pas toujours c'est sûr mais des fois elle fait ma femme un peu la nourriture comme ici, en Suisse... français quoi, important pour elle ça. »

De la même manière que je l'ai introduit ci-dessus, j'observe ici que Bujar avance l'idée que c'est en mobilisant des émissions télévisées de cuisines allemande et française comme ressources symboliques que sa femme a fait évoluer ses pratiques et habitudes culinaires, qu'elle a pu faciliter la transformation de son expérience culinaire et la faire partager à sa famille (« [...] très intéressée ma femme pour ça... la cuisine et tout... pour faire différent un peu [...] des fois alors... nous à la maison on mangeait un peu différent [...] »). Dès lors, je constate que la nourriture représente en effet une ressource symbolique malléable pour la femme de mon enquêté mais qu'en plus celle-ci est soutenue et étayée par l'utilisation d'un autre type de ressource symbolique (les émissions culinaires) qui se conjuguent indéniablement de pair avec l'expérience et l'évolution personnelle de cette épouse (Greco Morasso et Zittoun, 2014).

Dans ce sous-chapitre, j'ai souhaité montrer comment la nourriture, faisant partie intégrante de la culture matérielle des individus, a pu être mobilisée comme ressource symbolique malléable de la part de mes enquêtés. Cet aspect de malléabilité de la nourriture m'a permis d'attester de sa possibilité, peut-être même de sa capacité, à s'adapter à diverses expériences caractéristiques du parcours de vie des personnes migrantes, mais aussi aux « cultures », aux situations personnelles et subjectives, ainsi qu'aux identités (Greco Morasso et Zittoun, 2014).

De manière générale, il est apparu comme étant à la fois intéressant et original de constater le soutien que l'alimentation et les pratiques alimentaires ont pu représenter au cours des trajectoires de vie des personnes interviewées.

5.4 Axe 4 : Le processus d'imagination, une forme de ressource

A présent, je vais concentrer mon attention sur un type de ressource très précis qui est au cœur de la problématique de ce travail. Il s'agit du processus d'imagination et le rôle que celui-ci a pu jouer dans le parcours migratoire des personnes enquêtées. Je m'attarderai respectivement sur les processus liés à l'imagination en période migratoire (pendant la migration), ainsi qu'en période post-migratoire (lien passé/futur, ouvertures, conséquences), en me focalisant davantage sur cette seconde période. De manière plus précise et à la lumière de mon cadre théorique, je construirai et organiserai ce sous-chapitre autour des quatre aspects proposés par Zittoun et Cerchia (2013) qui permettront de décrire le processus d'imagination, à savoir, ce qui déclenche l'imagination, de quoi elle se nourrit, ce qu'elle permet de faire et quels processus peuvent être impliqués.

Je l'ai exposé au sein du cadre théorique de ce mémoire, je m'inscris dans la perspective socio-culturelle du parcours de vie. Au travers de cette dynamique, la question qui retient toute mon attention est la suivante : *Quelle marge de liberté a la personne pour redéfinir des trajectoires ?* Je lie alors ce pan-ci aux questions relatives à la notion d'imagination puisque je vois en celle-ci un moyen pour les êtres humains de penser par eux-mêmes. En effet, un individu n'est pas un déterminé par un guidage social, il a, à certains moments de son existence, la possibilité de jouir de liberté lui permettant d'imaginer des choses par lui-même et de se détacher des différents guidages (Zittoun et al., 2013). Ceci permet de créer une subjectivité chez l'individu et de mettre en évidence des moments de créativité chez celui-ci (Zittoun, in press).

Dans un premier temps, je voudrais focaliser mon attention sur un point précis qui s'est manifesté dans le discours d'un de mes interviewés. Il s'agit du rapport que Drilon entretenait avec l'imagination avant de devoir vivre la migration. Ce rapport qu'il a tissé à l'imagination semble avoir représenté pour lui une force essentielle afin de se lancer dans le mouvement de lutte pour l'indépendance du Kosovo.

5.4.1 Ce qui déclenche l'imagination : L'imagination dans le cadre de la détention, l'exemple de Drilon

Drilon : « [...] mais après ça, c'est intéressant, je suis resté pendant 14 mois et 6 jours dans la prison militaire à Belgrade et il [un des généraux qui l'avait arrêté] m'a dit que soit tu seras un des nôtres mais soit tu deviens fou parce que tu seras seul... et je suis resté seul dans une cellule pendant 14 mois et 6 jours, j'étais comme un terroriste et ils me provoquaient après minuit toujours pour psychologiquement faire mal [...] et le plus pire c'est qu'ils me laissaient pas

dormir [...] donc interrogé toujours et si je commençais pour parler alors 100 personnes tombaient en prison [...] oh... ça fait 30 ans exactement maintenant [il laisse échapper un profond soupir] [...] et puis un jour, ils me donnaient des messages mauvais sur ma famille et sur mon père pour me détruire, là tu as plus rien mais tu deviens pas fou tu as ton esprit, ça c'est un pouvoir tu sais, c'est magique... tu imagines les choses avec ta famille par exemple, tu as les images du peuple qui se soulève... aussi la littérature c'est une force pour tenir bon avec les nerfs... pour pas devenir fou c'est vrai, tu as que ça et moi j'avais compris ça, j'avais que mon esprit pour imaginer, c'était ma force oui [...] »

Cet extrait semble intéressant dans la mesure où il donne accès au fait que Drilon, de par la mobilisation de son imagination, va produire un changement, non pas uniquement parce que cette faculté à imaginer permet d'imaginer en soi, ou encore de s'évader, mais plutôt parce que ce moment d'écartement du réel va avoir de vraies implications et des conséquences concrètes au niveau émotionnel (« [...] pour pas devenir fou c'est vrai, tu as que ça et moi j'avais compris ça, j'avais que mon esprit pour imaginer, c'était ma force oui [...] ») (Zittoun et al., 2013).

Je souhaite rendre visible le fait que malgré la situation extrême que représente la détention de l'enquêté, celui-ci n'est pas resté planté dans un état d'hébétude (« [...] tu as ton esprit, ça c'est un pouvoir tu sais, c'est magique [...] ») mais a continué à penser, à agir, à dialoguer, etc., et ceci au travers de son processus d'imagination (Zittoun et al., 2013). L'usage de l'imagination comme ressource a permis à Drilon d'avoir un monde interne suffisamment riche et foisonnant, fait de souvenirs (« [...] les choses avec ta famille [...] »), d'images (« [...] les images du peuple qui se soulève [...] »), de textes (« [...] aussi la littérature c'est une force [...] »), de dialogues en tous genres qu'il avait internalisé de sorte à ne pas sombrer dans des situations encore plus extrêmes (maintenir son monde interne, survivre psychiquement : (« [...] pour pas devenir fou [...] ») que celles qu'il vivait déjà (« [...] je suis resté seul dans une cellule pendant 14 mois et 6 jours [...] », « [...] ils me donnaient des messages mauvais sur ma famille et sur mon père pour me détruire [...] », etc.). Ce serait donc le fait d'avoir à vivre dans de telles conditions de détention qui déclencherait le processus d'imagination. C'est bien parce qu'il y a une sorte de disjonction (Zittoun et Cerchia, 2013) entre lui, ses attentes, ses espoirs et la réalité de son environnement (messages négatifs qui lui sont communiqués) qu'un loop se met en place.

Je souhaiterais m'arrêter un moment sur l'expression « *oh... ça fait trente ans maintenant* » prononcée par Drilon au sein de l'extrait ci-dessus. Le discours auquel se livre mon enquêté

suscite chez lui une prise de conscience qui s'exprime au travers de cette expression. Dans les faits, et sur le moment présent, Drilon s'est alors tourné vers sa femme qui était dans la même salle que nous au moment de l'entretien, et a partagé avec elle un sourire chargé d'émotions très diverses que je n'oserais pas tenter de définir. Sa posture (il se laisse « tomber » en arrière dans son fauteuil), son regard (qu'il cache à plusieurs reprises en posant sa main sur ses yeux), sa gestuelle générale (une de ses mains reste sur sa bouche durant quelques secondes, l'autre est plaquée sur sa poitrine) témoignent d'une prise de distance poignante par rapport à lui-même, aux événements et à son histoire de manière générale. Il prend de la distance face à l'expérience élémentaire, l'expérience de *l'ici et du maintenant*. L'émergence de la parole permet à l'enquêté de créer du sens autour de cette situation. Nous sommes des êtres de langage, de discours, ainsi l'acte de verbaliser nous permet de nous décoller de l'expérience immédiate et surtout d'en prendre conscience. C'est précisément le travail auquel s'est adonné Drilon. A partir de cette capacité à se distancier de l'expérience, l'interviewé peut voir ce qui a été, peut générer des images de ce qui est maintenant absent (souvenirs) de sorte à se réapproprier son histoire personnelle. C'est en ça que s'exprime un lien fort entre processus d'imagination et subjectivité de la personne (Zittoun, in press). De plus, cette description permet de faire valoir l'idée selon laquelle les individus ne sont pas que des cerveaux réfléchissants, ils ont des corps, des émotions, des sensations, etc. qui ceux-ci jouent un rôle on ne peut plus important dans cette part de subjectivité qui anime chacun.

La place accordée ici aux éléments corporels, à la verbalisation (permettant la prise de distance) et à la subjectivité de l'enquêté ouvre la question du rapport entre langage verbal, vécu corporel et langage corporel. Je pourrais me demander dans quelle mesure est-ce que le corps est le lieu du vécu « primaire non-médiatisé », dans quelle mesure est-il déjà médiatisé par un langage propre, ou encore, est-ce que le corps témoigne de l'imagination, le soutien, l'influence, etc. ? Ces interrogations apparaissent comme des pistes de questionnement mais ne feront pas l'objet d'un point plus détaillé dépassant, à mon sens, le cadre de ma problématique.

5.4.2 ... De ce qui nourrit l'imagination... à ce qu'elle permet de faire

a) L'Imagination, une forme de ressource durant la migration

Medin : « [...] moi tu sais... je connaissais personne, j'étais seul quoi... personne chez moi... personne dans ma famille quoi habitait dans ces années hors du Kosovo. Mais quand je suis parti comme je t'ai raconté avant là tout à l'heure ben... on était un groupe d'étudiants et on avait tous

vécus les mêmes choses... les mêmes problèmes avec... la milice serbe, avec les serbes que... Et moi je t'ai dit j'étais vraiment ami... très ami avec un autre homme... il était aussi étudiant mais pas à la même université que moi mais on se connaissait parce qu'on faisait les manifestations, les réunions et... tout ce genre de choses ensemble tu vois. C'est un homme très bien... magnifique vraiment tu sais [...] Oh [il lève les deux mains vers le ciel et prononce quelques mots en albanais] Il était essentiel pour moi... j'étais pas seul avec... et vraiment il est devenu un frère pour moi, vraiment [...] cet homme, mon ami quoi... qui m'a dit que lui il allait essayer de continuer le chemin jusqu'en Suisse parce que là-bas tout serait très bien organisé pour lui il disait. Il disait... c'était un pays puissant, qu'on aurait plus de problème là-bas et qu'en plus il avait euh... un frère de son père qui vivaient en Suisse et qu'il... nous aiderait... que c'était sur ça et que même... d'abord en premier le pays lui-même nous aiderait en fait parce que... c'était un grand pays avec des richesses et qui aidaient les migrants comme nous parce que son oncle quand il était allé ben... il avait été accueilli parfait, très bien en Suisse. Bon... en plus lui il avait déjà vu la Suisse oui oui... pour les vacances par exemple et il me disait des choses comme... qu'il y a avait déjà beaucoup d'albanais là-bas... qui vivaient là-bas quoi et que c'était un pays riche en plus... on pourrait avoir un bon travail pour avoir de l'argent un peu comme son oncle et après ben avec tout l'argent et aussi la sécurité par exemple on pourrait faire plein de trucs pour notre pays... pour le Kosovo mais sans le... danger quoi, protégés en fait. Ou... on savait pas encore quoi... mais il m'avait dit qu'il y avait des grandes universités en Suisse... très connues et avec très, très bonne réputation alors même on allait pouvoir faire encore les études là-bas et que... vu qu'on était dans l'Europe un peu ben... notre message... il aurait encore plus de force, on allait montrer au reste ce qui était en train de se passer chez nous... on pourrait encore mieux et mieux vraiment lutter pour l'indépendance [du Kosovo]. Et en plus il avait dit qu'il y avait beaucoup de gens de chez nous, beaucoup les albanais en Suisse alors on pensait que plein de gens seraient là pour nous soutenir quoi [...] Oui... bon je sais pas trop... mais... c'était des beaux moments pour nous [il fait un petit sourire et lève les sourcils en fermant les yeux] et c'était un peu comme si on se disait ça va continuer, on va pouvoir bien continuer à faire des choses pour le Kosovo mais tranquille. Je crois... dans notre tête c'était très possible ça ahhhh [il soupire en haussant les sourcils] [...] et c'est bien, regardez, aujourd'hui on... même si y'a eu tout ça avec les serbes, les barbaries et tout... et tout ce qu'ils ont fait... ben on est un pays indépendant le Kosovo. »

Ce que je relève tout d'abord dans cet extrait est l'importance qu'a pu constituer le réseau social de Medin dans son travail d'imagination. En effet, son ami d'université au Kosovo lui propose de le suivre en Suisse puisque celui-ci a un de ses oncles qui y est établi et qui serait susceptible de leur venir en aide. De manière plus précise, c'est le discours de ce même oncle, fortement idéologique, rapporté par l'ami de Medin, qui sert de base, de support, de déclencheur au processus d'imagination de l'enquêté, et qui, ainsi, participe à créer un certain type de représentations de la Suisse et sur les perspectives d'avenir qu'elle semble offrir à Medin. Ces représentations (« [...] en Suisse parce que là-bas tout serait très bien organisé [...] », « [...] un pays puissant, qu'on aurait plus de problème là-bas [...] », « [...] un grand pays avec des richesses et qui aidaient les migrants comme nous [...] », « [...] des grandes universités en

Suisse... très connues et avec très, très bonne réputation [...] », etc.), que mon enquêté semble avoir intériorisé et internalisé, correspondent de manière assez franche à des représentations sociales, au sens de Moscovici (1961), comme je l'ai déjà décrit au début de l'analyse. De plus, il est intéressant de relever que Medin, par l'intermédiaire de son ami, se trouve être imprégné du modèle de réussite que représente l'oncle de celui-ci (« [...] *on pourrait avoir un bon travail pour avoir de l'argent un peu comme son oncle [...] »*). Dès lors, il semble plus aisé pour mon enquêté de s'imaginer continuer sa vie dans ce pays avec lequel un compatriote (l'oncle) s'est déjà familiarisé.

Ces représentations sociales (et donc le réseau social qui a permis à Medin de se montrer réceptif à celles-ci) correspondent donc, dans un environnement social précis, à des images sociales très répandues - qui apparaissent comme des construits sémiotiques - orientées vers le futur, qui deviennent des éléments que la personne va défaire et refaire à sa guise : les individus travaillent à partir de « *représentations du passé, ainsi que des images et des représentations partagées dans le milieu social et culturel ; [qu'ils] décompos[ent] et transform[ent], et en inventant de nouvelles [...] »* (Zittoun et al., 2013, p. 47-48). Ce sont bien ces représentations sociales qui ont nourri le travail d'imagination de Medin qui, lui même, lui a permis d'envisager de changer le monde, d'agir sur lui, de déboucher sur un changement social au Kosovo. L'imagination est donc alimentée d'éléments concrets et connus par la personne et apparaît comme une ressource exploitée par celle-ci lors de moments de tension.

L'exemple de Medin montre que son travail d'imagination, nourrit par ces représentations sociales, lui a donné la possibilité de voir une réalité sociale différente, de vouloir se mobiliser pour son pays, de s'engager en tant qu'activiste dans un mouvement de protestation et de lutte, certes en Suisse, mais pour le Kosovo. Il est également intéressant de relever que l'image du groupe est très forte et très présente. L'idée du projet collectif présenté ci-dessus (indépendance du Kosovo) est très probablement née de l'environnement dans lequel Medin a évolué au Kosovo, à savoir le milieu universitaire. En effet, je fais l'hypothèse que c'est parce que Medin a fréquenté une université et qu'il y a entendu un certain type de discours (celui du projet d'indépendance) que son imagination s'est orientée vers l'idée du Kosovo libre. L'imagination peut donc se nourrir des représentations sociales dont certaines pourraient être liées à des

institutions. Ces représentations sociales ont donc à la fois une histoire sociale et une trajectoire de vie dans l'existence même de la personne.

J'ai montré en quoi et comment les représentations sociales (et le réseau social) peuvent devenir des ressources à part entière pour se préparer à un futur inconnu en faisant un travail d'anticipation, de projection imaginaire. Ainsi, dans les conditions extrêmes d'un conflit, d'une guerre, le travail sémiotique auquel se livre les personnes concernées est particulièrement vif et actif (Zittoun, 2013). En effet, des ruptures sont alors connues à la fois collectivement et individuellement dans la vie quotidienne, et des émotions intenses sont soulevées. La vie sociale se voit alors accélérée, l'histoire est en train de se produire, et comme le familier devient radicalement inconnu pour tous, les représentations sociales deviennent extrêmement importantes (Zittoun, 2013). Dès lors, dans de pareilles conditions, le travail d'imagination permet d'ouvrir la voie à de nouvelles « pistes » imaginaires au sein desquelles la personne se sent relativement protégée du désordre du monde social réel et des obstacles qu'il présente (Zittoun, 2013).

Enfin, je pourrais dire que ce sont bien les représentations sociales qui tiennent le rôle de pourvoyeurs d'imagination durant la migration comme je l'ai montré avec l'exemple de Medin. Si j'ai choisi de me concentrer exclusivement sur cet exemple c'est parce qu'il est le seul à rendre visible des processus imaginatifs aussi aboutis et riches pour répondre aux questions de ce qui nourrit l'imagination et de ce qu'elle permet de faire.

b) L'Imagination, une forme de ressource en période post-migratoire

Mirjeta : « [...] ben moi j'imaginai toujours le retour... c'était toujours le retour pour moi. C'était un peu ces moments où je pleurais pas [rire] c'est grave hein de penser ça quand même [rire]... je pensais retrouver ma maison avec ma famille, les enfants qui jouent ensemble avec les petits voisins comme avant... que j'allais retourner au Kosovo, que je serai avec ma mère et mes sœurs comme toujours à préparer plein de choses ensemble... Je pensais même des blagues en fait parce que mon mari il faisait toujours des blagues... enfin... c'est pas des blagues pour dire... mais des trucs pour rire que mon mari il faisait là-bas pour toute la famille... je pensais pas à UNE blague précise mais dans ma tête, quand je fermais les yeux j'imaginai une situation marrante quoi.. et je souriais comme ça dans le salon alors qu'il y avait rien [rire]. Vous allez dire que je suis un peu [elle porte sa main à sa tête et mime le geste pour dire que quelqu'un est dérangé, fou ; rire] mais je mettais la musique de chez nous très fort dans le salon comme ça... en fait... y avait la tante de mon mari qui avait donné un cd avec les musiques albanaises très belles, magnifiques c'est pour ça. Et puis, je mettais aussi la télé, la chaîne albanaise en même temps qui

y avait la musique hein [elle refait le geste pour mimer la folie]... ça c'était que pour voir les images... c'était des moments où je pouvais voir n'importe quoi, c'était égal pour moi, il fallait juste que je vois des choses du Kosovo... alors je voyais le présentateur du télé journal au Kosovo par exemple et j'étais heureuse... je crois que j'ai jamais été aussi heureuse en voyant ce monsieur [rire] que là, à ces moments-là quoi [...] je faisais à manger comme chez nous, la pita par exemple je vous dis... ça sentait bien dans toute la maison... je mettais le four bien ouvert, en grand pour bien que l'odeur elle court partout [rire] et là [elle porte sa main à sa poitrine]... j'étais au Kosovo c'est bon... j'étais partie [rire]. »

Arlind : « [...] alors je me souviens, une fois et même d'autres après plusieurs... j'étais allé au contrôle des habitants ou au truc des étrangers comme ça... je sais plus trop le nom de ça [rire] ... plusieurs fois et puis là y a avait des papiers vous savez au début là... avec des informations administratives par exemple... dans toutes les langues et y avait alors albanais aussi. Et aussi il y avait des petits... comme des magazines pour présenter la ville avec le lac, les promenades, la ville, et tout quoi... et je l'avais pris bien sur ce truc et je regardais les photos... je lisais aussi ce que c'était... écrit et je pensais à mes enfants qui allaient voir ça [Arlind avait migré seul et n'avait pas encore à ce moment-là retrouvé sa famille]... qu'on pouvait faire ça et ça ensemble, qu'ils allaient trouver ça beau le lac et tout pour faire le vélo, pour nager parce que... eux ils adorent nager, oui... au Kosovo on allait souvent dans les lacs. Oh ce document j'ai pu... « l'abîmer » [il fait le signe des guillemets avec ses doigts] que... par mes yeux, en le regardant... je le regardais beaucoup, beaucoup [...] »

Je l'ai préalablement présenté au sein du cadre théorique de ce travail, la psychologie du développement rend attentif au fait que les individus sont en constante recherche de continuité dans leur parcours de vie malgré les différentes ruptures qu'ils peuvent vivre (Zittoun, 2012a). La rupture que provoque la migration pour mes enquêtés va déclencher la mise en place et l'activation d'un travail d'imagination.

Ce travail d'imagination ne relève pas de « l'intérieur de la personne » mais plutôt d'un processus qui implique un acteur, des objets déjà existants dans le monde culturel et social et d'une nouvelle « production » (Zittoun et al., 2013) . En effet, tout ce qui s'articule autour de la musique, de la cuisine et des programmes télévisés pour Mirjeta, et du fascicule mis à disposition par le Contrôle des habitants pour Arlind, correspondent à des éléments culturels que mes interviewés semblent mobiliser comme support de leur travail d'imagination. Ainsi, c'est bien l'usage d'artefacts en tant que ressource symbolique qui sert de médiation à ce travail d'imagination (Zittoun, 2009). Ces éléments culturels matériels qu'ils mobilisent comme ressource symbolique ne permettent pas en soi à Mirjeta et à Arlind de recréer une atmosphère apaisante associée au Kosovo, mais c'est plutôt l'intention que ces deux personnes projettent sur

ces objets qui vient alimenter leur travail d'imagination respectif. En effet, ces mêmes éléments culturels représentent un support au « loop » (Zittoun et Cerchia, 2013), à la capacité d'expérience qu'ont les enquêtés à se projeter au-delà du présent, dans un futur (voire un présent) alternatif (Zittoun et al., 2013). Ainsi, l'imagination soutenue par ces éléments culturels (internalisés et intériorisés par les enquêtés) permet de maintenir un lien avec le passé et jouent surtout un rôle de poids dans l'expérience migratoire puisqu'ils accompagnent le processus de transition entre la vie passée et la vie future générant alors une forme de stabilité nécessaire au maintien d'un sentiment de continuité de soi.

Au sein de l'extrait de Mirjeta, le fait d'imaginer le retour au Kosovo sur la base d'éléments lui rappelant la « vie d'avant », d'anecdotes et d'événements déjà vécus qu'elle mobilise par le souvenir (« [...] *je pensais retrouver ma maison avec ma famille, les enfants qui jouent ensemble avec les petits voisins comme avant [...] retourner au Kosovo, que je serai avec ma mère et mes sœurs [...] à préparer plein de choses ensemble... Je pensais même des blagues [...] que mon mari il faisait toujours [...]* »), lui permet d'accéder à un état d'équilibre émotionnel en Suisse. Il en va de même avec l'extrait d'Arlind (« [...] *je pensais à mes enfants qui allaient voir ça [...] pour nager parce que... eux ils adorent nager, oui... au Kosovo on allait souvent dans les lacs [...]* »). Cet extrait traduit aussi à un autre niveau que le fait d'imaginer le futur semble représenter pour l'interviewé un moyen de ressentir, d'avoir le sentiment qu'il a un certain pouvoir sur l'avenir véhiculant le sentiment de « contrôler » la suite des événements (« [...] *je pensais [...] qu'on pouvait faire ça et ça ensemble, qu'ils allaient trouver ça beau le lac et tout pour faire le vélo [...]* »). De manière plus large, l'extrait de cet enquêté a montré que s'inscrire dans un travail d'imagination (de l'avenir) lui permettait de mieux supporter la séparation familiale.

Au vu de ces deux exemples, il est intéressant de relever que l'imagination ne se nourrit pas exclusivement d'effets matériels. En effet, les choses « immatérielles » auxquelles mes enquêtés font référence (souvenirs, sensations, sentiments) sont tout aussi importantes, au niveau affectif (et plus globalement dans leur expérience imaginaire impliquant imagination et pensée) que les éléments culturels préalablement présentés (cd comme support de la musique, chaînes de télévision, nourriture, fascicule). Ces éléments « immatériels » font également office de ressource

symbolique et représentent une base éloquente au travail d'imagination des interviewés.

Pour conclure sur ces deux extraits, je dirais que l'imagination se nourrit des expériences passées, des souvenirs, des traces de sons, d'images, d'odeurs, d'émotions, etc., de tout ce que la mémoire renferme mais aussi des ressources symboliques matérialisées à « l'extérieur » de la personne. Cet ensemble d'éléments qui alimente le processus imaginatif, comme je l'ai mis en avant, a donc encouragé Mirjeta et Arlind à se construire des fictions qui leur a permis de se créer une forme de stabilité (Zittoun et al., 2013).

Je souhaite m'arrêter sur un autre extrait :

Greta : « [...] moi le début houuuu [elle souffle en secouant la main] c'était... je détestais être là, je voulais toujours retourner, repartir quoi au Kosovo... moi je voulais que faire ça mais bon... ben mon mari il disait tout le temps que c'était pas possible là... moi j'étais encore pire, encore plus triste en fait je vous dis. Et puis mon mari il disait une chose en albanais c'est un peu comme [elle essaie de traduire le proverbe prononcé] : « Tout ce qu'on fait dans la vie on doit renoncer d'autres choses, le temps fera le reste » et moi toujours je pensais ça... le temps fera le reste... le temps fera le reste et puis ben je savais que ça allait passer après [...] »

Au travers de l'exemple de Greta, le lecteur constate que c'est la mobilisation d'un proverbe, élément partagé dans l'environnement culturel et social de l'enquêtée, qui tient le rôle de ressource pour elle. En effet, cette phrase, et plus précisément l'expression « *le temps fera le reste* », que l'interviewée s'est appropriée, qu'elle a utilisé en contexte post-migratoire de sorte à lui donner un sens particulier et personnel, lui permet de développer une manière d'imaginer un futur plus agréable que le présent qu'elle vivait sur le coup. Les aspects décrits ici recourent ce que j'ai présenté dans les exemples précédents (idée d'un avenir plus doux), c'est pour cette raison que je décide de ne pas m'attarder davantage sur ceux-ci préférant en privilégier un autre, celui-ci complètement nouveau, qui m'a été donnée à voir toujours au travers de ce même exemple.

L'expression « *le temps fera le reste* » utilisée par Greta représente un élément intéressant dans la mesure où celui-ci n'est pas uniquement apparu dans l'extrait rapporté ci-dessus mais a ponctué bon nombre de phrases dans son récit de vie et ceci au travers de la multiplicité des expériences

qu'elle a rapportées. Ainsi, au cours de l'entretien, cette phrase est apparue comme une sorte de rengaine, de refrain. Ces refrains je les envisage comme des « *Personal Life Philosophy* » (Zittoun et al., 2013), c'est-à-dire comme des indicateurs à la fois sur la façon dont Greta apprend et développe une sorte de connaissance existentielle (manière de penser et de concevoir la vie), et sur le type de choix qu'elle est (et a été) susceptible de faire au cours de son parcours de vie (son mode d'action). Ceci est apparu de façon on ne peut plus manifeste suite à une question que je lui ai adressée: « *Dire « le temps fera le reste » c'est une manière de penser que la suite sera forcément plus agréable, mieux que le moment présent, et du coup c'était quoi ce mieux pour vous ? Ça ressemblait à quoi ce que vous imaginiez de mieux pour la suite ?* ». Voici la réponse donnée par Greta :

Greta : « [...] ben je sais pas trop... je sais plus aussi... mais non en fait... j'ai pas de... pas imaginer une chose très précise mieux... quand tu dis « le temps fera le reste », pas besoin de penser... à imaginer une chose ou l'autre, je crois pas avoir pensé un truc tu vois... ya pas imaginer ma vie après ou quoi, c'est le temps qui... fait la vie mieux, c'est juste le temps... pas toi qui commence pour penser à ça et à ça et après en plus c'est jamais comme t'as pensé alors... pas d'intérêt pour faire ça sauf si tu veux encore du malheur en toi... il faut le temps c'est tout ya que ça. »

Il est ici intéressant de relever que l'expression « *le temps fera le reste* » qu'elle mobilise lui permet visiblement de prendre de la distance avec sa situation présente (« [...] et puis ben je savais que ça allait passer après [...] ») mais ne lui donne pas pour autant accès à des mécanismes susceptibles de déboucher sur une activité d'imagination (« [...] quand tu dis le temps fera le reste, pas besoin de penser... à imaginer [...] »). Dans cet extrait, il est également important de noter que, pour l'enquêtée, processus d'imagination et mobilisation de cette rengaine ne présentent aucun intérêt à être utilisés de pair puisque « [...] ya pas imaginer ma vie après ou quoi, c'est le temps qui... fait la vie mieux, c'est juste le temps... pas toi [...] ». Les propos de Greta renvoient alors l'image d'une personne passive (à la merci du temps) comme si dès lors qu'elle mobilisait cette expression le temps devenait le seul et unique acteur des événements, la relayant elle (et son libre arbitre) au second plan de sa propre existence. Et c'est visiblement de cette manière qu'elle peut affronter la réalité.

De plus, l'idée de Greta selon laquelle le temps ne peut qu'améliorer les choses est intéressante à étudier dans la mesure où elle fournit aussi une indication sur sa façon d'appréhender les événements. Le fait de penser qu'il faille laisser le temps agir sans intervenir puisque celui-ci ne peut être que vecteur de mieux peut représenter une façon de se protéger pour l'enquêtée en ne laissant aucune place à un quelconque processus d'imagination qui, lui, serait susceptible, dans le futur, de se confronter à la réalité et ainsi de devenir une nouvelle source potentielle de désillusion voire de malheur (« [...] *pas d'intérêt pour faire ça [imaginer] sauf si tu veux encore du malheur en toi [...]* »). Il apparaît dès lors comme étant plus « économe » pour la pensée de Greta de ne pas s'investir dans un travail d'anticipation de l'avenir, d'imagination d'un futur alternatif.

L'idée de l'enquêtée selon laquelle imaginer et projeter des choses n'est pas intéressant pour la personne puisqu'elle rend la réalité encore plus difficile à assumer, me semble importante à mettre en exergue puisqu'il s'avère qu'au cours de l'entretien effectué j'ai relevé à plusieurs reprises que Greta semblait investir peu l'imagination de manière générale. Je propose à titre d'exemple un bref extrait :

Greta : « [...] *moi c'est pas comme mes enfants et mon mari aussi... jamais je pense trop avant les vacances au Kosovo et tout, j'aime pas imaginer avant... après c'est... toujours... comme moins bien [...]* »

Il serait intéressant dans une autre dynamique d'essayer de comprendre comment et pourquoi, suite à quel types d'événements dans son existence elle a développé un tel rapport à l'imagination.

Dès lors, ce que j'ai voulu mettre en lumière ici est l'idée qu'au même titre que chaque personne a un style dans sa façon de parler, de s'exprimer (que l'on reconnaît comme lui étant caractéristique), les individus ont peut-être des touches très personnelles, très intimes et créatives dans leur façon de concevoir la vie (Zittoun et de Saint Laurent, 2015).

Dans la perspective de ma problématique, et par le biais de l'exemple de Greta, j'ai souhaité rendre compte de la manière originale dont s'articule le refus de mobilisation d'imagination

qu'elle décrit et sa Personal Life Philosophy. Ceci permet peut-être de comprendre de manière subjective, intime sa trajectoire de vie (Zittoun et al., 2013).

Pour autant, afin de vérifier cette proposition, qui relève ici de l'hypothèse, il serait intéressant de se livrer à un autre interview avec cette même personne sur une autre thématique que celle de la migration afin d'examiner si elle entretient le même rapport à l'imagination hors de ce contexte migratoire.

c) Quand l'imagination ne fait pas ressource...

Je me suis arrêtée jusque-là sur différents exemples mettant en exergue le fait que l'imagination puisse représenter une forme de ressource dans des moments de changement important dans le parcours de vie des individus. Dès lors, je voudrais présenter un extrait qui détone de cette dynamique :

Arta : « [...] pouuu' quand... pour arriver au début en Suisse toujours je gardais les affaires, toutes les affaires dans les cartons... je voulais pas sortir pour mettre dans l'armoire ou quoi [...] toujours je disais, très vite retourner au Kosovo tous pas besoin pour tout ranger bientôt retour [...] mais... je voulais pas être là... pas... dans ce pays [...] bon je pensais toujours la vie avant au Kosovo, je pensais à ma vie et à ma situation et toujours je pensais pour ça et j'étais très malheureuse parce que... tout ça j'avais plu, c'est perdu... je pouvais plus faire les choses d'avant, toujours je pensais ça, j'avais ces souvenirs là toujours dans ma tête [...] ce que je peux plus faire avec la nouvelle vie... je pensais toujours à tout ce que j'avais fait dans ma vie pour arriver et après c'est ça ma vie ici [en Suisse] [...] »

Le processus d'imagination dans lequel s'inscrit l'enquêtée ne fonctionne visiblement pas comme une ressource au regard de la définition choisie. En effet, la capacité dont fait preuve Arta à se désengluer du moment présent en mobilisant des souvenirs du passé (capacité d'imagination) ne l'aide pas à retomber dans le réel pour mieux le supporter et n'a visiblement pas d'effet positif dans la réalité de ce qu'elle vit (pas d'amélioration de son état émotionnel : « [...] je pensais toujours la vie avant au Kosovo [...] et j'étais très malheureuse [...] »).

Son mouvement de loop semble être en suspend, orienté et bloqué vers le passé et donc uniquement dirigé vers le souvenir de ce qu'elle a perdu (« [...] je pouvais plus faire les choses d'avant, toujours je pensais ça, j'avais ces souvenirs là toujours dans ma tête [...] »).

L'interviewée semble plutôt se laisser porter par une « *illusion du retour* » (Gretler et al., 1989, p. 118) qui la dissuade d'investir les lieux (« [...] *toutes les affaires dans les cartons... je voulais pas sortir pour mettre dans l'armoire ou quoi [...]* ») de sa nouvelle vie en Suisse et tout ce qui s'y réfère (« [...] *je voulais pas être là... pas... dans ce pays [...]* »). Cette dynamique l'enferme alors dans une profonde nostalgie.

J'ai choisi de présenter ce bref exemple pour montrer que l'imagination ne représente pas nécessairement une forme de ressource permettant à la personne qui en fait usage (dans le présent) de se projeter (dans le futur) en exploitant des répertoires de son expérience (dans le passé). L'exemple d'Arta met en lumière une autre facette du processus d'imagination qui invite à considérer sa dimension « paralysante » (rivée sur le passé), et ainsi à l'appréhender comme un frein au bien-être mental, émotionnel, identitaire, etc. de la personne. Il me semble intéressant de préciser ici que même une vingtaine d'années après la migration, Arta a expliqué au cours de l'entretien que sa situation, à ce niveau-là, n'avait pas beaucoup évolué : ses pensées sont très souvent orientées vers sa vie passée et « perdue » au Kosovo. Je proposerai plus tard (dans le sous-chapitre « *20 ans après la migration : quelle place pour l'imagination dans la vie actuelle ?* ») un exemple précis en témoignant.

5.4.3 Imagination et processus associé : L'écriture comme support à l'imagination

Ar lind : « [...] *le cahier en fait c'est comme si je parlais à ma femme [...] je pouvais pas vraiment envoyer une lettre parce que... bon on sait pas avec le système politique et tout... c'était comme un peu dangereux et je voulais pas mettre ma famille... ma femme, mes enfants en danger quoi, voilà [...] alors dans mon cahier c'est comme si je lui donnais une lettre, c'est juste ça, j'écrivais comme une lettre mais je... je la gardais avec moi après... et puis, quand j'écrivais comme ça c'était un moment bien pour moi... en fait c'est comme... j'étais tranquille... plus dans mon malheur quoi avec... je pouvais tout dire, tout penser à ces moments, c'est libre en fait [...] ben je l'ai fait pendant... mais après quand ils [sa femme et ses enfants] sont arrivés en Suisse et ben piouff... fini, plus touché ça [son cahier d'écriture][...] ben en fait je disais [dans ce cahier] tout ce qu'on pourrait faire ensemble, et puis... j'imaginai comme les enfants ils devenaient, comment ils grandissaient, surtout la plus petite parce que... quand un enfant a... deux ans même un mois après il change... elle devait parler vraiment bien maintenant... alors je disais aussi comme ça les projets qu'on avait dits au Kosovo encore ben qu'on pourrait faire ici aussi... pareil quoi... notre nouvelle vie quoi... comment ça serait, pour les enfants aussi... faire le vélo au lac, nager dans le lac aussi parce que mes enfants ils adorent aller au lac... souvent on allait au Kosovo c'est dans un lac qu'ils ont appris... pour savoir nager... et comment ça sera le jour où pour venir et puis dans la maison... et puis ce qu'on verrait et... que nous aussi on pourrait manger du chocolat suisse par exemple, la petite fille très gourmande, toujours elle voulait goûter*

le chocolat au Kosovo là-bas [rire] [...] alors je lui expliquais ça à ma femme aussi [...] je me souviens que j'étais mieux quand je faisais ça [...] ben écrire c'est pas comme... imaginer des choses comme ça... dans la tête juste... tu écris alors tu penses encore plus aux mots que tu veux dire pour... c'est pas pareil... tu dois penser à comment tu veux faire et dire, c'est plus... c'est différent juste penser et après écrire... écrire ça donne une trace de ce que tu penses dans toi-même, c'est pas juste toi seul dans ta tête. »

Dans un premier temps, il semble intéressant de relever la façon dont le processus d'imagination s'est développé pour Arlind : au début de l'extrait, il présente l'écriture comme une « simple » alternative (« [...] c'est juste ça [...] ») au danger que représentait pour lui l'envoi d'un courrier à sa femme (« [...] bon on sait pas avec le système politique et tout... c'était comme un peu dangereux et je voulais pas mettre ma famille... ma femme, mes enfants en danger quoi, voilà [...] »), et ce n'est qu'au cours de son discours qu'il laisse entrevoir le fait que ce travail d'écriture a joué un rôle de ressource à part entière. En effet, cette activité lui a visiblement permis de mieux accepter et de mieux gérer un état de fait qu'il livre en toute transparence, à savoir, la séparation familiale. L'enquêté explique de manière très claire que le fait d'écrire a été utile pour lui uniquement lors de la transition cellule familiale au Kosovo-vie seul en Suisse (« [...] ben je l'ai fait pendant... mais après quand ils [sa femme et ses enfants] sont arrivés en Suisse et ben piouff... fini, plus touché ça [son cahier d'écriture] [...] »).

La technique d'écriture qu'adopte Arlind pour se livrer à son travail d'imagination apparaît comme intéressante à aborder du point de vue de la tradition vygotkienne (1934/1997). En effet, dans cette perspective, la pensée se trouve être médiatisée par des outils dont les objets culturels font partie. Tenter de saisir le sens qu'alloue la personne à ces objets (ici le cahier) constitue une manière d'avoir accès à ses représentations, au regard qu'elle pose sur sa vie et à l'interprétation qu'elle en dégage. Je développe cette idée à la lumière de l'extrait présenté ici : Visiblement, le cahier tenu par Arlind représente l'espace minimal protégé dans lequel ses représentations peuvent être considérées, son imagination exercée (penser et projeter ses attentes, ses envies, etc.), et de nouvelles synthèses produites (Zittoun, 2013). Ce travail d'écriture constitue pour Arlind un moyen d'externaliser (de sortir du flot de la conscience). C'est lorsqu'il rédige qu'il fait l'exercice de la prise de distance sur sa situation actuelle, qu'il transforme peu à peu son expérience de sorte à créer de nouvelles options (Zittoun et al., 2013). Cette façon de raconter sa vie sous forme de récit, de l'organiser, de se projeter en mobilisant ses souvenirs, lui permet de

donner du sens à ce qu'il vit. De plus, la façon dont Arlind rapporte ce qu'il faisait figurer dans son carnet capture en quelque sorte le point de vue personnel de mon interviewé, mais aussi laisse entrapercevoir le type de discours, d'interaction qu'il souhaitait partager avec son épouse. Cet ensemble révèle les microprocessus de production de sens engagés grâce à la rédaction. Il est également intéressant de relever qu'Arlind marque une césure franche entre le fait d'imaginer « *comme ça... dans la tête juste* », et le fait de se livrer à un travail d'imagination qui prend forme au travers d'un processus d'écriture (« [...] *tu penses encore plus au mots que tu veux dire [...] comment tu veux faire et dire [...]* »). En effet, l'enquêté semble considérer les spécificités de l'imagination médiatisée par l'externalisation, ici le procédé d'écriture, en lui allouant une éventuelle dimension communicable, partageable (« [...] *écrire ça donne une trace de ce que tu penses dans toi-même [...]* ») au-delà de l'expérience très personnelle à laquelle renvoie, pour lui, l'imagination « *juste dans la tête* » (« [...] *c'est pas juste toi seul dans ta tête.* »). Cette dernière idée est d'autant plus intéressante à présenter que, plus tard dans l'entretien, Arlind me confiera qu'une fois la famille réunie en Suisse il a souhaité partager ses écrits avec son épouse en l'invitant à les lire.

De manière plus centrée sur le processus d'imagination, je relève que celui-ci s'exprime de manière relativement franche dans les propos de mon enquêté. En effet, c'est bien le fait de s'adonner à l'exercice de l'écriture qui représente un support à l'imagination. Lorsqu'Arlind écrit, il se détache de la situation présente, et de la pénibilité qu'elle représentait à ses yeux, pour convoquer ses souvenirs, ce qu'il a fait avant (ses expériences du monde), comment il l'a fait afin d'imaginer de quelle manière il allait le faire après, dans le futur, considérant des alternatives possibles (« [...] *pour les enfants aussi... faire le vélo au lac, nager dans le lac aussi parce que mes enfants ils adorent aller au lac... souvent on allait au Kosovo c'est dans un lac qu'ils ont appris... pour savoir nager [...]* »). C'est visiblement en recomposant des événements passés qu'Arlind arrive à créer de nouvelles idées (Zittoun et al., 2013). Cette démarche de lien entre passé et futur permet à l'enquêté d'interpréter son parcours de vie comme un tout où les événements s'imbriquent de manière cohérente de sorte à ce qu'il puisse s'approprier les possibilités qu'il envisage dans son travail d'imagination pour continuer à construire son histoire familiale de manière sereine (« [...] *que nous aussi on pourrait manger du chocolat suisse par*

exemple, la petite fille très gourmande, toujours elle voulait goûter le chocolat au Kosovo là-bas [...] »).

La capacité d'Arlind à mobiliser l'imagination en liant le passé au futur permet également de maintenir un sentiment de continuité et de stabilité (« [...] *alors je disais aussi comme ça les projets qu'on avait dits au Kosovo encore ben qu'on pourrait faire ici aussi... pareil quoi [...] ») au travers de l'expérience de rupture vécue (Zittoun et al., 2013).*

A un autre niveau, ce qui apparaît comme étant intéressant est le fait qu'Arlind associe les moments d'écriture auxquels il s'adonnait à un certain bien-être émotionnel (« [...] *quand j'écrivais comme ça c'était un moment bien pour moi... en fait c'est comme... j'étais tranquille... plus dans mon malheur quoi [...] »). L'écriture sert de base au processus d'imagination qui, lui-même, par ses fonctions, tient visiblement le rôle d'exutoire pour l'enquêté (« [...] je pouvais tout dire, tout penser à ces moments, c'est libre en fait [...] »). L'imagination aurait donc des répercussions sur la vie réelle de l'enquêté et exercerait un « pouvoir » concret sur son état émotionnel et affectif (Zittoun et al., 2013). En effet, j'ai pu constater que ce qu'Arlind imagine et projette lui fait vivre des émotions qui sont bel et bien ancrées dans la réalité.*

5.4.4 20 ans après la migration : quelle place pour l'imagination dans la vie actuelle ?

Au travers des deux exemples rapportés ci-dessous, je souhaite montrer que certaines personnes enquêtées ont toujours, à l'heure actuelle, recourt à l'imagination. Je vais me concentrer sur la façon dont celle-ci est mobilisée dans la vie actuelle de ces personnes et ce vers quoi elle est orientée.

Arta : « [...] *c'est vrai... parfois... même assez souvent quoi... je me demande comment je serai maintenant si j'étais restée là-bas... comment seraient mes enfants aussi, ils ont grandi en Suisse eux donc ça joue ça [...] je pense j'aurais... une autre salle pour mes expositions et ça pourrait être bien avec le marché étranger maintenant [...] »*

Mirjeta : « [...] *oh ben toujours on pense pour avant [...] quand je vois ma famille et tout c'est vrai que tu te demandes dans le... ben comment la vie elle serait pour moi, si mon mari avait pas eu tout ça quoi... si on était encore au Kosovo [...] moi je pensais faire encore plein de choses à l'école... je serais la directrice de l'école là [...] »*

Ce qui est avant tout intéressant à relever de manière générale au travers de ces deux extraits s'articule autour du fait que l'imagination n'a pas exclusivement été mobilisée comme une forme de ressource lors de la période de rupture que représente la transition migratoire. En effet, le lecteur relève que même une vingtaine d'années après cette expérience, ces deux femmes s'adonnent encore à l'heure actuelle à un travail d'imagination. Pour autant, ce travail s'avère être de nature différente de celui décrit précédemment puisque celui-ci permet désormais à mes enquêtées de développer des alternatives passées et/ou présentes au-delà de la réalité sociale qu'elles vivent (Arta : « [...] je me demande comment je serai maintenant si j'étais restée là-bas...comment seraient mes enfants aussi [...] je pense j'aurais... une autre salle pour mes expositions [...] » ; Mirjeta : « [...]comment la vie elle serait pour moi, si mon mari avait pas eu tout ça quoi... si on était encore au Kosovo [...] je serais la directrice de l'école là [...] »). Ces alternatives passées et/ou présentes sont intéressantes dans la mesure où elles apparaissent comme étant plus ou moins le résultat d'un processus de « choix » (celui-ci nuancé bien sûr par le fait que l'on parle ici de migration forcée). L'ensemble des interviewés a plus ou moins bénéficié d'une certaine marge de manœuvre pour entreprendre l'action de la migration. Ainsi, ces alternatives passées et/ou présentes semblent importantes puisqu'elles font écho, dans ce sens-là, à une sorte de variation du mode de l'imagination.

De plus, j'aimerais étayer ces deux extraits, et ce que j'en ai dégagé, par une mise en parallèle avec le travail de la photographe tchèque, Dita Pepe (2014), qui aborde la même thématique et le même type de questions sous un angle artistique. En effet, la jeune femme propose de se mettre en scène dans une série de portraits où elle imagine ce à quoi aurait pu ressembler sa vie selon l'homme qu'elle aurait épousé. L'artiste se livre donc à un travail de loop au sein duquel elle envisage des présents alternatifs. Il me semblait intéressant de mentionner cette démarche artistique pour illustrer, à titre d'exemple, un travail qui montre une manière moins « courante » d'explorer des fictions, des trajectoires alternatives, et qui rend compte « publiquement » de ces processus d'imagination en général très privés comme j'ai pu le relever avec mes enquêtés. A partir de moyens très différents de ceux utilisés en sciences sociales, il a été intéressant pour moi de découvrir la façon originale dont Pepe (2014) externalise son travail d'imagination. Elle se penche sur la question du choix, des rencontres, des relations et montre que celles-ci peuvent influencer les chemins qu'empruntent les individus. La photographe questionne donc le « what

if» en le mettant en scène dans des interprétations tantôt comiques, tantôt surréalistes mais toujours très stéréotypées.⁵

⁵ (<http://www.featureshoot.com/2014/08/dita-pepe/>)

6. Conclusion

Dans ce mémoire, j'ai tenté, de manière générale, de comprendre de quelle façon des personnes albanaises du Kosovo, ayant dû quitter leur pays au cours des années 1990, ont donné et donnent encore du sens à leur expérience migratoire ainsi qu'à leur situation personnelle en générale.

Animée par une démarche qualitative, j'ai souhaité donner la parole à ces personnes pour rendre compte de la manière dont elles parlent d'elles-mêmes, dont elles se perçoivent, dont elles semblent considérer leur situation passée et actuelle, et surtout la manière dont elles ont, au début de la période post-migratoire, envisagé leur avenir en Suisse.

La première partie de l'analyse à laquelle je me suis livrée m'a permis tout d'abord de relever que la migration a été vécue, du point de vue des personnes enquêtées, comme une rupture dans leur trajectoire de vie générant elle-même une série de sous-ruptures (linguistique, professionnelle, culturelle et sociale, etc.). Ceci m'a, à un autre niveau, permis de mettre en avant la tension qu'ont vécu (et que certains continuent à vivre) au niveau identitaire. En effet, comme il l'a été montré, un besoin s'est manifesté de la part de mes enquêtés de se sentir être la même personne malgré la transition de la migration qui, elle, les a poussés à se réajuster à différents niveaux pour s'adapter au nouvel environnement afin de retrouver une nouvelle forme d'équilibre en Suisse. Dès lors, j'ai pu constater que les enquêtés se sont bien situés dans un processus de transition développementale puisqu'il est reconnu à la fois par l'environnement social (les autres) et les personnes elles-mêmes (Zittoun, 2009).

Ce besoin de stabilité identitaire (savoir qui je suis) s'est exprimé au travers de la manière dont ils ont tenu à faire valoir les personnes qu'ils ont dit être au Kosovo et en lesquelles ils se reconnaissent (image que je véhicule), mais aussi au travers de la façon dont ils ont gardé et alimenté le contact avec leur pays d'origine.

Cet état de fait m'a alors permis de relever, dans un second temps, les nombreuses ressources (ressources sociales, ressources symboliques débouchant sur une expérience d'imagination) auxquelles mes interviewés ont fait appel pour pallier à ces diverses ruptures.

Dans ce sens, j'ai pu relever que l'imagination est un processus qui accompagne les individus

tout au long de leur existence, et de manière d'autant plus manifeste, lorsque ceux-ci font l'expérience de ruptures dans leur parcours de vie (Zittoun et al., 2013). C'est ainsi que j'ai souhaité apporter un regard nouveau voire une nouvelle dimension aux études s'intéressant à la migration en choisissant de faire converger processus d'imagination (appréhendé comme une forme de ressource) et expérience migratoire (dans une dynamique psycho-sociale) considérant que l'imagination peut représenter un soutien important lors de l'expérience migratoire. Dans cette perspective, j'ai montré que le fait de mobiliser l'imagination durant la migration mais surtout dans le contexte post-migratoire, pour les personnes migrantes interrogées, leur permettait de lier le passé au futur (pour mieux supporter la transition du connu vers l'inconnu) en envisageant des alternatives dans le présent. Ce processus d'imagination a permis à mes interviewés de jouir d'un sentiment de maintien de continuité de soi au travers des différentes expériences de discontinuités provoquées par la migration, et leur a permis, par analogie, de favoriser la création de sens autour de ce qu'elles étaient amenées à vivre (Zittoun et al., 2013).

De plus, et de manière plus détaillée, j'ai montré en quoi il est fondamental de prendre en compte l'histoire de vie, la trajectoire historico-culturelle d'une personne pour comprendre la dynamique des différents processus d'imagination. En effet, guidés par les théories vygotskiennes qui proposent de relever à la fois ce qui est personnel, subjectif chez un individu, et ce que les circonstances socio-culturelles et historiques produisent comme effet sur celui-ci, j'ai pu constater que l'imagination relève, d'une part, d'éléments plus ou moins internes (réalité psychique interne) à la personne (émotions, souvenirs, sentiments, sensations, etc.), elle est en somme caractéristique de chaque individu; mais est aussi caractérisée par des éléments propres à la réalité externe, partagée, contextuelle, sociale et culturelle dans laquelle elle évolue (artefacts mobilisés comme ressource symbolique, le poids des institutions, les relations sociales et les représentations/catégorisations sociales). Le processus d'imagination se fait donc à des degrés différents et peut être plus ou moins absorbé. L'usage de choses sociales et culturelles devient alors personnel, les individus se les approprient, les sortent de leur contexte initial pour les transformer.

De manière plus focalisée sur l'imagination et les aspects qui lui sont liés, j'ai montré ce qui peut déclencher le processus imaginatif, ce qui le nourrit, ce qu'il peut permettre de faire (ce sur quoi

il est susceptible de déboucher), mais aussi quels processus sont impliqués dans celui-ci (Zittoun et Cerchia, 2013).

Pour autant, j'ai souhaité montré, par le biais d'un exemple (celui d'Arta), un autre aspect du processus d'imagination en contexte post-migratoire. Celui-ci atteste du fait que l'imagination n'est pas vouée, en soi, à faire ressource pour les individus qui vivent des périodes de changement important, puisque dans le cas de cette personne, et surtout selon ses dires du moment, mobiliser sa capacité d'imagination l'enferme dans une dynamique de pensée qu'elle a décrite comme uniquement dirigée vers le passé, vers ce qu'elle a perdu, sans représenter pour elle une possibilité d'évasion du moment présent pour établir une continuité dans son parcours. Une fois encore, à partir de ce qu'Arta a confié lors de l'entretien, se livrer à l'imagination revient pour elle à se cloisonner dans une situation figée, orientée vers ce qu'elle a perdu (passé) qui ne lui permet ni de se projeter, ni de s'envisager dans un futur rassurant. Je ne peux pas m'empêcher de penser que cette façon d'utiliser l'imagination décrite par l'enquêtée elle-même ne peut pas être un mode de fonctionnement canonique et généralisable dans lequel elle s'inscrit en toutes circonstances (jamais se projeter dans le futur ni proche, ni lointain), mais je pense plutôt que cette façon de décrire son processus imaginatif avait du sens pour elle au moment de l'entretien et dans la situation que celui-ci a représenté.

Il a quand même été intéressant de remarquer par l'intermédiaire de cet exemple que l'imagination peut bloquer la transition. Malgré tout, je me suis sentie très limitée par ces données issus d'un seul cas. En avoir deux ou trois autres m'aurait permis d'étoffer mes données afin de comparer les cas, voir ce qu'ils ont de commun ou de différent, voir comment ils évoluent, etc.

De manière générale, se livrer à une analyse sous l'angle de l'imagination a permis de mettre en lumière combien cette approche peut être pertinente et adaptée si l'on souhaite s'intéresser à des parcours migratoires qui eux-mêmes représentent un exemple des plus caractéristiques de rupture pouvant survenir dans la trajectoire de vie.

De plus, en m'intéressant à des migrants politiques, ce que j'ai essayé de pointer ici est l'idée selon laquelle ce n'est pas le type de migration (volontaire vs forcée) qui va déterminer si processus d'imagination il y a ou pas. En effet, la plupart des études issues de la littérature

actuelles (Michaud, 2010 ; Demontry et Jouret, 2006 ; Fouquet, 2005, 2007) proposent de s'intéresser à la façon dont les imaginaires migratoires se construisent en amont de la migration et comment ceux-ci se confrontent à la réalité une fois dans le pays hôte. Dans tous les cas, il s'agit de migrants volontaires et souvent qualifiés à la recherche d'avenir meilleur (pour lesquels la migration est un choix de vie). Ce que j'ai cherché à mettre en lumière, par le biais d'exemples de réfugiés politiques pour lesquels la migration n'a jamais représenté un projet de vie, est l'idée que ce n'est pas le type de migration qui va déterminer s'il y a processus d'imagination ou pas. Tout individu possède en lui la capacité d'imaginer et peut la mobiliser même dans des situations extrêmes (comme décrites par certains enquêtés : détention, persécution, séparation familiale, etc.). Ce qui apparaît comme différent selon le type de migration vécue est la forme et les modalités (cadre et contexte) que prend l'imagination. En effet, là où une personne migrante volontaire dispose d'un certain temps pour imaginer, anticiper, se projeter, se créer un projet migratoire, élaborer des attentes, fantasmer sur le pays d'immigration (Michaud, 2010, Fouquet, 2005, 2007) de sorte à développer un imaginaire pré-migratoire riche et fourni ; le migrant forcé, lui, comme je l'ai montré n'aura souvent par le temps -caractère précipité- (et pas l'envie puisqu'une fois encore la migration n'est pas un projet mais la solution ultime pour rester en vie) de se livrer à ce même travail précédant la migration mais pourra malgré tout au cours de son voyage, et une fois arrivé dans le pays hôte (période post-migratoire), se livrer, comme je l'ai montré, à une exploration des champs des possibles en faisant appel à son processus d'imagination, en s'inscrivant dans une certaine rêverie, pour au final mieux vivre la réalité de sa situation. Dans ces deux cas, à savoir, ceux décrits par les auteurs précédemment cités qui s'intéressent à des migrants volontaires et dans celui de mon travail qui se focalise, lui, sur des migrants politiques ayant vécu une migration forcée, le processus de mobilisation de l'imagination existe mais ne prend pas la même forme, ne se développe pas de la même manière, ni au même moment de l'expérience migratoire. Il a malgré tout pour effet similaire d'approfondir le rapport au réel de sorte à ce que la personne migrante puisse s'extraire de l'immédiateté de ce qu'elle vit.

De manière générale sur ce mémoire, je voudrais m'arrêter sur un aspect qui a particulièrement retenu mon attention à la fin de ce travail, à savoir, la faculté qu'ont manifesté les enquêtés à prendre de la distance face aux situations vécues en lien avec l'expérience de la migration. En

effet, j'ai été à plusieurs reprises très étonnée par la façon dont ils ont développé un regard global sur ce qu'ils faisaient à l'époque, sur comment ils le faisaient, sur qui ils se sentaient être et sur qui ils souhaitaient devenir. Ceci recoupe ce que je présentais plus tôt, c'est-à-dire, le fait que les personnes interrogées se sont bien perçues dans une période de transition.

Cette large réflexivité s'est manifestée au travers du regard que ces personnes ont posé actuellement sur elles et sur leur parcours. En effet, elles ont analysé de manière très fine les réactions, les sensations et les émotions qu'elles ont eu lors des débuts de la période post-migratoire. Dès lors, je choisis d'envisager le laps de temps conséquent qui sépare l'exercice de l'entretien et l'expérience de la migration (une vingtaine d'années) comme un atout dans le cadre d'un travail comme celui-ci, plutôt que de l'appréhender exclusivement comme étant problématique en considérant que les années qui séparent ces deux tranches de vie accentue la distance entre l'histoire de vie vécue et l'histoire de vie racontée. Dans cette dynamique, il a été intéressant de relever qu'il n'y a pas uniquement la technique longitudinale qui permet de construire une relation particulière avec ses enquêtés et d'introduire une forme de réflexivité. En interrogeant des migrants de longue date j'ai aussi eu accès à la façon dont ces personnes interprètent leur vie au moment même de l'interview et à la façon dont elles le font avec les outils dont ils disposent.

6.1 Limites et ouvertures

Une des premières limites de ce travail s'articule autour du fait qu'il reste à un niveau exploratoire. En effet, je n'ai pu mener que sept entretiens ce qui peut laisser une ouverture éventuelle au fait que d'autres réfugiés politiques venus du Kosovo dans les années 1990 (se trouvant donc être dans la même situation que mes enquêtés) aient pu appréhender les événements de manière différente. En ce sens, il pourrait être intéressant, lors d'une future recherche, de solliciter un nombre plus large d'interviewés pour récolter un nombre de discours plus important, et ce afin de voir si les mêmes phénomènes que ceux mis en lumière dans cette présente recherche sont observés.

Il serait également intéressant de procéder à une étude de cas pour montrer plus précisément la complexité d'un parcours migratoire et des processus de développement psycho-sociaux vécus par la personne concernée.

Une autre limite pourrait éventuellement relever des questions liées à l'éthique que j'appréhende comme étant fondamentale dès lors qu'une personne travaille en « manipulant » la vie d'individus qui ont accepté de la confier. Avec le recul qui s'impose maintenant, une réflexion quant au rôle que j'ai tenu lors des entretiens se manifeste. En effet, il me semble que si l'exercice était à refaire, je serais plus attentive au fait de marquer une distance plus franche entre mes enquêtés et moi-même de sorte à ce qu'ils comprennent davantage ce que j'entends par « entretien en contexte universitaire », et ainsi qu'ils ne me questionnent pas à plusieurs reprises, au cours de l'interview, sur des aspects de ma vie privée qui n'ont pas lieu d'être dans le cadre d'un tel travail. Pour autant, j'émets une réserve à l'égard de ce que je viens de proposer ici puisque je me dis que c'est très certainement parce que quelques unes de mes caractéristiques sociales ont pu avoir des résonances en eux (comme présenté dans la partie méthodologique : âge, sexe, histoire migratoire) et justement parce-que sur la base de ces caractéristiques j'ai laissé la possibilité de construire une interaction de ce genre (où l'enquêteur se retrouve par moments « enquêté ») qu'une telle dynamique de confiance s'est créée entre les deux parties me permettant d'avoir accès à des données que j'estime être d'une grande richesse.

Ceci s'est d'ailleurs manifesté avec deux hommes (Medin et Drilon) qui au début de l'entretien se sont largement inscrits dans une dynamique de reconstitution des faits (grande importance accordée aux dates, par exemple) le tout cloisonné dans un discours d'appartenance très fort (« nous les albanais »), avant de laisser place au fil de l'entretien à des aspects très personnels permettant finalement de saisir des traces manifestes de leur subjectivité (unicité de l'individu). Ce qui a cependant été intéressant à relever est l'utilisation massive du pronom personnel « on » alors que les enquêtés abordaient des points très caractéristiques de leur trajectoire de vie. Il a été curieux de constater combien ce « on » peut renvoyer de manière implicite à un « je », comme si, pour ces hommes, cacher leur individualité derrière un pronom collectif permettait d'exprimer plus de choses, plus facilement. Pour en revenir à la position que j'ai assumée au cours des entretiens effectués, je relève que même au moment de me livrer à une sorte de « bilan » comme je le fais ici, il semble impossible de dégager une règle universelle par rapport au rôle de chercheur(se) applicable dans toutes les situations d'entretien. L'exercice demande beaucoup de nuance, de remise en question, de tâtonnements. C'est certainement en ça que s'exprime la quintessence des aspects éthiques dans le cadre d'une telle recherche : elle encourage à une réflexivité constante.

J'aimerais également m'arrêter sur un autre aspect lié au contexte d'entretien que j'ai, dans un premier temps, envisagé comme une limite considérable mais qui, avec la prise de distance qu'appelle la finalisation de ce travail de mémoire, me semble être à reconsidérer. Il s'agit du fait que plusieurs entretiens (trois) aient été effectués dans le salon ou dans la cuisine des personnes, espaces appréhendés comme les lieux de vie de la famille, au sein desquels les épouses, les enfants des enquêtés ou encore d'autres membres de la famille nous ont rejoint pour assister (voire participer) eux aussi aux interviews. Je me demande si cette démarche ne répond pas à un besoin de la part des enquêtés d'être dans un contexte non seulement connu au niveau spatial mais aussi habituel au niveau de ce qu'il s'y passe (permettant éventuellement quelques « fuites ») pour s'adonner à cet exercice difficile que représente l'interview. Même si sur le moment j'ai eu tendance à envisager la présence de ces personnes comme un problème parce qu'elles étaient potentiellement susceptibles de perturber l'entretien comme je me l'étais représenté, il s'avère qu'en réfléchissant à la méthodologie qualitative adoptée et à l'épistémologie générale de la recherche, je me suis aperçue que ceci ne portait pas nécessairement préjudice à mon étude, et qu'accessoirement il existait des contraintes externes et un contexte général auxquels il fallait savoir s'adapter .

Ainsi et dans cette dynamique, il serait intéressant, lors d'une autre recherche, d'accorder une place légitime et à part entière aux discours et points de vue des autres membres de la famille sur les phénomènes étudiés. Il pourrait être, à mon sens, intéressant d'interroger ces autres acteurs qui sont malgré tout impliqués dans la situation d'expérience migratoire comme je l'ai décrite. Ainsi, pourquoi ne pas focaliser l'attention sur la manière dont ces autres personnes, comme les enfants par exemple, ont vécu cette migration : Quel type de relation ces jeunes ont-ils tissé avec le passé de leurs parents ? Est-ce que l'attitude des parents et la façon dont ils parlent de « leur Kosovo perdu » alimente l'imagination des enfants sur ce pays au-delà de la connaissance qu'ils en ont actuellement ? Est-ce que cette imagination participe à développer une attache particulière avec leur pays d'origine ? Est-ce que ceci les conduit à envisager un éventuel avenir au Kosovo ? De plus, et parce que des pistes sont apparues à ce niveau-là dans mes entretiens, il serait possible de se demander quels effets a eu la chute du statut social vécue par les parents lors de l'arrivée en Suisse sur les perspectives d'avenir des enfants, sur leur envie d'investir plus ou moins la sphère de l'école, par exemple ?

Enfin, un point que j'envisage, sans contexte, comme l'une des plus grosses limites de ce travail s'articule autour de l'exploitation de la masse de données face à laquelle je me suis retrouvée. En effet, j'ai tenté de valoriser la quantité d'informations récoltées mais malgré tout bon nombre d'aspects ont dû être écartés (en priorité ceux qui touchaient à la période pré-migratoire et tout ce qui s'est articulait autour des conditions de vie générales au Kosovo avant d'entreprendre précipitamment la migration). Bien que dépassant le cadre de ma problématique dans la majorité des cas, le fait de ne pas avoir eu la possibilité de traiter ces données a été une expérience très frustrante, et ce d'autant plus quand j'ai relevé combien il a été coûteux affectivement pour certains enquêtés de revenir sur certains événements de leur parcours de vie et de les verbaliser. Pour autant, je suis désormais complètement consciente du fait que le problème a été de porter un intérêt trop large à la fois sur ce que le terrain me fournissait « spontanément », faisait émerger, tout en me cramponnant à certaines thématiques définies en amont que je souhaitais aborder. C'est certainement cette démarche qui a conduit à me sentir, par moments, dépassée par mes données.

7. Bibliographie

Berry, J. (1990). Psychology of acculturation: Understanding individuals moving between cultures. In R. W. Brislin (Ed.). *Applied cross-cultural psychology* (pp.232-253). Newbury Park: Sage.

Berry, J. W., Poortiga, Y. H., Segall, M. H., & Dasen P. R. (2003). *Cross-Cultural Psychology. Research and Applications*. Cambridge: Cambridge University Press.

Blanchet, A., & Gotman, A. (2001). *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*. Paris: Nathan.

Burri-Sharani, B., Efonayi-Mäder, D., Hammer, S., Pecoraro, M., Soland, B., Tsaka, A., & Wyssmüller, C. (2010). *La population kosovare en Suisse*. Berne : Office fédéral des migrations (ODM).

Bourdieu, P. (1966). L'école conservatrice. Les inégalités devant l'école et devant la culture. *Revue française de sociologie*, 7(3), 325-347.

Bourdieu, P. (1980). *Le sens pratique*. Paris : Minuit.

Bourdieu, P. (1993). Comprendre. In P. Bourdieu (Ed.), *La misère du monde* (pp. 903-925). Paris: Editions du Seuil.

Bruner, J. (1991). *Car la culture donne forme à l'esprit. De la révolution cognitive à la psychologie culturelle*. Paris: Editions Eshel.

Catarino, C., & Morokvasic, M. (2005). Femmes, genre, migration et mobilités. *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 21(1), 7-27.

Cesari Lusso, V. (2000). L'entretien de recherche dans l'étude des processus identitaires des jeunes issus de la migration. Questions méthodologiques et épistémologiques. *Cahiers de psychologie (Université de Neuchâtel)*, 36, 13-26.

Charlot, B., Bautier, É., & Rochex, J.-Y. (1992). *École et savoir dans les banlieues... et ailleurs*. Paris: Armand Colin.

Charmaz, K. (2001). Qualitative interviewing and Grounded Theory Analysis. In F. Gubrium, Jaber & J. Holstein (Eds), *Handbook of interview Research. Context and Methods* (pp.675-694). Thousand Oaks : Sage Publication.

Cornish, F. et Gillespie, A. (2009). A Pragmatist Approach to the Problem of Knowledge in Health Psychology. *Journal of Health Psychology*, 14(6), 800-809. doi: 10.1177/1359105309338974

Dahinden, J. (2008). « Deconstructing mythological foundations of ethnic identities and ethnic group formation: Albanian-speaking and new Armenian immigrants in Switzerland », *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 34(1), 55-76.

Dahinden, J. (2009). « Are you who you know? » - A network perspective on ethnicity, gender and transnationalism. Albanian-speaking migrants in Switzerland and returnees in Kosovo. In C. Westin & al. (Eds.), *Identity Processes and Dynamics in Multi-Ethnic Europe* (pp.4-20). Amsterdam: Amsterdam University Press.

Dahinden, J., Rosende, M., Benelli, N., Hanselmann, M., & Lempen, K. (2007). Migrations : genre et frontières-frontières de genre, *Nouvelles Questions Féministes*, 26(1), 4-14.

Dahinden, J., & Zittoun, T. (2013). Religion in Meaning Making and Boundary Work: Theoretical Explorations, *Integrative Psychological and Behavioral Science*, 47(2), 185-206.

Demonty, B., & Jouret, D. (2006). *Projet UNISOL: Identité, Sentiment d'efficacité personnelle, Résilience, Recherche-action sur le phénomène de l'immigration récente*. Université de Mons-Hainaut- Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Éducation.

Denzin, N. K., & Lincoln, Y. S. (2005). Introduction: The Discipline and Practice of Qualitative Research. In N. K. Denzin & Y. S. Lincoln (Eds.), *The SAGE Handbook of Qualitative Research* (pp. 1-32). London: SAGE.

Dinello, R., & Perret-Clermont, A.-N. (Eds) (1987). *Psychopédagogie interculturelle*. Cousset/Fribourg : DelVal.

Faist, T. (2000). *The Volume and Dynamics of International Migration and Transnational Social Spaces*. Oxford: Oxford University Press.

Flick, U. (2009, 4^{ème} édition). Making use of the literature in qualitative research. In U. Flick. (Ed), *An introduction to Qualitative Research* (pp. 48- 55). London: Sage Publication.

Fouquet, T. (2005). Variations autour des imaginaires constitutifs de la *frontière* et de l'*Ailleurs* chez les jeunes Dakarais : le « désir de l'Ailleurs en perspective ». *Centre d'études africaines*, EHESS, Paris.

Fouquet, T. (2007). Imaginaires migratoires et expériences multiples de l'altérité: une dialectique actuelle du proche et du lointain, *Autrepart*, 41, 83-97

Gillespie, A., & Zittoun, T. (2010). Studying the movement of thought. In A. Toomela & J. Valsiner (Eds.), *Methodological thinking in psychology: 60 years gone astray?* (pp. 69-88). Charlotte, NC: Information Age Publisher.

Glick Schiller, N., Basch, L., & Szanton Blanc, C. (1995). From Immigrant to Transmigrant : Theorizing Transnational Migration, *Anthropol*, 68, 48-63.

Gowricharn, R. (2009). Changing Forms of Transnationalism. *Ethnic and Racial Studies*, 32(9), 1619-1638.

Greco Morasso, S., & Zittoun, T. (2014). The trajectory of food as a symbolic resource for international migrants. *Outlines. Critical Practice Studies*, 15(1), 28-48.

Gretler, A., Gurny, R., Perret-Clermont, A.-N., & Poglia, E. (Eds). (1981, rééd. 1989). *Etre Migrant. Approches des problèmes socio-culturels et linguistiques des enfants migrants en Suisse*. Berne: Peter Lang.

Gyger Gaspoz, D. (2013). *Une jeunesse au souffle de la mobilité internationale répétée : étude exploratoire et descriptive de l'impact de l'itinérance sur le développement à l'adolescence*. Thèse de doctorat sous la direction de Perret-Clermont, A.-N., & Zittoun, T., Université de Neuchâtel.

Hermans, H.J.M., & Kempen, H.J. (1993). *The Dialogical Self: Meaning as movement*. San Diego, CA: Academic Press.

Holtz, P., Dahinden, J., & Wagner, W. (2013). German Muslims and the « Integration Debate »: Negotiating Identities in the Face of Discrimination. *Integrative behavioral and psychological science*, 47, 231-248.

Kofler, Ch. A., & Frankhauser, L. (2009). Femmes en migration. *L'image des migrantes dans la perception de l'opinion publique et de la politique, ainsi que dans les recherches actuelles*, Commission fédérale pour les questions de migration CFM. Documentation sur la politique de migration.

Latour, B. (1996). Do scientific objects have a history? Pasteur and Whitehead in a bath of lactic acid. *Common Knowledge*, 5(1), 76-91.

Lawrence, J., & Valsiner, J. (2003). Making personal sense : An account of basic internalisation

and externalisation processes. *Theory & Psychology*, 13(6), 723–752.

Légault, G., & Fronteau, J. (2008). Les mécanismes d'inclusion des immigrants et des réfugiés. In G. Legault & L. Rachédi (Eds.). *L'intervention interculturelle* (pp.43-65). Montréal: Gaëtan Morin.

Leuenberger, U., & Maillard, A. (1999). *Les damnés du troisième cercle: les Albanais de la Kosove en Suisse, 1965-1999*. Genève: Les éditions Métropolis.

Lipiansky, E.-M. (1993). La problématique identitaire de l'adolescent. *Revue de psychologie de la motivation*, 16, 43-54.

Martin, J., & Gillespie, A. (2010). A Neo-Meadian approach to human agency: Relating the social and the psychological in the ontogenesis of perspective-coordinating persons. *Integrative Psychological and Behavioral Science*, 44(3), 252-272.

Mehmeti, T. (2013). Réussite scolaire de jeunes femmes kosovares: quels processus psychosociaux. *Dossiers de psychologie et éducation (Université de Neuchâtel)*, 70, 5-125.

Michaud, V. (2010). *Lorsque l'imaginaire migratoire rencontre les réalités de la migration : parcours de migrants volontaires et qualifiés de l'Afrique de l'Ouest au Québec* (Mémoire de Master). Université de Montréal.

Morokvasic, M. (1983). « Emigration féminine et femmes immigrées », *Pluriel*, 36, 20-51.

Morokvasic, M. (1999). La mobilité transnationale comme ressource : le cas des migrants de l'Europe de l'Est. *Cultures et Conflits*, 32, 105-122.

Moscovici, S. (1961). *La psychanalyse, son image et son public*. Paris: PUF.

Muchielli, A. (Ed.) (2009, 3^{ème} édition). *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines*. Paris: Armand Colin.

Ogay, T. (2001). Comprendre les enjeux identitaires de l'intégration des migrants : l'apport de la psychologie sociale et interculturelle. In C. Perregaux, T. Ogay, Y. Leanza, & P. Dasen (Eds.), *Intégrations et migrations. Regards pluridisciplinaires* (pp. 159-183). Paris: L'Harmattan.

Olivier de Sardan, J.-P. (1996) La violence faite au données : de quelques figures de la surinterprétation an anthropologie. *Enquête*, 3, 31-59.

Pelaprat, E, & Cole, M. (2011). « Minding the gap » : imagination, creativity and human

- cognition. *Integrative Psychological and Behavioral Science*, 45, 397-418.
- Perret-Clermont, A.-N., & Zittoun, T. (2002). Esquisse d'une psychologie de la transition. *Education permanente. Revue Suisse pour la Formation Continue*, 1, 12-15.
- Perret-Clermont, A.-N. (2004). Thinking spaces of the young. In A.-N. Perret-Clermont, C. Pontecorvo, L. B. Resnick, T. Zittoun, & B. Burge (Eds.), *Joining society. Social interaction and learning in adolescence and youth* (pp. 3-10). Cambridge: Cambridge University Press.
- Portes, A. (1998). Social capital : its origins and applications in modern sociology. *Annual Review of Sociology*, 24, 1-24.
- Py, B. (2000). Langage et migrations. Changements de langue et langage du changement. In P. Centlivres & I. Girod (Eds.), *Les défis migratoires. Colloque CLUSE, Neuchâtel 1998* (pp. 385-392). Zürich : Seismo.
- Rosenthal, G. (2007). Biographical research. In C. Seale, & Gobo, F. Gubrium Jaber & D. Silverman (Eds), *Qualitative Research Practice* (pp. 48-64). London : Sage.
- Sato, T., Yasuda, Y., Kido, A., Arakawa, A., Mizogushi, H., & Valsiner, J. (2007). Sampling reconsidered: idiographic science and the analysis of personal trajectories. In J. Valsiner & A. Rosa (Eds.), *The Cambridge Handbook of sociocultural psychology* (pp. 82-106). Cambridge: Cambridge University Press.
- Schmoll, C. Pratiques spatiales transnationales et stratégies de mobilité des commerçantes tunisiennes. *Revue européenne des migrations internationales*, 21(1), 2005, 131-154.
- Stankovic, B., Baucal, A., & Zittoun, T. (2009). Uses of symbolic resources in youth : moving from qualitative to quantitative approach. *Psihologija* 42(4), 437-457.
- Tajfel, H. (1970). Experiments in intergroup discrimination. *Scientific American*, 223, 96-102.
- Tajfel, H. (1972). La catégorisation sociale. In S. Moscovici (Éd.), *Introduction à la psychologie sociale* (p. 272- 299). Paris : Larousse.
- Tarrius, A. (1992). *Les Fourmis d'Europe. Migrants riches, migrants pauvres et nouvelles villes internationales*. Paris : L'Harmattan.
- Tarrius A., Missaoui, L., & Qacha, F. (2013). *Transmigrants et nouveaux étrangers : hospitalités croisées entre jeunes des quartiers enclavés et nouveaux migrants internationaux*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.

- Valsiner, J. (2000). *Culture and Human Development*. London: SAGE.
- Valsiner, J. (2007). *Culture in Mind and Society. Foundations of Cultural Psychology*. New Delhi : SAGE.
- Von Aarburg, H.-P. (2002). L'émigration albanaise du Kosovo vers la Suisse. L'imprévisible évolution des projets migratoires. *Ethnologie française*, 27, 271-282.
- Vygotski, L.S. (1932/2011). *Leçons de psychologie*. Paris: La Dispute.
- Vygotski, L. S. (1934/1997). *Pensée et langage*. Paris : La Dispute.
- Vygotski, L. S. (1978). *Mind in society. The development of Higher Psychological Processes* (M. Cole, V. John-Steiner, S. Scribner & E. Souberman, Eds. & Trans.). Cambridge, Massachusetts, London: Harvard University Press.
- Wimmer, A., & Schiller, N.G. (2003). Methodological nationalism, the social sciences, and the study of migration: an essay in historical epistemology. *INT MIGR REV*, 37, 576-610.
- Witzel, A. (2000). *The Problem-Centered Interview. Forum Qualitative Social Research*. En ligne <http://www.qualitative-research.net/index.php/fqs/article/view/1132/2522> [Consulté le 30.10.14].
- Zittoun, T. (2004b). Symbolic Competencies for developmental transitions : the case of the choice of first names. *Culture & Psychology*, 10(2), 131-161.
- Zittoun, T. (2006). Transitions. *Development through symbolic resources*. Greenwich: InfoAge Publ. Coll. Advances in Cultural Psychology.
- Zittoun, T. (2007). The role of symbolic resources in human lives. In J. Valsiner & A. Rosa (Eds.), *The Cambridge Handbook of Sociocultural Psychology* (pp. 343-361). New York: Cambridge University Press.
- Zittoun, T. (2008). Learning through transitions: The role of institutions. *European Journal of Psychology of Education*, 23(2), 165-181.
- Zittoun, T. (2009). Dynamics of life-course transitions - a methodological reflection. In J. Valsiner, P.C.M. Molenaar, M.C.D.P. Lyra, & N. Chaudhary (Eds). *Dynamic Process Methodology in the Social and Developmental Sciences* (pp.405-430). New-Yord : Springer.
- Zittoun, T. (2009). L'usage de ressources symboliques. *Cahier de l'institut de psychologie & éducation*, 45, 39-48.

Zittoun, T. (2012a). Lifecourse. In J. Valsiner (Ed.), *Handbook of Culture and Psychology* (pp. 513-535): Oxford University Press.

Zittoun, T., & Perret-Clermont, A.-N. (2001). *Contributions à une psychologie de la transition*. Proceedings of the International Conference of the Swiss Educational Research Association (SGBF) & Swiss Association for Teacher Education (SGL).

Zittoun, T. & Perret-Clermont, A.-N. (2009). Four social psychological lenses for developmental psychology. *European Journal of Psychology and Education*, 24(3), 387-403.

Zittoun, T., & Grossen, M. (2012). Cultural elements as means of constructing the continuity of the self across various spheres of experience. In M. Cesar & B. Ligorio (Eds.), *The interplays between dialogical learning and dialogical self* (pp. 99-126). Charlotte, NC: Information Age Publisher.

Zittoun, T., & Cerchia, F. (2013). Imagination as expansion of experience. *Integrative Psychological and Behavioral Science*, 47(3), 305-324.

Zittoun, T., Valsiner, J., Vedeler, D., Salgado, J., Gonçalves, M., & Ferring, D. (2013). *Human development in the lifecourse. Melodies of living*. Cambridge: Cambridge University Press.

Zittoun, T. (in press). Imagining self in a changing world – an exploration of « Studies of marriage. » In M. Han & C. Cunha (Eds.), *The Subjectified and Subjectifying Mind*.

Zittoun, T. et de Saint Laurent, C. (2015). Life-Creativity : Imagining one's life. In V. P. Glăveanu, A. Gillespie et J.Valsiner (Eds.), *Rethinking creativity : Contributions from cultural psychology* (pp. 58-75). Hove/New York: Routledge.

8. Annexe

GRILLE D'ENTRETIEN

Se présenter à nouveau

Informations générales données à l'interviewé pour clarifier ma démarche

- Confidentialité
 - Anonymisation
 - Marge de manœuvre des enquêtés face aux questions
 - Migration dans le parcours de vie
-

Petit rappel pour l'enquêteur

- **L'entretien qualitatif** (non standardisé) amène des questions plutôt ouvertes, des questions par rebondissements du chercheur par rapport à une réponse de l'enquêté.
- **L'entretien narratif** encourage les personnes à aborder des phases particulières de leur vie ou des situations particulières. Il faut se laisser raconter toute la vie de la personne (ce qu'elle veut bien dire) pour comprendre les éléments particuliers sur lesquels on veut s'arrêter : Racontez-moi tous les éléments qui selon vous caractérisent votre vie. Tenter de saisir les significations que les personnes attribuent à leur expérience au moment des faits et dans l'ici et le maintenant.
- **L'entretien centré sur un problème** met aussi la narration au centre.

Ce genre d'entretien se déroule en principe selon 4 phases :

1- **Question d'ouverture** : Une première question de type narratif permet de définir la thématique abordée : racontez-moi comment (question narrative).

2- **Questions de détail par rapport à ce qui a été raconté** : C'est rebondir sur quelque chose, demander de préciser ou justement poser des questions sur des aspects que la personne n'a pas abordé, par exemple, vous ne m'avez pas parlé de vos parents, comment c'était pour eux ?

3- **Sondage spécifique** : reformuler : vous dites que,... est-ce que j'ai bien compris ?

4- **Questions ad hoc** : nouvelles questions qui surgissent pendant l'entretien.

Astuces basiques pour mener l'entretien

- Reprendre mots clé sous forme d'interrogation (faire écho)
 - Reformuler (pour clarifier)
 - Avoir à l'esprit des questions qui déclenchent la narration
 - Demander comment ? au lieu de pourquoi ?
 - Demander à l'interlocuteur d'illustrer son propos avec des exemples concrets
-

L'entretien

PARTIE 1

- Question d'ouverture (générale)

Racontez votre parcours de vie de manière générale, puis en spécifiant ensuite les moments importants, les moments phares et caractéristiques de votre vie ?

Partir d'aussi loin que vous le souhaitez (naissance ou petite enfance par exemple jusqu'à maintenant).

PARTIE 2

Revenir sur des points plus spécifiques, sur des éléments plus précis concernant la vie avant la migration, puis le moment même de la migration, avant de s'intéresser à la période dite post-migratoire, pour enfin se concentrer sur la vie actuelle en Suisse.

Question 1 : Revenir sur des éléments que la personne confie durant le récit de vie qu'elle fournit dans le cadre de la question d'ouverture (générale)

PRE-MIGRATOIRE

Question 2 : Qu'est-ce qui a fait, quels ont été les éléments déclencheurs qui vous ont amené à quitter votre pays ?

→ *Pour quelles raisons avez-vous dû migrer ?*

→ *Qu'est-ce que vous avez pensé ou ressenti quand la « décision » de migrer s'est manifestée ?*

→ *Comment est-ce que vous avez compris ces raisons ?*

→ *En avez-vous discuté avec quelqu'un de votre famille ou amis ?*

- Saisir les raisons pour lesquelles il y a eu migration, les raisons pour lesquelles il était nécessaire de quitter le pays d'origine (dans cette optique, recueillir des doutes, des craintes, des incertitudes, la nature de la motivation, etc.)

DURANT LA MIGRATION

Question 3 : Au moment où les choses se sont confirmées par rapport au besoin de quitter le Kosovo, comment vous vous représentiez, comment vous imaginiez le pays d'immigration ?

→ *Est-ce-que vous connaissiez le pays dans lequel vous alliez vous rendre ? Est-ce-que vous saviez que c'était en Suisse ?*

→ *Quand vous avez su que c'était la Suisse, est-ce-que vous aviez des images construites à propos ce pays ? (le climat, les paysages de montagne, la façon de vivre des gens, etc.)*

→ *Comment vous imaginiez l'accueil que la population locale réservait aux personnes étrangères ?*

→ *Est-ce-que la Suisse ressemblait à ce que vous aviez dans l'idée ?*

Question 4 : Comment vous envisagiez votre futur en Suisse ?

→ *Image construite du futur ?*

→ *Vous vous imaginiez vivre en Suisse avec votre famille ?*

→ *Est-ce-que pour faire ce travail de projection dans le futur, vous avez discuté avec une personne qui avait déjà fait l'expérience de la migration en Suisse (ou ailleurs) ?*

→ *Est-ce-que l'image que vous vous étiez construite sur votre futur en Suisse vous a aidé dans la réalité ?*

Question 5 : Quels espoirs, quelles attentes aviez-vous fondé en la Suisse ?

→ *Est-ce-que vous aviez l'impression qu'il fallait que la Suisse vous apporte certaines choses indispensables à ce moment là ? (sécurité, protection, perspectives futures, grandir dans de meilleures conditions, etc..) ?*

→ *Est-ce-que vos attentes envers la Suisse étaient partagées avec vos proches, est-ce-que vous parliez ensemble du « mieux » (meilleures conditions de vie) auquel vous pourriez prétendre en vous rendant en Suisse ?*

POST-MIGRATOIRE

Question 6 : Une fois en Suisse, qu'est-ce qui vous a aidé à mieux supporter le fait de vivre dans ce nouveau pays ?

→ *Ressources sociales / psycho-sociales (réseau familiale, réseau ethnique, etc.) ?*

→ *Ressources symboliques (livres, films, musiques, objets matériels propres au Kosovo, nourriture/alimentation) ?*

→ **L'imagination comme ressource ?** : *Capacité à imaginer en post-migratoire ? Qu'est-ce que vous imaginiez au début de la vie en Suisse, au tout début ? Et plus tard ? (Evolution de l'imagination, de ce qu'ils projettent au fil du temps ? L'imagination est tournée vers quoi ?)*

→ *Est-ce que ce que vous imaginiez pour votre avenir quand vous étiez en Suisse vous le partagiez avec quelqu'un (ami, famille, personne rencontré en Suisse) ?*

→ *Est-ce que vous écriviez ce que vous imaginiez pour la suite de votre vie ? Si oui, pourquoi écrire ? Qu'est-ce ça apporte de plus le fait d'écrire ?*

→ *Vous pouvez donner un exemple type de choses que vous imaginiez pour votre avenir ?*

→ *Qu'est-ce que ça vous faisiez d'imaginer ?*

→ *A quoi ça vous servait personnellement d'imaginer des choses pour la suite ?*

- *Qu'est-ce qui déclenche l'imagination ?*

- *Quoi, qui nourrit l'imagination ?*

- *Qu'est-ce qu'elle permet de faire ?*

Question 7 : Est-ce-que vous voyez d'autres éléments que l'on n'aurait pas encore abordés et qui ont pu vous aider à mieux supporter la transition entre le fait de quitter votre pays d'origine et l'arrivée dans le pays d'accueil ?

→ *La religion vous a-t-elle aidé et donné le courage de supporter l'expérience migratoire (prières, lecture de textes religieux, etc.) ?*

→ *Est-ce-que ce qui vous donnait du courage c'était d'imaginer déjà le retour chez vous ?*

Question 8 : Qu'est-ce-que vous avez pu emporter comme objets du Kosovo avec vous?

→ *Quel type d'objets c'est ?*

→ *Ces objets ont-ils fait ressource lors du post-migratoire ?*

→ *Est-ce que des choses ont été projetées sur ces objets ?*

ACTUELLEMENT - AVENIR

Question 9 : Maintenant, après toutes ces années en Suisse, comment vous envisagez votre avenir (proche et/ou lointain) ?

→ *Est-ce-que vous arrivez à vous projeter et à vous imaginer dans le futur ? C'est un exercice qui est facile pour vous ? Un exercice que vous aimez faire ?*

→ *Vous pensez rester en Suisse ?*

→ *Quand vous pensez au Kosovo maintenant à l'heure actuelle, qu'est-ce-que vous ressentez (émotions), à quoi vous l'associez (vie perdue, vacances, vieux jours, etc.) ?*

→ *Est-ce-que vous avez réussi à vous recréer ici une situation stable et équilibrée dans laquelle vous vous sentez bien ? Si oui, quelles personnes ont permis votre équilibre ?*

- Pour comprendre comment la personne envisage sa vie future, si elle est plus encline à aller de l'avant et à mettre au point des projets futurs, ou si elle vit plutôt dans la passé avec une sorte de nostalgie qui handicape ses projets d'avenir. Et surtout, grâce à qui, à quoi elle a pu se reconstruire une vie dans le pays d'accueil et être la personne qu'elle est aujourd'hui ?

Question 10 : Est-ce-que vous souhaitez ajouter quelque chose ou revenir sur un quelconque point ?

Remerciements

.. Et en profiter pour déclencher un effet « boule de neige ».